



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION



Rudler F. 10



GUSTAVE RUDLER
COLLECTION



Rudler F. 10







Chez PANCKOUCKE, Libraire,
à l'hôtel de Thou, rue des Poitevins,
quartier Saint-André-des-Arcs.

HISTOIRE NATURELLE *DES OISEAUX.*

Tome Troisième.



A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXII.



TABLE

De ce qui est contenu dans ce
Volume.

<i>L'OUTARDE.....</i>	page 1
<i>La petite Outarde, vulgairement la Canepetière.....</i>	57
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Outardes.</i>	
I. <i>Le Lohong ou l'Outarde huppée d'Arabie.....</i>	73
II. <i>L'Outarde d'Afrique...</i>	76
III. <i>Le Churge ou l'Outarde moyenne des Indes....</i>	79
IV. <i>Le Houbara ou petite Outarde huppée d'Afrique.</i>	83
V. <i>Le Rhaad, autre petite Ou- tarde huppée d'Afrique.</i>	86
<i>Le Coq.....</i>	88

<i>Le Dindon</i>	187
<i>La Peintade</i>	232
<i>Le Tétras ou le grand Coq de bruyère</i>	274
<i>Le petit Tétras ou le Coq de bruyère à queue fourchue . . .</i>	302
<i>Le petit Tétras à queue pleine, &c</i>	328
<i>Le petit Tétras à plumage variable</i>	332
<i>La Gélinothe</i>	336
<i>La Gélinothe d'Écosse</i>	349
<i>Le Ganga, vulgairement la Gélinothe des Pyrénées . . .</i>	352
<i>L'Attagas</i>	365
<i>L'Attagas blanc</i>	380
<i>Le Lagopède</i>	383
<i>Le Lagopède de la baie d'Hudson</i>	401
<i>Oiseaux étrangers qui ont rapport</i>	

*aux Coqs de bruyère; aux Gélinoxes;
aux Attagas, &c.*

- I. *La Gélinox du Canada.* 405
II. *Le Coq de bruyère à fraise,
ou la grosse Gélinox du
Canada.....* 408
III. *Gélinox à longue queue.* 415

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE.

* *L'OUTARDE (a).*

Planche 1 de ce volume.

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal, c'est de faire

* Voyez les planches enluminées, n.º 245, le mâle.

(a) Outarde, en Grec, *O'ns*; en Latin, *Avis tarda*; en Italien, *Starda*; en Allemand, *Trapp*; en Polonois, *Drop*; en Anglois, *Bustard*. — *Tarda*. Frisch, planche CVI, avec une bonne figure enluminée. — Outarde. Edwards, planche LXXIII, le mâle; & planche LXXIV, la femelle;
Oiseaux, Tome III. A

une critique sévère de sa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues & dans tous les temps, & de distinguer, autant qu'il est possible, les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués; c'est le seul moyen de tirer parti des connoissances des Anciens, & de les lier utilement aux découvertes des Modernes, & par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en Histoire Naturelle; en effet, comment, je ne dis pas un seul homme, mais une génération entière, mais plusieurs générations de suite, pourroient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal! presque tous les animaux craignent l'homme & le fuient; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front,

avec de bonnes figures enluminées. — Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon. *Hist. nat. des Oiseaux*, page 235; & portraits d'oiseaux, page 56, n.
— Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 101. — L'outarde. Brisson. *Ornithologie*, tome V, page 18;

leur inspire plus de frayeur que de respect ; ils ne soutiennent point ses regards , ils se défient de ses embuches , ils redoutent ses armes ; ceux même qui pourroient se défendre par la force ou résister par leur masse , se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer , ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits , sûrs de nous échapper par leur petitesse , & rendus plus hardis par leur foiblesse même , vivent chez nous malgré nous , se nourrissent à nos dépens , quelquefois même de notre propre substance , sans nous être mieux connus ; & parmi le grand nombre de classes intermédiaires , renfermées entre ces deux classes extrêmes , les uns se creusent des retraites souterraines , les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux , d'autres se perdent dans le vague des airs , & tous disparoissent devant le tyran de la Nature : comment donc pourrions-nous dans un court espace de temps , voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour

4 *Histoire Naturelle*

connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur instinct, en un mot, les principaux faits de leur histoire! On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux, conserver avec soin leur dépouille extérieure, y joindre leurs squelettes artistement montés; donner à chaque individu son attitude propre & son air naturel, tout cela ne représente que la Nature morte, inanimée, superficielle; & si quelque Souverain avoit conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science, en formant de vastes ménageries, & réunissant sous les yeux des Observateurs, un grand nombre d'espèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature; la plupart des animaux intimidés par la présence de l'homme, importunés par ses observations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes & peu dignes des regards d'un Philosophe,

pour qui la Nature libre, indépendante, & si l'on veut sauvage, est la seule belle Nature.

Il faut donc pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les observer dans l'état de sauvage, les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes, jusque dans ces antres profonds, & sur ces rochers escarpés où ils vivent en pleine liberté; il faut même en les étudiant, faire en sorte de n'en être point aperçus: car ici l'œil de l'Observateur, s'il n'est en quelque façon invisible, agit sur le sujet observé & l'altère réellement; mais comme il est fort peu d'animaux, sur-tout parmi ceux qui sont ailés, qu'il soit facile d'étudier ainsi, & que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable, & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte, ne se présentent que de loin en loin; il s'ensuit qu'il faut des siècles & beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires, une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet, &

conséquemment pour éviter la confusion des noms qui de toute nécessité entraîneroit celle des choses; sans ces précautions l'ignorance la plus absolue seroit préférable à une prétendue science, qui ne seroit au fond qu'un tissu d'incertitudes & d'erreurs; l'Outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis*; Aristote en parle en trois endroits sous ce nom (b), & tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde; mais les Latins trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus* qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit, avec raison, que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que la chair en est mauvaise (c), ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote & la vérité, mais nullement à l'outarde; & cette méprise est d'autant plus facile

(b) *Historia Animalium*, lib. II, cap. XVII; lib. VI, cap. VI; & lib. IX, cap. XXXIII.

(c) *Hist. nat. lib. X, cap. XXI.*

à supposer que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment l'*otis* avec l'*otus* (d), c'est-à-dire l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien, dans Athénée (e), tombe aussi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis* qu'il prend pour un seul & même oiseau, d'avoir les pieds de lièvre, c'est-à-dire velus, ce qui est vrai de l'*otus*, hibou qui, comme la plupart des oiseaux de nuit, a les jambes & les pieds velus, ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées, & non de l'*otis* qui est notre outarde, & qui a non-seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-dessus du tarse, sans plumes.

Sigismond Galenius ayant trouvé dans Hésychius le nom de *Ράπος*, dont l'application n'étoit point déterminée, l'approprià de son bon plaisir à l'ou-

(d) *Otis bubone minor est, noctuis major, utriusque plumeis eminentibus unde nomen illi*, Hist. nat. lib. X, cap. XXIII.

(e) Hist. nat. lib. I X.

tarde (f); & depuis M.^r Moehring & Brisson l'ont appliqué au dronte, sans rendre compte des raisons qui les y ont engagés.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui signifioit une espèce de milan, & par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde (g).

M. Brisson, après avoir donné le mot *O'ns* comme le nom grec de l'outarde, selon Belon, donne ensuite le mot *O'nsa* pour son nom grec, selon Aldrovande (h); ne prenant pas garde que *O'nsa* est l'accusatif de *O'ns*, & par conséquent un seul & même nom; c'est comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, & les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Aristote (i), & qui étoit l'*eurax* des Athéniens, est aussi notre

(f) *In Lexico symphono.*

(g) Paul Fagius, *apud Gesærum, de Avibus*; pag. 489.

(h) *Ornithologie, tome V, page 18.*

(i) *Hist. Animal, lib. VI, cap. 1.*

outarde (k) : cependant le peu que dit Aristote du *tetrix* ne convient point à l'outarde ; le *tetrix* niche parmi les plantes basses , & l'outarde parmi les blés , les orges , &c. que probablement Aristote n'a point voulu désigner par l'expression générique de plantes basses ; en second lieu , voici comment s'explique ce grand Philosophe. « Les oiseaux qui volent peu , comme les perdrix « & les cailles , ne font point de nids , « mais pondent à terre sur de petits « tas de feuilles qu'elles ont amoncelées ; l'alouette & le *tetrix* font aussi « de même ». Pour peu qu'on fasse d'attention à ce passage , on voit qu'il est d'abord question des oiseaux pesans & qui volent peu , qu'Aristote parle ensuite de l'alouette & du *tetrix* qui nichent à terre comme ces oiseaux qui volent peu , quoique apparemment ils soient moins pesans , puisque l'alouette est du nombre ; & que si Aristote eût voulu parler de notre outarde sous le nom de *tetrix* , il l'eût rangée sans doute , comme oiseau pesant ;

(k) *Ariarium Silesia* , pag. 355.

avec les perdrix & les cailles, & non avec les alouettes qui, par leur vol élevé, ont mérité, selon Schwenckfeld lui-même, le nom de *celipetas* (l).

Longolius (m) & Gesner (n) pensent l'un & l'autre que le *tetrax* du poète Nemesianus, n'est autre chose que l'outarde, & il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur (e) & le plumage (p); mais ces rapports ne sont pas suffisans pour emporter l'identité de l'espèce, & d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées; la première, c'est que le *tetrax* paroît familier par stupidité, & qu'il va se précipiter dans les

(l) *Aviarius Silesiac*, pag. 191.

(m) *Dialog. de Avibus*.

(n) *De Avibus*, lib. III, pag. 489.

(o) *Tarpeia est custos arcis non corpore major*.

(p) *Resumilis cineri dorsum (collum forte) maculosaque terga*

Insiciunt pulle cacabantis (perdicis) imagine nota.

piéges qu'il a vus qu'on dressoit contre lui (q); au lieu que l'ouarde ne souffre pas l'aspect de l'homme, & qu'elle s'enfuit fort vite, du plus loin qu'elle l'aperçoit (r); en second lieu, le *tetrax* faisoit son nid au pied du mont Apennin; au lieu qu'Aldrovande qui étoit Italien, nous assure positivement qu'on ne voit d'Ouaries en Italie, que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent (s); il est vrai que Willulghby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées, & cela sur ce qu'en passant par Modène, il en vit une au marché; mais il me semble que cette ouarde unique, aperçue au marché d'une ville comme

(q) *Cum pediculus noster sibi contemplaverit
adversum.*

*Immemor ipse fui ramentum in dispendium
curris.*

(r) *Neque hominem ad se appropinquantem sustinere, sed cum eum longinquo ceruunt statim fugam capessunt.* Willulghby, *Ornitholog.* pag. 129.

(s) *Italia nostra has aves nisi forte ventorum turbine advectas non habet.* Aldrov. *Ornith.* tom. II, pag. 92.

Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande, qu'avec la conjecture de Willulghby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que l'*otis* en Scythie (1), ne couve point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, & les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savoit écorcher les lièvres & les renards ; & qui seulement étoit de la grosseur d'une outarde, ainsi que Plin (u) & Gaza le traduisent (x) ; d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp - gansz*

(1) Mémoires pour servir à l'histoire des Animaux, partie II, page 104.

(u) *Nat. Historia*, lib. X, cap. xxxiii.

(x) *Hist. Animalium*, lib. IX, cap. xxxiii.

que les Allemands ont appliqué à cet oiseau, a donné lieu à d'autres erreurs; *trappen* signifie marcher, & l'usage a attaché à ses dérivés, une idée accessoire de lenteur, de même qu'au *gradatim* des Latins, & à l'*andante* des Italiens; & en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde qui, lorsqu'elle n'est point poursuivie, marche lentement & pesamment; il lui conviendrait encore, quand cette idée accessoire de lenteur n'y seroit point attachée, parce qu'en caractérisant un oiseau par l'habitude de marcher, c'est dire assez qu'il vole peu.

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque, ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit, avec un Z final, & de cette manière il signifie *beaucoup* & annonce un superlatif; au lieu que lorsqu'on l'écrit par un S, *gans*, il signifie une oie; quelques Auteurs l'ayant pris dans ce dernier sens, l'ont traduit en latin par *anser trappus*, & cette erreur de nom influant sur la chose, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un

14 *Histoire Naturelle*

oiseau aquatique qui se plaisoit dans les marécages (y), & Aldrovande lui-même qui avoit été averti de cette équivoque de noms, par un Médecin Hollandois, & qui penchoit à prendre le mot *gansz* dans le même sens que moi (z), fait cependant dire à Belon, en le traduisant en latin, que l'outarde aime les marécages (a), quoique Belon dise précisément le contraire (b); & cette erreur en produisant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiseau véritablement aquatique, à une espèce d'oie noire & blanche que l'on trouve en Canada, & dans plusieurs endroits de l'Amérique septentrionale (c);

(y) *Sylvaticus apud Gesnerum*, pag. 488.

(z) *Ornitholog.* tom. II, pag. 86.

(a) *Ibidem*, pag. 92.

(b) « La nature de l'ostarde est de vivre par
 » les spatieuses campagnes, comme l'autruche,
 » fuyant l'eau sur toutes choses. Ne
 » hantér les eaux, n'étoit de celle qui reste entre
 » les seillons, après avoir plu, ou bien qu'elle
 » hantât les marres pour en boire ». *Belon, Na-*
ture des Oiseaux, lib. V, cap. III.

(c) *Voyez Histoire & Description de la nou-*

c'est sans doute par une suite de cette méprise, qu'on envoya d'Écosse à Gesner, la figure d'un oiseau palmipède sous le nom de *gustarde* (d), qui est le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, & que Gesner fait dériver de *tarde* lent, tardif, & de *guss* & *gooff* qui, en Hollandois & en Anglois, signifie une oie (e); voilà donc l'outarde, qui est un oiseau tout-à-fait terrestre, travestie en un oiseau aquatique avec lequel elle n'a cependant presque rien de commun, & cette bizarre métamorphose a été produite évidemment par une équivoque de mots: ceux qui ont voulu justifier ou excuser le nom d'*anser trappus* ou *trapp-gans*, ont été réduits à dire, les uns que les outardes voloient

ville France, par le P. Charlevoix, tome III; page 156. — Voyage du Capitaine Robert Lade, tome II, page 202. — Voyage du P. Théodat, page 300. — Lettres édifiantes, XL.^e Recueil, page 310; & XXII.^e Recueil, page 238, &c.

(d) Gesner, de *Aribus*, pag. 164. & 489.

(e) *Ibidem*, pag. 142.

par troupes comme les oies (*f*), les autres qu'elles étoient de la même grosseur (*g*); comme si la grosseur, ou l'habitude de voler par troupes, pouvoient seules caractériser une espèce: à ce compte les vautours & les coqs de Bruyère pourroient être rangés avec l'oie; mais c'est trop insister sur une absurdité, je me hâte de terminer cette liste d'erreurs & cette critique peut-être un peu longue, mais que j'ai crû nécessaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline (*h*) étoit l'outarde (*i*), mais c'est sans fondement, puisque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda*: il est vrai que Belon défendant son erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des Espagnols & l'*otis* des Grecs, désignent le duc; mais il faudroit prouver auparavant, 1.^o que l'outarde

(*f*) Longolius, *apud Gesner*, pag. 486.

(*g*) Frisch, *planche CVI*.

(*h*) *Nat. Hist.* lib. X, cap. XXII.

(*i*) Histoire naturelle des Oiseaux, *lib. V₂* cap. III,

se tient sur les hautes montagnes, comme Pline l'affure du *tetrao alter* (*gignunt eos Alpes*) (*k*), ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les Naturalistes, excepté M. Barrère (*l*); 2.^o que le duc, & non l'outarde, a été en effet connu en Espagne sous le nom d'*avis tarda*; & en Grec sous celui d'*otis*: assertion insoutenable & combattue par le témoignage de presque tous les Écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon, c'est que Pline donne son second *tetrao* comme un des plus gros oiseaux après l'autruche, ce qui, suivant Belon, ne peut convenir qu'à l'outarde: mais nous verrons dans la suite que le grand tetras ou coq de Bruyère, surpasse quelquefois l'outarde en grosseur; & si Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda*

(*k*) Plin. *Nat. Hist.* lib. X, cap. XXII.

(*l*) *Nota.* M. Barrère reconnoît deux outardes d'Europe, mais il est le seul qui les donne pour des oiseaux des Pyrénées; & l'on sait que cet Auteur, né en Roussillon, rapportoit aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

est un mauvais manger , ce qui convient beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc , qu'à l'*otis* outarde , Belon auroit pu soupçonner que ce Naturaliste confond ici l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut , & qu'il attribue à une seule espèce les propriétés de deux espèces très-différentes, désignées dans ses recueils par des noms presque semblables ; mais il n'auroit pas dû conclure que l'*avis tarda* est en effet un duc.

Le même Belon penchoit à croire que son *ædicnemus* étoit un *ostardeau* (m); & en effet, cet oiseau n'a que trois doigts , & tous antérieurs comme l'outarde ; mais il a le bec très-différent, le tarse plus gros , le cou plus court, & il paroît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde : c'est ce que nous examinerons de plus près dans la suite.

Enfin il faut être averti que quelques Auteurs trompés apparemment par la ressemblance des mots, ont confondu

(m) Histoire naturelle des Oiseaux , lib. V, cap. V.

le nom de *starda* qui, en Italien, signifie une outarde, avec le nom de *starna* qui, dans la même langue, signifie perdrix (n).

Il résulte de toutes ces discussions, que l'*otis* des Grecs & non l'*otus*, est notre outarde; que le nom de *Pápos* lui a été appliqué au hasard comme il l'a été ensuite au dronte; que celui d'*anapha* que lui donnent les Juifs modernes, appartenoit autrefois au milan; que c'est l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Espagnols au temps de Pline, ainsi appelée à cause de sa lenteur, & non, comme le veut Nyphus, parce qu'elle n'auroit été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'est ni le *tetrix* d'Aristote, ni le *tetrax* du poëte *Nemesianus*, ni cet oiseau de Scythie, dont parle Aristote dans son *Histoire des Animaux* (o), ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiseau aquatique; & enfin

(n) *Petrus Aponens Patavinus seu conciliator apud Aldrovand. Ornith. lib. XIII, cap. XII.*

(o) *Lib. IX, cap. XXXIII.*

que c'est la *starda* & non la *starna* des Italiens (p).

(p). Voici tous les noms sous lesquels les différens Auteurs en ont parlé.

Otis, *Tarda*, *Bistarda*. Gesn. de *Avibus*, pag. 484 — 486; & *Icon Avium*, pag. 67.

Otis sive *Tarda*. Jonston, de *Avibus*, pag. 42.

Otis seu *Tarda avis*. Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 85.

Otis, *Tarda*, *Bistarda*. Charlet, *Exercit.* pag. 82, n.° 8.

Otis Græcis; *Tarda*, Isidoro; *Bistarda*, Alberto; Rzaczynski, *Hist. nat. Poloniae*, pag. 289; & *Auctuarium ejusd.* pag. 401.

Otis, *Tarda*, Sibbaldi *Scotia illustrata*, part. II, lib. III, pag. 16.

Otis, *Tarda*. Willughby, *Ornith.* pag. 129.

Otis, *Tarda*. Ray, *Synopsis Avium*, pag. 58.

Otis, *jugulo utrimque cristato*, *Tarda*. Linnæus, *Syst. nat. edit. X*, Gen. 85, Spec. 1.

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 355.

Tarda. Klein, de *Avibus*, pag. 18, n.° 1.

Tarda Pyrenæica fulva, *maculis nigricantibus*;

Pour sentir combien cette discussion

marginibus pennarum roseis. Barrère, *Ornithol. g.* Class. III, Gen. IX, Spec. 1. *Nota.* Ce ne sont pas les bords des plumes, mais le duvet qui est couleur de rose.

Tetrax seu *Tarax Nemefiani.* Longolio, Gesn.

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet ; Klein.

Tetriz, Ourax. Aristote, Schwenckfeld.

Eryrhontaon. Olai Magni, Schwenckfeld ; Charlet, Klein.

Anser-traypa. Rzaczynski, *Auctuarium, Hist. nat. Polon.* pag. 401.

En François, *Outarde.* Albin, tome III, page 16. Edwards, planche LXXIII — LXXIV.

Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 101.

Ostarde. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 236.

Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon, *Portraits d'Oiseaux*, page 56.

En Hébreu, *Alhabari.* Gesn, Aldrov. *Nota.* Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'*houbaary* qui, en Barbarie, signifie une petite outarde, dont je donnerai l'histoire.

Clas id est Tarda avis sylvatici. Gesn. pag. 484.

Anapha Pauli Fagii. Gesn. pag. 489.

préliminaire étoit importante, il ne faut que se représenter la bizarre & ridicule idée que se feroit de l'outarde un commençant qui auroit recueilli, sans choix & avec une confiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les Auteurs à cet oiseau, ou plutôt aux différens noms par lesquels il l'auroit trouvé désigné dans leurs ouvrages; il seroit obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour & de nuit, un oiseau de montagne & de vallée, un oiseau d'Europe &

En Grec, Οὐῖς, Ωῖς, Οὐῖς. Gesn. — Πάρος Sigism. Galenii. Gesn. pag. 486.

En Italien, *starda*.

En Allemand, *Trapp*. Gesner, Rzaczynski; Frisch. — *Acher-trapp*. Gesn. — *Trappe*. Schwenckfeld, Rzaczynski. — *Acher-trappe*. Schwenckfeld.

En Flamand, *Trap-gansz*. Gesn. — *Trapp-gans*. Schwenckfeld.

En Suédois, *Trapp*.

En Polonois, *Drop*, *Trop*. Rzaczynski.

En Illyrien, *Drofa*. Gesn.

En Anglois, *Bistard*. Gesn. — *Bustard*. Willughby, Charleton, Albin.

En Écossais, *Gustarde*. Hector, Boeth. — *Gustard*. Aldrov.

d'Amérique, un oiseau aquatique & terrestre, un oiseau granivore & carnassier, un oiseau très-gros & très-petit ; en un mot, un monstre & même un monstre impossible ; ou s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en rectifiant la nomenclature comme nous avons fait par la comparaison de ce que l'on fait de cet oiseau, avec ce qu'en ont dit les Naturalistes qui nous ont précédé.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom, il est temps de nous occuper de la chose. Gesner s'est félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvoit se rapporter au genre des gallinacés (q), & il est vrai qu'elle en a le bec & la pesanteur ; mais elle en diffère par sa grosseur, par ses pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui

(q) *Quamquam gallinaceorum generi otidem adscribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen recte ad id referri videtur. Gessn. de Avibus, pag. 484.*

lui tombent sous le menton ; au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, sans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'est pas plus heureux dans ses conjectures, lorsqu'il prend pour une outarde cette aigle frugivore, dont parle Élien (r), à cause de sa grandeur (s), comme si le seul attribut de la grandeur suffisoit pour faire naître l'idée d'un aigle ; il me paroît bien plus vraisemblable qu'Élien vouloit parler du grand vautour qui est un oiseau de proie comme l'aigle, & même plus puissant que l'aigle commun, & qui devient frugivore dans les cas de nécessité : j'ai ouvert un de ces oiseaux qui avoit été démonté par un coup de fusil, & qui avoit passé plusieurs jours dans des champs semés de blé ; je ne lui trouvai dans les intestins

(r) Lib. IX, de nat. Animal. cap. x. Cet aigle, selon Élien, s'appeloit *aigle de Jupiter*, & étoit encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre ; au lieu que l'aigle dont il s'agit ne mange aucun animal.

(s) Ornithologie, tome II, page 93.

qu'une

qu'une bouillie verte , qui étoit évidemment de l'herbe à demi-digérée.

On retrouveroit bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée , plus grand que les plus gros coqs (& l'on sait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds , des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec , le plumage émaillé , la voix grave , & dont la chair a le goût de celle de l'autruche avec qui l'outarde a tant d'autres rapports (1); mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde, puisque c'est un oiseau dont, selon Athénée , il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote ; au lieu que ce Philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourroit encore soupçonner avec M. Perrault (u), que ces perdrix des Indes dont parle Strabon , qui ne sont

(1) Gesner , de Avibus , pag. 487. *Otis avis fedipes est , tribus insistens digitis , magnitudine gallinacei majoris , capite oblongo , oculis amplis , rostro acuto , lingua ossæ , gracili collo.*

(u) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux , partie II , page 102.

pas moins grosses que des oies, sont des espèces d'outardes; le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement distribuées & plus vives, par ces barbes de plumes qui lui tombent des deux côtés sur le cou, dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé, & dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle, par sa grosseur presque double de celle de la femelle, ce qui est une des plus grandes disproportions qui ait été observée en aucune autre espèce, de la taille de la femelle à celle du mâle (x).

Belon (y), & quelques autres qui ne connoissoient ni le casoar, ni le touyou, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou grand vautour, regardoient l'outarde comme un oiseau de la seconde grandeur, & le plus gros après l'autruche: cependant le pélican, qui ne leur étoit pas inconnu (z), est

(x) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(y) *Ibidem*, pag. 236.

(z) *Ibidem*, pag. 153.

beaucoup plus grand, selon M. Perrault; mais il peut se faire que Belon ait vu une grosse outarde & un petit pélican, & dans ce cas tout son tort sera, comme celui de bien d'autres, d'avoir assuré de l'espèce, ce qui n'étoit vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willughby de s'être trompé grossièrement, & d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en disant que l'outarde avoit soixante pouces anglois de longueur, du bout du bec au bout de la queue: en effet, celles que j'ai mesurées n'avoient guère plus de trois pieds, ainsi que celle de M. Brisson; & la plus grande qui ait été mesurée par M. Edwards, avoit trois pieds & demi dans ce sens, & trois pieds neuf pouces & demi, du bout du bec au bout des ongles (a): les Auteurs de la *Zoologie Britannique* la fixent à près de quatre pieds anglois, ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf

(a) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

pouces de France (*b*): l'étendue du vol varie de plus de moitié en différens sujets, elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les Auteurs de la *Zoologie Britannique*, & de quatre pieds de France par M. Perrault, qui assure n'avoir jamais observé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiseau varie aussi considérablement, les uns l'ont trouvé de dix livres (*c*), & d'autres de vingt-sept (*d*), & même de trente (*e*); mais outre ces variétés dans le poids & la grandeur, on en a aussi remarqué dans les proportions: tous les individus de cette espèce ne paroissent pas avoir été formés sur le même modèle. M. Perrault en a observé dont le cou étoit plus long, & d'autres dont le cou étoit plus court proportionnellement aux

(*b*) On fait que le pied de Paris, est plus long que celui de Londres de près de neuf lignes.

(*c*) Gefner, de *Avibus*, pag. 488.

(*d*) *British Zoology*, pag. 87,

(*e*) Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 401.

jambes; & d'autres dont le bec étoit plus pointu, d'autres dont les oreilles étoient recouvertes par des plumes plus longues (*f*); tous avoient le cou & les jambes beaucoup plus longs que ceux que Gesner & Aldrovande ont examinés. Dans les sujets décrits par M. Edwards, il y avoit de chaque côté du cou, deux places nues, de couleur violette, & qui paroissent garnies de plumes lorsque le cou étoit fort étendu (*g*); ce qui n'a point été indiqué par les autres Observateurs. Enfin M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne ressembloient pas exactement à celles de France & d'Angleterre (*h*); & en effet on trouve, en comparant les descriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, &c.

(*f*) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, pages 99 — 102.

(*g*) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(*h*) *Hist. Avium*, pag. 18.

En général l'outarde se distingue de l'autruche , du touyou , du casoar & du dronte , par ses ailes qui , quoique peu proportionnées au poids de son corps , peuvent cependant l'élever & la soutenir quelque temps en l'air ; au lieu que celle des quatre autres oiseaux que j'ai nommés , sont absolument inutiles pour le vol : elle se distingue de presque tous les autres par sa grosseur , ses pieds à trois doigts isolés & sans membranes , son bec de dindon , son duvet couleur de rose , & la nudité du bas de la jambe ; non point par chacun de ces caractères , mais par la réunion de tous.

L'aile est composée de vingt-six pennes , selon M. Brisson & de trente-deux ou trente-trois , suivant M. Edwards qui peut-être compte celles de l'aile bâtarde. La seule chose que j'aie à faire remarquer dans ces pennes & dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure , c'est qu'aux troisième , quatrième , cinquième & sixième plumes de chaque aile , les barbes extérieures deviennent tout-à-

coup plus courtes, & ces plumes conséquemment plus étroites à l'endroit où elles sortent de dessous leurs couvertures (i).

Les plumes de la queue sont au nombre de vingt, & les deux du milieu sont différentes de toutes les autres.

M. Perrault (k) impute à Belon comme une erreur d'avoir dit que le dessus des ailes de l'outarde étoit blanc (l), contre ce qu'avoient observé M.^r de l'Académie, & contre ce qui se voit dans les oiseaux qui ont communément plus de blanc sous le ventre & dans toute la partie inférieure du corps, & plus de brun & d'autres couleurs sur le dos & les ailes; mais il me semble que sur cela Belon peut être aisément justifié, car il a dit exactement, comme M.^r de l'Académie, que l'outarde étoit *blanche par-dessous le ventre & dessous les ailes*; & lorsqu'il a avancé que le dessus

(i) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome V, page 22.

(k) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 102.

(l) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 235.

des ailes étoit blanc, il a sans doute entendu parler des penes de l'aile qui approchent du corps, & qui se trouvent en effet au-dessous de l'aile, celle-ci étant supposée pliée & l'oiseau debout : or, dans ce sens, ce qu'il a dit se trouve vrai, & conforme à la description de M. Edwards, où la vingt-sixième penne de l'aile & suivantes jusqu'à la trentième, sont parfaitement blanches (m).

M. Perrault a fait une observation plus juste : c'est que quelques plumes de l'outarde ont du duvet, non-seulement à leur base, mais encore à leur extrémité ; en sorte que la partie moyenne de la plume qui est composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres, se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet ; mais ce qui est très-remarquable, c'est que le duvet de la base de toutes les plumes, à l'exception des penes du bout de l'aile, est d'un rouge vif, approchant du couleur de rose, ce qui est un caractère

(m) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

commun à la grande & à la petite outarde: le bout du tuyau est aussi de la même couleur (n).

Le pied ou plutôt le tarse, & la partie inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarse, sont revêtus d'écailles très-petites; celles des doigts sont en tables longues & étroites; elles sont toutes de couleur grise, & recouvertes d'une petite peau qui s'enlève comme la dépouille d'un serpent (o).

Les ongles sont courts, & convexes par-dessous comme par-dessus, ainsi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliætos* (p); en sorte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe, la coupe en seroit à peu près circulaire (q).

M. Salerne s'est trompé, en imprimant que l'outarde avoit au contraire les ongles caves en dessous (r).

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 103.

(o) Animaux de Perrault, partie II, page 104.

(p) Belon, Nature des Oiseaux, lib. II, cap. VII.

(q) Animaux de Perrault, partie II, page 104.

(r) Ornithologie, page 253.

Sous les pieds, on voit en arrière un tubercule calleux, qui tient lieu de talon (f).

La poitrine est grosse & ronde (t); la grandeur de l'ouverture de l'oreille est apparemment sujette à varier, car Belon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiseau terrestre (u); & M.^{rs} de l'Académie n'y ont rien vu d'extraordinaire (x). Ces ouvertures sont cachées sous les plumes; on aperçoit dans leur intérieur deux conduits, dont l'un se dirige au bec & l'autre au cerveau (y).

Dans le palais & la partie inférieure du bec, il y a sous la membrane qui revêt ces parties, plusieurs corps glanduleux qui s'ouvrent dans la cavité

(f) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 235.
— Gefner, *de Avibus*, pag. 488, &c.

(t) Belon, page 235.

(u) On mettrois bien le bout du doigt dans le conduit. *Ibid.*

(x) Animaux de Perrault, page 1021.

(y) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 2391.

du bec par plusieurs tuyaux fort visibles (2).

La langue est charnue en dehors; elle a au dedans un noyau cartilagineux qui s'attache à l'os hyoïde, comme dans la plupart des oiseaux; ses côtés sont hérissés de pointes d'une substance moyenne entre la membrane & le cartilage (a): cette langue est dure & pointue par le bout, mais elle n'est pas fourchue comme l'a dit M. Linnæus, trompé sans doute par une faute de ponctuation qui se trouve dans Aldrovande, & qui a été copiée par quelques autres (b).

Sous la langue se présente l'orifice d'une espèce de poche, tenant environ sept pintes angloises, & que le docteur Douglass, qui l'a découverte le premier,

(2) Animaux de Perrault, page 109.

(a) Ibidem.

(b) *Lingua serrata, utrimque acuta*; au lieu de *lingua serrata utrimque, acuta*. Cette phrase n'est qu'une traduction de celle-ci de Belon; *sa langue est dentelée de chaque côté, pointue & dure par le bout*; d'où l'on voit que l'*utrimque* doit se rapporter à *serrata*, & non au mot *acuta*.

regarde comme un réservoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en servir au besoin, lorsqu'elle se trouve au milieu des plaines vastes & arides où elle se tient par préférence; ce singulier réservoir est propre au mâle (c), & je soupçonne qu'il a donné lieu à une méprise d'Aristote. Ce grand Naturaliste avance que l'œsophage de l'outarde est large dans toute sa longueur (d); cependant les Modernes, & notamment M.^r de l'Académie, ont observé qu'il s'élargissoit seulement en s'approchant du gésier (e). Ces deux assertions qui paroissent contradictoires, peuvent néanmoins se concilier, en supposant qu'Aristote ou les Observateurs chargés de recueillir les faits dont il composoit son *Histoire des Animaux*, ont pris pour l'œsophage cette poche ou réservoir

(c) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(d) *Hist. Animal.* lib. II, cap. ultimo.

(e) Gesner, *de Avibus*, pag. 488. — Aldrov. *Ornitholog.* tome II, page 92. — *Animaux de Perrault*, partie II, page 226.

qui est en effet fort ample & fort large dans toute son étendue.

Le véritable œsophage , à l'endroit où il s'épaissit , est garni de glandes régulièrement arrangées : le gésier qui vient ensuite (car il n'y a point de jabot) , est long d'environ quatre pouces , large de trois ; il a la dureté de celui des poules communes , & cette dureté ne vient point , comme dans les poules , de l'épaisseur de la partie charnue , qui est fort mince ici , mais de la membrane interne , laquelle est très-dure , très-épaisse , & de plus godronnée , plissée & replissée en différens sens , ce qui grossit beaucoup le volume du gésier.

Cette membrane interne paroît n'être point continue , mais seulement contiguë & jointe bout à bout à la membrane interne de l'œsophage ; d'ailleurs , celle-ci est blanche , au lieu que celle du gésier est d'un jaune doré (f).

La longueur des intestins est d'environ quatre pieds , non compris les *cæcum* :

(f) Animaux de Perrault , partie II , page 107.

la tunique interne de l'*ileon* est plissée selon sa longueur, & elle a quelques rides transversales à son extrémité (g).

Les deux *cæcum* sortent de l'intestin à environ sept pouces de l'*anus*, se dirigeant d'arrière en avant. Suivant Gesner, ils sont inégaux selon toutes leurs dimensions, & c'est le plus étroit qui est le plus long dans la raison de six à cinq (h). M. Perrault dit seulement que le droit qui a un pied plus ou moins, est ordinairement un peu plus long que le gauche (i).

À un pouce à peu près de l'*anus*, l'intestin se rétrécit, puis se dilatant, forme une poche capable de contenir un œuf, & dans laquelle s'insèrent les uretères & le canal déférent : cette poche intestinale, appelée bourse de Fabricius (k), a aussi son *cæcum* long de deux pouces, large de trois lignes, &

(g) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(h) Gesner, de *Avibus*, pag. 486.

(i) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(k) Du nom de *Fabricius ab Aquapendente* ; qui le premier l'a observée, *Ibidem*.

le trou qui communique de l'un à l'autre est surmonté d'un repli de la membrane interne, lequel peut servir de valvule (1).

Il résulte de ces observations, que l'outarde, bien loin d'avoir plusieurs estomacs & de longs intestins, comme les ruminans, a au contraire le tube intestinal fort court & d'une petite capacité, & qu'il n'a qu'un seul ventricule; en sorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiseau rumine (m), seroit réfutée par cela seul: mais il ne faut pas non plus se persuader avec Albert, que l'outarde soit carnassière, qu'elle se nourrisse de cadavres, que même elle fasse la guerre au petit gibier, & qu'elle ne mange de l'herbe & du grain que dans le cas de grande disette; il faut encore moins conclure de ces suppositions qu'elle a le bec & les ongles crochus, toutes erreurs accu-

(1) Animaux de Perrault, partie II, page 107.

(m) Athénée, Eustache; voyez Gesner, page 484.

40. *Histoire Naturelle*

mulées par Albert (*n*), d'après un passage d'Aristote mal entendu (*o*), admises par Gesner avec quelques modifications (*p*), mais rejetées par tous les autres Naturalistes.

L'outarde est un oiseau granivore ; elle vit d'herbes , de grains & de toutes sortes de semences ; de feuilles de choux, de dents de lion , de navets , de mysois ou oreille de souris , de vesce , d'ache , de *daucus* & même de foin , & de ces gros vers de terre que pendant l'été l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins avant le lever du soleil (*q*) ; dans le fort de l'hiver & par les temps

(*n*) Voyez Gesner , de *Avibus* , page 485.

(*o*) *Nota.* Aldrovande prétend que l'idée de faire de l'outarde un oiseau de proie , a pu venir à Albert de ce passage d'Aristote ; *Avis Schythica quædam* que j'ai discuté plus haut. Voyez Aldrovandæ , Ornitholog. tome II, page 90. Ce qu'il y a de certain , c'est que ce n'est pas d'après l'inspection de l'animal qu'Albert s'est formé cette idée.

(*p*) Gesner , de *Avibus* , pag. 485.

(*q*) British Zoology , page. 88 ; & presque tous les autres Naturalistes que j'ai cités dans cet article.

de neige, elle mange l'écorce des arbres (r); en tout temps elle avale de petites pierres, même des pièces de métal comme l'autruche, & quelquefois en plus grande quantité. M.^r de l'Académie ayant ouvert le ventre de l'une des six outardes qu'ils avoient observées, le trouvèrent rempli en partie de pierres, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'une noix, & en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous usés & polis dans les endroits exposés aux frottemens, mais sans aucune apparence d'érosion (s).

Willulghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au temps de la moisson, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë (t), ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, & par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les pièges.

(r) Gefner, de Avibus, pag. 488.

(s) Animaux de Perrault, partie II, page 1071.

(t) Ornithologia, pag. 129.

Le foie est très-grand ; la vésicule du fiel , le pancréas , le nombre des canaux pancréatiques , leur insertion , ainsi que celle des conduits hépatiques & cystiques , sont sujets à quelques variation dans les différens sujets (u).

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche , d'une substance assez ferme ; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum* , comme je l'ai dit plus haut , & l'on trouve au bord supérieur de l'*anus* une petite appendice qui tient lieu de verge.

M. Perrault ajoute à ces observations anatomiques la remarque suivante ; c'est qu'entre tant de sujets qu'avoient disséqués M.^r de l'Académie , il ne s'étoit pas rencontré une seule femelle ; mais nous avons dit à l'article de l'autruche ce que nous pensions de cette remarque.

Dans la saison des amours , le mâle va piaffant autour de la femelle & fait

(u) Animaux de Perrault, page 105.

une espèce de roue avec sa queue (x).

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie ; ils sont d'un brun olivâtre pâle , marqués de petites taches plus foncées , en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid , mais il creuse seulement un trou en terre (y) , & y dépose les deux œufs qu'il couve pendant trente jours , comme font tous les gros oiseaux , selon Aristote (z). Lorsque cette mère inquiète se défie des Chasseurs , & qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs , elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment) , & les transporte en lieu sûr (a). Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité , pour y faire sa ponte , suivant en cela l'instinct commun à tous les animaux , de mettre

(x) Klein , *Hist. Avium* , pag. 18. — *Merula* apud Gesn. de Avibus , pag. 487.

(y) *Britisch Zoology* , pag. 88.

(z) *Hist. anim. lib. VI* , cap. vi.

(a) Klein , *Hist. Avium* , pag. 18.

leurs petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus basses, en sorte qu'étant posée sur ses œufs, sa tête domine sur la campagne, & qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle; mais ce fait avancé par M. Klein (b), ne s'accorde ni avec le sentiment général des Naturalistes, ni avec le naturel de l'outarde qui, sauvage & défiante comme elle l'est, doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés, qu'en se tenant à portée de voir les Chasseurs de loin, au risque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture; mais si pendant ces courtes absences quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine, on prétend qu'elle s'en aperçoit à son retour & qu'elle les abandonne (c).

L'outarde, quoique fort grosse, est

(b) Klein, *hist. Avium*, pag. 18.

(c) Hector Boeth, *apud Gesn.* pag. 488.

un animal très-craintif, & qui paroît n'avoir ni le sentiment de sa propre force, ni l'instinct de l'employer : elles s'assembleront quelquefois par troupes de cinquante ou soixante, & ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force & leur grandeur; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, & elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite : elles craignent sur-tout les chiens, & cela doit être, puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse ; mais elles doivent craindre aussi le renard, la fouine, & tout autre animal, si petit qu'il soit, qui sera assez hardi pour les attaquer ; à plus forte raison les animaux féroces & même les oiseaux de proie contre lesquels elles oseroient bien moins se défendre : leur pusillanimité est telle que pour peu qu'on les blesse, elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures (*d*). M. Klein prétend néanmoins qu'elles se mettent quelquefois en colère, & qu'alors on voit

(*d*) Gessner, de *Avibus*, pag. 488.

s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit les Anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien ; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à sa rencontre & se met presque sous ses pieds (e). En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différens, on pourroit, ce me semble, en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés, & lui sont une ressource dans la disette (f).

Lorsqu'elle est chassée elle court fort vite, en battant des ailes, & va quelquefois plusieurs milles de suite & sans s'arrêter (g); mais comme elle ne prend son vol que difficilement & lorsqu'elle est aidée, ou si l'on veut portée par

(e) Oppien, de *Aucupio*, lib. III.

(f) *Otidibus amicitia cum equis quibus appropinquare & finem dejicere gaudent.* Plutarq. de *Soc. Animal.*

(g) *British Zoology*, pag. 88.

un vent favorable , & que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres, soit à caulé de sa pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir, on peut croire, sur le témoignage des Anciens & des Modernes (*h*), que les lévriers & les chiens courans la peuvent forcer : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie (*i*), ou enfin on lui tend des filets , & on l'attire où l'on veut en faisant paroître un cheval à propos, ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux (*k*). Il n'est point de piège, si grossier qu'il soit, qui ne doive réussir, s'il est vrai comme le dit Élien, que dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre & relevant leur queue à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence & les mouvemens du cou d'un oiseau ; les outardes qui

(*h*) Xénophon, Élien, Albin, Frisch, &c.

(*i*) Aldrov. *Ornitholog.* tome II, page 92.

(*k*) Athénée,

prennent , dit-on , cet objet pour un oiseau de leur espèce , s'approchent sans défiance , & deviennent la proie de l'animal rusé (1); mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard , bien de la stupidité dans l'outarde , & peut-être encore plus de crédulité dans l'Écrivain.

J'ai dit que ces oiseaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou soixante ; cela arrive sur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne ; ils se répandent alors dans les terres semées de *turnipes* , & y font de très-grands dégâts (m). En France , on les voit passer régulièrement au printemps & en automne , mais par plus petites troupes , & elles ne se posent guère que sur les lieux les plus élevés. On a observé leur passage en Bourgogne , en Champagne & en Lorraine.

(1) Ælian , *Nat. Animal.* lib. VI , cap. xxiv.

(m) *British Zoology*, pag. 88. — *Nec ullam pestem odere magis olitores, nam rapis ventrem fulcit, nec mediocri prædâ contentus esse solet.* Longolius apud Aldrov. *Ornitholog.* tom. II , pag. 93.

L'outarde

L'ouarde se trouve dans la Lybie, aux environs d'Alexandrie, selon Plutarque (*n*) ; dans la Syrie (*o*) ; dans la Grèce (*p*) ; en Espagne (*q*) ; en France, dans les plaines du Poitou & de la Champagne pouilleuse (*r*) ; dans les contrées ouvertes de l'est & du sud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorset jusqu'à celle de Mercie & de la Lothiane en Écosse (*s*) ; dans les Pays-bas, en Allemagne (*t*) ; en Ukraine & en Pologne où, selon Rzaczynski, elle passe quelquefois l'hiver

(*n*) Si toutefois on n'a pas confondu l'*ouarde* avec l'*oars*, comme on a fait si souvent,

(*o*) Gesner, de *Aridus*, pag. 484.

(*p*) Pausanias in *Phocis*.

(*q*) Plin. lib. X, cap. XXII. — *Hispania oides producit*. Strabon.

(*r*) Ornithologie de Salerne, page 153.

(*s*) British Zoology, pag. 88. — Aldrov. Ornitholog. tom. II, pag. 92.

(*t*) *Nota*. Frisch l'appelle la plus grosse de toutes les poules sauvages naturelles à l'Allemagne ; cela ne prouve pas que l'ouarde soit une poule mais bien qu'elle se trouve en Allemagne.

Oiseaux, Tome III.

C

au milieu des neiges. Les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vu naître, & que leurs plus grandes excursions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles (u); mais Aldrovande prétend que sur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, & se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes & des lieux habités (x). M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande & en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration (y); mais c'est un point qui demande à être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard, sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles (z), ayant dit

(u) *Britisch Zoology*, pag. 88.

(x) *Ornithologia*, pag. 92.

(y) *Hist. Animal.* lib. vii.

(z) Gesner, de *Avibus*, pag. 484. *Quidem de qua scribo avolare puto cum coturnicibus, sed corporis gravitate impeditum, persequere non posse, & in locis proximis remanere,*

plus haut qu'elle ne quittoit point la Suisse où elle est rare, & qu'on y en prenoit quelquefois l'hiver (a); mais cela peut se concilier, ce me semble, en admettant la migration des outardes & la resserrant dans des limites, comme les Auteurs de la *Zoologie Britannique*; d'ailleurs, : celles qui se trouvent en Suisse sont des outardes égarées, dépayssées, en petit nombre, & dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce : ne pourroit-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent?

Ce qui paroît de plus certain, c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées, comme la Suisse, le Tyrol, l'Italie, plusieurs provinces d'Espagne, de France, d'Angleterre & d'Allemagne; & que lorsqu'elle s'y

(a) *Ovis magna*, si ea est quam vulgo *Troppum* vocant, non avolat nisi fallor ex nostris regionibus. (et si helvetica rara est), et hieme etiam interdum capiuntur apud nos, Gesner, de Avibus, p. 484.

rencontre, c'est presque toujours en hiver (b) : mais quoiqu'elle puisse subsister dans les pays froids, & qu'elle soit, selon quelques Auteurs, un oiseau de passage, il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le Nord ; car bien que les relations des Voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il est aisé de reconnoître

(b) *Memini ser quaterque apud nos captum, & in Rhætia circa Curiam, decembri & januario mensibus, nec apud nos, nec illic à quoquam agnitum. Gesner, de Avibus, pag. 486.*

« L'outarde se voit rarement dans l'Orléanois ;
 » & seulement en hiver dans les temps de neige.
 » *Salerne*, Ornithologie, page 153. Un particulier, incapable d'en imposer, ajoute le même M.
 » *Salerne*, m'a raconté qu'un jour que la campagne étoit couverte de neige & de frimats,
 » un de ses domestiques trouva le matin une
 » trentaine d'outardes à moitié gelées, qu'il amena
 » à la maison, les prenant pour des dindons
 » qu'on avoit laissé coucher dehors, & qu'on ne
 » reconnut pour ce qu'elles étoient, que lorsqu'elles
 » furent dégelées ». *Ibidem.*

Nota. Je me souviens moi-même d'en avoir vu deux, à deux différentes fois, dans une partie de la Bourgogne fertile en blé, & cependant montagneuse ; mais ça toujours été en hiver & par un temps de neige.

que ces prétendues outardes sont des oiseaux aquatiques, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, & absolument différens de la véritable outarde dont il est ici question. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique, dans son *Essai d'Ornithologie* (page 33), qu'il dit avoir observée; mais 1.^o il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puisqu'il n'en fait aucune mention dans sa France Équinoxiale; 2.^o Il est le seul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine: or celle de M. Klein, qui est le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caractères propres à ce genre, puisqu'elle a quatre doigts à chaque pied (c), & le bas de la jambe garni de plumes jusqu'à son articulation avec le tarse; qu'elle est sans queue, & qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiseau pesant qui ne se perche ni ne vole presque point (d). À l'égard de M. Barrère, son autorité n'est pas d'un assez grand

(c) Klein, *Orda avium*, pag. 18.

(d) Marcgrav, *Hist. nat. Brasili* pag. 213.

poids en Histoire Naturelle ; pour que son témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres ; 3.^o enfin , son outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique , laquelle est en effet toute couleur de cendre , selon M. Linnæus (c).

On me demandera peut-être pourquoi un oiseau qui , quoique pesant , a cependant des ailes , & qui s'en sert quelquefois , n'est point passé en Amérique par le nord , comme ont fait plusieurs quadrupèdes : je répondrai que l'outarde n'y est point passée , parce que quoiqu'elle vole en effet , ce n'est guère que lorsqu'elle est poursuivie ; parce qu'elle ne vole jamais bien loin , & que d'ailleurs elle évite sur-tout les eaux , selon la remarque de Belon , d'où il suit qu'elle n'a pas dû se hasarder à franchir de grandes étendues de mer ; je dis de grandes étendues , car quoique celles qui séparent les deux continens du côté du nord , soient bien moindres que celles qui les séparent

(c) Hist. nat. edit. x, pag. 155.

entre les tropiques ; elles sont néanmoins considérables, par rapport à l'espace que l'outarde peut parcourir d'un seul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiseau propre & naturel à l'ancien continent, & qui dans ce continent ne paroît point attaché à un climat particulier, puisqu'il peut vivre en Lybie, sur les côtes de la mer Baltique, & dans tous les pays intermédiaires.

C'est un très-bon gibier ; la chair des jeunes, un peu gardée, est surtout excellente ; & si quelques Écrivains ont dit le contraire, c'est pour avoir confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne sais pourquoi Hippocrate l'interdisoit aux personnes qui tomboient du mal caduc (*f*). Pline reconnoît dans la graisse d'outarde la vertu de soulager les maux de mamelles qui surviennent aux nouvelles accouchées. On se sert des plumes de cet oiseau, comme on fait de celles d'oie & de cygne pour écrire, & les

(f) Vid. Aldrovand. *Ornithologia*, pag. 95.

56 *Histoire Naturelle, &c.*

pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons , parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées , paroissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence (g).

(g) Geſner, de *Avibus*, pag. 488.

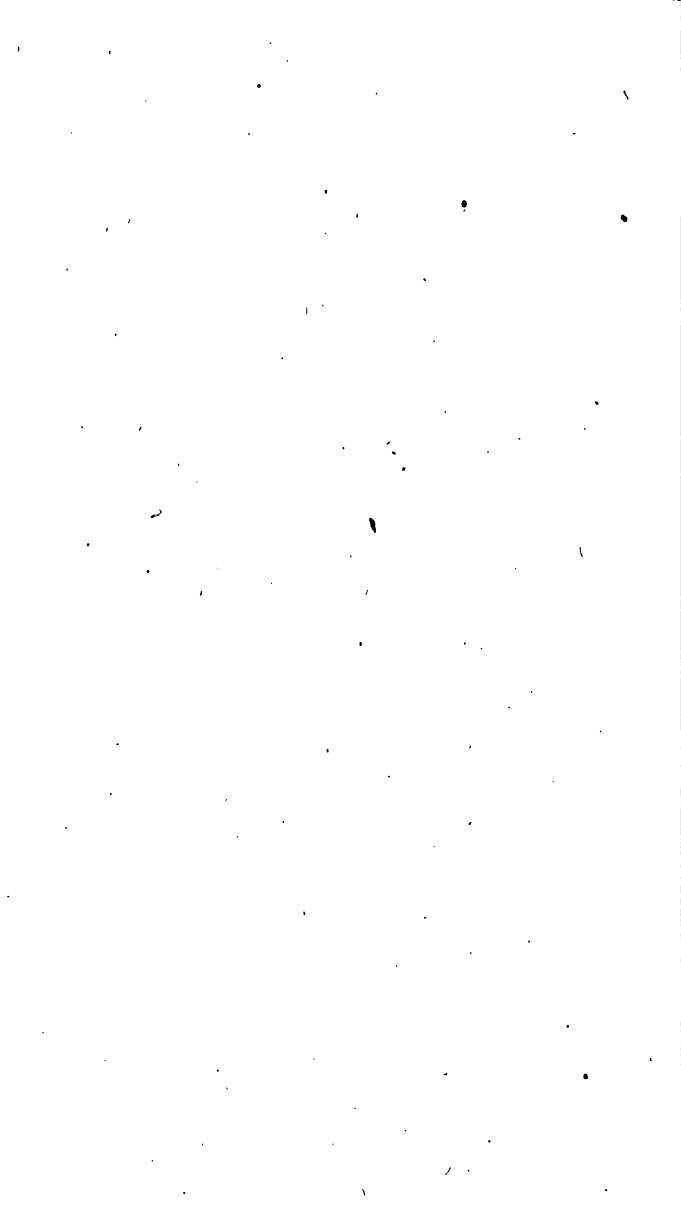




W. A. del.

Maup. Th. Roussel & Co.

L'OUTARDE.



LA PETITE OUTARDE,

VULGAIREMENT

* LA CANEPETIÈRE (a).

CET oiseau ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit;

* Voyez les planches enluminées, n.° 25, le mâle; & n.° 10, la femelle.

(a) Petite Outarde ou Canepetière. En Italien, *Fasarella*. — Canepetière. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 137. . . . Canepetière, nommée par aucuns, *Olive. Idem. Portraits d'Oiseaux*, page 56, b. — Petite Outarde. Edwards, *Glanures*, planche CCLI, avec une bonne figure coloriée de la femelle. — La petite Outarde. Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 24, avec une figure du mâle & une de la femelle, *planche 11*.

« Quant à l'étymologie (dit M. Sallerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155), on le nomme « (cet oiseau) canepetière ou canepetrace, 1.° parce « qu'il ressemble en quelque chose à un canard « sauvage, & qu'il vole comme lui; 2.° parce « qu'il se plaît parmi les pierres: il y en a qui « pensent que ce nom lui vient de ce qu'il paît « son aire ou son repaire, d'autres disent que »

C v

& par quelques variétés dans le plumage : il a aussi cela de commun avec l'ouarde, qu'on lui a donné le nom de cane & de canard (b), quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiseaux aquatiques, & qu'on ne le voie

» c'est parce qu'il pète; mais je préfère la première étymologie, d'autant plus que les Orléanois appellent le petit moineau de muraille, dit Friquet, un *petrac* ou *petrat* ».

Nota. Cette étymologie de canepetière, parce que cet oiseau pète, dit-on, ne paroît uniquement fondée que sur l'analogie du mot; car aucun Naturaliste n'a rien dit de pareil dans l'histoire de cet oiseau; notamment Belon, qui a été copié par presque tous les autres.

D'ailleurs, je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux pages 291 & 292, est appelé *peteux*, quoiqu'il ne soit point dit dans son histoire qu'il pète, mais bien qu'il se plaît dans les prés, les sainfoins & les luzernes. Or la canepetière est aussi appelée *anas pratensis*.

(b) Belon, dans son *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 237, l'appelle canepetière. Gesner, de *Avibus*, pag. 793, l'appelle de même. Jonston, *anas campestris*, de *Avibus*, pag. 43. Charleton, *idem*, in *Exercit.* pag. 83, n.^o IX. Aldrovande, *idem*, in *Ornithol.* tom. II, pag. 96. Willughby, *idem*, in *Ornithologia*, pag. 129. Ray, *idem*, in *Synops. meth. Avium*, pag. 59, n.^o II. Albin, *idem*, dans son *Histoire naturelle des Oiseaux*, tome III, page 17. Canard des prés,

jamais autour des eaux (c). Belon prétend qu'on l'a ainsi nommé, parce qu'il se tapit contre terre comme font les canes dans l'eau (d), & M. Salerne, parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, & qu'il vole comme lui (e) : mais l'incertitude & le peu d'accord de ces conjectures étymologiques, font voir qu'un rapport aussi vague, & sur-tout un rapport unique, n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau ; car si un lecteur qui trouve ce nom, ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fausse idée : or, il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de *petite outarde* que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux carac-

(c) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 55.

(d) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(e) Salerne, *loco. citato*.

tères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans presque toute la plénitude de sa signification, & ne peut guère produire d'erreurs.

Belon a soupçonné que cet oiseau étoit le *tetrax* d'Athénée, se fondant sur un passage de cet Auteur où il le compare pour la grandeur au *spermologus* (f), que Belon prend pour un freux, espèce de grosse corneille; mais Aldrovande assure au contraire que le *spermotogus* est une espèce de moineau, & que par conséquent le *tetrax* auquel Athénée le compare pour la grandeur, ne sauroit être la petite outarde (g); aussi Willughby prétend-il que cet oiseau n'a point été nommé par les Anciens (h).

Le même Aldrovande nous dit que

(f) *Tetrax*, inquit *Alexander Myndius*, avis est magnitudine *Spermologi*, colore *figlino*, sordidis quibusdam maculis *livicis*que magnis variegato: frugibus vescitur, & quando peperit, quadruplicem emittit vocem. *Athénée*, lib. IX.

(g) *Ornithologia*, lib. XIII, pag. 61.

(h) *Idem*, pag. 130. *Horribus indetta videtur*,

les pêcheurs de Rome ont donné, sans qu'on sache pourquoi, le nom de *stella*, à un oiseau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'ensuite il a jugé différent, en y regardant de plus près (i): cependant malgré un aveu aussi formel, Ray, & d'après lui M. Salerne, disent que la canepetière & le *stella avis* d'Aldrovande, paroissent être de la même espèce (k), & M. Brisson place sans difficulté le *stella* d'Aldrovande, parmi les synonymes de la petite outarde; il semble même imputer à Charleton & à Willulghby, d'avoir pensé de même (l), quoique ces deux Auteurs aient été fort attentifs à ne point confondre ces deux sortes d'oiseaux, que selon toute apparence ils n'avoient point vus (m).

(i) *Ornithol.* Aldrov. tom. II, pag. 98. *Arbitrarij cum Bellonianâ canepetière eundem esse, sed ex collatâ utriusque descriptione, diversam esse judicavi.*

(k) Voy. Ray, *Synopsis meth. Avium*, pag. 59; & Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 154.

(l) *Ornithologia*, pag. 25.

(m) *Nota.* Charleton en fait deux espèces différentes, dont l'une, qui est la neuvième de

D'un autre côté, M. Barrère brouillant la petite outarde avec le ralle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina*, & lui donne un quatrième doigt à chaque pied (*n*); tant il est vrai que la multiplicité des méthodes, ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connoissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle, d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine* (*o*); sa longueur, prise du bout

ses *Phytivores*, est la canepetière; & l'autre, qui est la dixième espèce du même genre, est l'*avis stella*: sur celle-ci il renvoie à Jonston; & il ne parle de l'autre que d'après Belon. À l'égard de Willulghby, il ne donne nulle part le nom de *stella* à la canepetière (voyez son *Ornithologie*, page 129); ni le nom de canepetière à l'*avis stella* (voyez la figure qui est au bas de la planche XXXII, & qui paroît copiée d'après celle de l'*avis stella* d'Aldrovande; voyez aussi la table au mot *Stella*).

(*n*) *Specimen Ornitholog. Class. III. Gen. xxxv.*
pag. 62.

(*o*) *Tarda nana*, au ois qui vider leu rarda.

de la petite Outarde. 63

du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est - à - dire, plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde: cette seule mesure donne toutes les autres, & il n'en faut pas conclure avec M. Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux (*p*), mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entr'eux comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent; sa grosseur est à peu près celle d'un faisan (*q*), elle a, comme la grande outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes, le bec des gallinacés, & un duvet couleur de

aquatica. Ordo Avium, pag. 18 n.º II. Nota:
Voilà encore la petite outarde transformée expressément en oiseau aquatique.

(*p*) *Tarda persimilis est, sed duplo minor. Ray, Synopsis meth. Avium, pag. 59.*

(*q*) Qui voudra avoir la perspective d'une canepetière, s'imagine voir une caille beaucoup madrée, (*tacheté*) aussi grande comme une moyenne faisane. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, pag. 238.

rose sous toutes les plumes du corps ; mais elle a deux pennes de moins à la queue, une penne de plus à chaque aile ; dont les dernières pennes vont , l'aile étant pliée , presque aussi loin que les premières , par lesquelles on entend les plus éloignées du corps : outre cela le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce , & M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle (r), contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux : mais à ces différences près qui sont assez légères , on retrouve dans la petite espèce , tous les attributs extérieurs de la grande , & même presque toutes les qualités intérieures , le même naturel , les mêmes mœurs , les mêmes habitudes ; il semble que la petite soit éclosée d'un œuf de la grande , dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc , & par quelques autres variétés dans les couleurs ; mais celles de la partie supé-

(r) Klein , *Ordo Avium* , pag. 81.

rière du corps, sont presque les mêmes dans les deux sexes, & sont beaucoup moins sujettes à varier dans les différens individus, ainsi que Belon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiseaux ont un cri particulier d'amour qui commence au mois de mai: ce cri est *brout* ou *prout*, ils le répètent sur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin; alors les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & tâchent de se rendre maîtres chacun d'un certain district; un seul suffit à plusieurs femelles, & la place du rendez-vous d'amour, est battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin, trois, quatre & jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant; lorsque ses petits sont éclos, elle les mène comme la poule mène les siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août; & quands ils entendent du bruit, ils se tapissent contre terre & se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place (f).

(f) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

On prend les mâles au piège , en les attirant avec une femelle empaillée , dont on imite le cri ; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie ; mais en général , ces oiseaux sont fort difficiles à approcher , étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines , mais jamais , dit-on , dans les seigles & les blés : lorsque sur la fin de la belle saison ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre , on les voit se rassembler par troupes ; & pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes & les vieux (t).

Ils se nourrissent , suivant Belon (u) ,

Nota. L'auteur n'indique point les sources où il a puisé tous ces faits ; ils ressemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyère , qui s'appelle *terrix* ; (voyez *Hist. nat. des Oiseaux* , page 136) & comme on a donné le nom de *terrix* à la petite outarde , on pourroit craindre qu'il n'y eût ici quelque méprise fondée sur une équivoque de nom , d'autant plus que M. Salerne est le seul Naturaliste qui entre dans d'aussi grands détails sur la génération de la petite outarde , sans citer ses garans.

(t) Voyez Salerne , *Hist. nat. des Oiseaux* , page 155.

(u) Belon , *Hist. nat. des Oiseaux* , pag. 237.

comme ceux de la grande espèce, c'est-à-dire, d'herbes & de graines; & outre cela de fourmis, de scarabés & de petites mouches; mais selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale; seulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laitron (x).

La petite outarde est moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, & particulièrement en France (y); cela est un peu vague, car il y a des pays très-considérables en Europe & même de grandes provinces en France où elle est inconnue: on peut mettre les climats de la Suède & de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne se plaît point; car M. Linnæus, lui-même n'en fait aucune mention dans sa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynski dans son *Histoire Naturelle de Pologne*; & M. Klein n'en a vu qu'une seule à Dant-

(x) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 155.

(y) Linnæus, *Syst. nat.* edit. X, pag. 154.

zick , laquelle venoit de la ménagerie du Marcgrave de Bareith (2).

Il faut qu'elle ne soit pas non plus bien commune en Allemagne , puisque Frisch qui s'attache à décrire & représenter les oiseaux de cette région , & qui parle assez au long de la grande outarde , ne dit pas un mot de celle-ci , & que Schwenckfeld ne la nomme seulement pas.

Gesner se contente de donner son nom dans la liste des oiseaux qu'il n'avoit jamais vus , & il est bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-ci , puisqu'il lui suppose des pieds velus comme à l'Attagas (a) , ce qui donne lieu de croire qu'il est au moins fort rare en Suisse.

Les Auteurs de la Zoologie Britannique , qui se sont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût Breton ou du moins d'origine Bretonne , auroient cru manquer à leur vœu , s'ils eussent

(2) Klein , *Ordo Avium* , pag. 18.

(a) Gesner , de *Avium naturâ* , pag. 715 & 795.

décrit une petite outarde, qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiseau égaré, & tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne (b); elle l'est en effet à un tel point, qu'un individu de cette espèce ayant été présenté à la Société royale, aucun des Membres qui étoient présens ce jour-là, ne le reconnut, & qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour savoir ce que c'étoit (c).

D'un autre côté, Belon nous assure que de son temps, les Ambassadeurs de Venise, de Ferrare & du Pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux; ni personne de leur suite, & que quelques-uns la prirent pour une faisane; d'où il conclut avec raison, qu'elle doit être fort rare en Italie (d); & cela est vraisemblable, quoique M. Ray, passant par Modène, en ait

(b) *British Zoology*, pag. 228.

(c) Edwards, *Glaucos*, planche CCLII.

(d) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

vu une au marché (e) : voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse & l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde; & ce qui pourroit faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, & que la France est le seul climat propre, le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les Naturalistes François, sont ceux qui paroissent le connoître mieux, & presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, & que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde soit également commune dans tous les cantons de la France; je connois de très-grandes provinces de ce royaume où elle ne se voit point. M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (ou cependant elle n'est que passagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, & s'en aller aux approches de

(e) Ray, *Synopsis method. Avium*, pag. 59.

l'hiver : il ajoute qu'elle se plaît dans les terres maigres & pierreuses , raison pourquoi on l'appelle *canepetrace* , & les petits *petraceaux*. On la voit aussi dans le Berri , où elle est connue sous le nom de *canepetrotte* (f) : enfin elle doit être connue dans le Maine & la Normandie , puisque Belon jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connoissoit le mieux , avance qu'il n'y a *payisan dans ce royaume qui ne la sache nommer* (g).

La petite outarde est naturellement rusée & soupçonneuse , au point que cela a passé en proverbe , & que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère , qu'ils font de la *canepetière* (h).

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger , ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-roide & fort près de terre ; puis , lorsqu'ils sont posés , ils courent si vite

(f) Salerne , *Hist. nat. des Oiseaux* , page 155.

(g) Belon , *Hist. nat. des Oiseaux* , page 237.

(h) *Idem* , *ibidem* ,

qu'à peine un homme les pourroit atteindre (i).

La chair de la petite outarde est noire & d'un goût exquis; M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus, étoient très-bons à manger, & il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyères (k), & dont il pouvoit juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est à peu près la même, suivant Belon, que dans le commun des granivores (l).

(i) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(k) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(l) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 238.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux OUTARDES.

I.

LE LOHONG ou L'OUTARDE
huppée d'Arabie.

L'OISEAU que les Arabes appellent *Lohong*, & que M. Edwards a dessiné & décrit le premier, est à peu près de la grosseur de notre grande outarde ; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, seulement un peu plus courts ; les pieds, le bec & le cou plus longs, & paroît en général modelé sur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie supérieure du corps est plus brun, & semblable à celui de la bécasse, c'est-à-dire fauve rayé de brun-foncé, avec des taches blanches en forme de croissant sur les

Oiseaux, Tome III. D

ailes ; le dessous du corps est blanc , ainsi que le contour de la partie supérieure de l'aile ; le sommet de la tête , la gorge & le devant du cou , ont des rayes transversales d'un brun-obscur sur un fond cendré ; le bas de la jambe , le bec & les pieds sont d'un brun-clair & jaunâtre ; la queue est tombante comme celle de la perdrix , & traversée par une bande noire ; les grandes pennes de l'aile & la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie ; elle est pointue , dirigée en arrière , & fort inclinée à l'horizon ; de sa base elle jette en avant deux lignes noires , dont l'une plus longue , passe sur l'œil & lui forme une espèce de sourcil ; l'autre beaucoup plus courte , se dirige comme pour embrasser l'œil par-dessous , mais n'arrive point jusqu'à l'œil , lequel est noir & placé au milieu d'un espace blanc.

En regardant cette huppe de profil , & d'un peu loin , on croiroit voir des oreilles un peu couchées , & qui se portent en arrière ; & comme l'outarde

d'Arabie a été sans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il est vraisemblable qu'ils l'ont nommée *otis*, à cause de ces espèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos*, à cause de deux aigrettes semblables qui le distinguent des chouettes.

Un individu de cette espèce, qui venoit de Moka, dans l'Arabie heureuse, a vécu plusieurs années à Londres, dans les volières de M. Hans Sloane; & M. Edwards qui nous en a donné la figure coloriée, ne nous a conservé aucun détail sur ses mœurs, ses habitudes, ni même sur la façon de se nourrir (a): mais du moins il n'auroit

(a) M. Edwards l'appelle *Arabian Bustard*; planche XII.

M. Linnæus, *Otis Arabs* *auribus e recto cristatis*; Syst. nat. édit. X, Gen. LXXXV, Spec. 2.

M. Klein, *Tarda Mochaensis Arabica*. Ordo Avium, pag. 18, n.º III.

Nota. Les Arabes lui donnent le nom de *lohong*, selon M. Edwards; nom qui ne se trouve point dans le texte anglois relatif à la planche XII, mais dans la traduction françoise, laquelle est avouée de l'auteur.

pas dû la confondre avec les gallinacés dont elle diffère par des traits si frappans, ainsi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde.

I I.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

C'EST celle dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce, elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage, le noir y domine, mais le dos est cendré & les oreilles blanches.

Le mâle a le bec & les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, & le bord extérieur des ailes blancs; mais la femelle est par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre & des cuisses qui sont noires comme dans l'outarde des Indes (b).

Cet oiseau se trouve en Éthiopie, selon M. Linnæus; & il y a grande apparence que celui dont le voyageur le Maire parle sous le nom d'autruche

(b) Linnæus, *Syst. nat.* edit. x, pag. 155.

volante du Sénégal (c), n'est pas un oiseau différent : car , quoique ce Voyageur en dise peu de chose , ce peu s'accorde en partie & ne disconvient en rien avec la description ci-dessus : selon lui , son plumage est gris & noir , sa chair délicieuse , & sa grosseur à peu près de celle du cygne ; mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanson : cet habile Naturaliste ayant tué au Sénégal , & par conséquent examiné de près , une de ces autruches volantes , nous assure qu'elle ressemble à bien des égards à notre outarde d'Europe , mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage qui est généralement d'un gris-cendré , par son cou qui est beaucoup plus long , & par une espèce de huppe qu'elle a derrière la tête (d).

Cette huppe est sans doute ce que M. Linnæus appelle les *oreilles* , & cette

(c) Voyage de le Maire aux îles Canaries , Cap-verd , Sénégal , &c. Paris , 1695 , page 106.

(d) Voyage au Sénégal , par M. Adanson , Paris , 1757 , in-4.^o page 160.

couleur gris - cendré est précisément celle de la femelle ; & comme ce sont-là les principaux traits par lesquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus & l'autruche volante du Sénégal, différent de notre outarde d'Europe, on peut en induire, ce me semble, que ces deux oiseaux se ressembloient beaucoup, & par la même raison on peut encore étendre à tous deux, ce qui a été observé sur chacun en particulier ; par exemple ; qu'ils ont à peu près la grosseur de notre outarde, & le cou plus long : cette longueur du cou dont parle M. Adanson, est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à peu près le même climat ; & l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il n'indique pas une seule dimension de son outarde d'Afrique ; à l'égard de la grosseur, le Maire fait celle de l'autruche volante, égale à celle du cygne (e) ; & M. Adanson à celle de

(e) Voyage de le Maire aux îles Canaries, page 72.

l'outarde d'Europe , puisque ayant dit qu'elle lui ressembloit à bien des égards , & ayant indiqué les principales différences , il n'en établit aucune à cet égard (*f*) ; & comme d'ailleurs l'Éthiopie ou l'Abissinie qui est le pays de l'outarde d'Afrique , & le Sénégal qui est celui de l'autruche volante , quoique fort éloignés en longitude , sont néanmoins du même climat , je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiseaux appartiennent à une seule & même espèce.

I I I.

LE CHURGE ou L'OUTARDE
moyenne des Indes.

CETTE outarde est non-seulement plus petite que celles d'Europe , d'Afrique & d'Arabie , mais elle est encore plus menue à proportion , & plus haut montée qu'aucune autre outarde : elle a vingt pouces de haut , depuis le plan

(f) Voyage au Sénégal, *loco citato.*

de position jusqu'au sommet de la tête : son cou paroît plus court , relativement à la longueur de ses pieds , du reste elle a tous les caractères de l'outarde ; trois doigts seulement à chaque pied , & ces doigts isolés ; le bas de la jambe sans plumes ; le bec un peu courbé , mais plus alongé ; & je ne vois point par quelles raisons M. Brisson l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère distinctif par lequel les pluviers diffèrent des outardes , consiste , selon lui , dans la forme du bec , que celles-ci ont en cône courbé , & ceux-là droit & renflé par le bout. Or l'outarde des Indes dont il s'agit ici , a le bec plutôt courbé que droit , & ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers ; du moins c'est ainsi que l'a représenté M. Edwards (*g*) dans une figure que M. Brisson avoue comme exacte (*h*) : je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé & moins renflé par le bout , que l'outarde d'Arabie

(*g*) Edwards , *Glanures* , planche CCL.

(*h*) Brisson , *Ornithologie* , tome V , page 82 ;

de M. Edwards (i), dont la figure a paru aussi très-exacte à M. Brisson (k), & qu'il a rangée sans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs, il ne faut que jeter les yeux sur la figure de l'outarde des Indes, & la comparer avec celles des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total, & par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes & la forme du corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle est quatre fois plus grosse que le plus gros pluvier, lequel n'a que seize pouces de long, du bout du bec au bout des ongles (l), au lieu qu'elle en a vingt-six (m).

(i) Edwards, *Natural History of un common Birds*, planche XII.

(k) Brisson, *Ornithologie*, tome V, page 30.

(l) Brisson, *ibidem*, page 176.

(m) *Ibidem*, pag. 81. *Note.* Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-dessus, qu'elle avoit vingt pouces de haut depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête, parce qu'en mesurant ainsi la hauteur, on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

Le noir, le fauve, le blanc & le gris, sont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles sont distribuées différemment, le noir sur le sommet de la tête, le cou, les cuisses & tout le dessous du corps; le fauve plus clair sur les côtés de la tête & autour des yeux, plus brun & mêlé avec du noir sur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos; & au haut de la poitrine où il forme comme une large ceinture sur un fond noir; le blanc sur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir sur leur partie moyenne; le gris plus foncé sur les paupières, l'extrémité des plus longues plumes de l'aile (*n*), de quelques-unes des moyennes & des plus courtes, & sur quelques-unes de leurs couvertures; enfin le gris plus clair & presque blanchâtre sur le bec & les pieds.

Cet oiseau est originaire de Bengale, où on l'appelle *churge*, & où il a été

(*fn*) Comme à quelques outardes d'Europe. Voyez Animaux de Ferrault, partie II, page 103.

dessiné d'après nature (o) : il est à remarquer que le climat de Bengale est à peu près le même que celui d'Arabie, d'Abissinie & du Sénégal, où se trouvent les deux outardes précédentes : on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*, parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes & les petites espèces.

I V.

LE HOUBARA OU PETITE OUTARDE
huppée d'Afrique.

N O U S avons vu que parmi les grandes outardes, il y en avoit de huppées & d'autres qui ne l'étoient point, & nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes ; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-seulement des huppées, mais encore des fraises ; & il

(o) Edwards, *Glances*, planche CCL. *tableau* d
chapitre XL.

est à remarquer que c'est en Afrique que se trouvent toutes les huppées, soit de la grande, soit de la petite espèce.

Celle que les Barbaresques appellent *koubaara*, est en effet huppée & fraisée : M. Shaw qui en donne la figure (p), dit positivement qu'elle a la forme & le plumage de l'outarde, mais qu'elle est beaucoup plus petite, n'ayant guère que la grosseur d'un chapon ; par cette raison seule, ce Voyageur d'ailleurs habile, mais qui, sans doute, ne connoissoit point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

Elle vit comme la nôtre, de substances végétales & d'insectes, & elle se tient le plus communément sur les confins du désert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans sa description, il lui en donne une dans la figure qui y est relative, & cette huppe paroît ren-

(p) *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant. By, Thomas Shaw ; pag. 252.*

versée en arrière & comme tombante; sa fraie est formée par de longues plumes qui naissent du cou, & qui se relèvent un peu & se renflent, comme il arrive à notre coq domestique lorsqu'il est en colère.

C'est, dit M. Shaw, une chose curieuse de voir, quand elle se sent menacée par un oiseau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées & de venues, de tours & de détours, de marches & de contre-marches; en un mot, par combien de ruses & de souplesses elle cherche à échapper à son ennemi.

Ce savant Voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, & que par cette raison l'on paye quelquefois très-cher son fiel, & une certaine matière qui se trouve dans son estomac.

V.

*LE RHAAD,
autre petite OUTARDE huppée
d'Afrique.*

LE Rhaad est distingué de notre petite outarde de France par sa huppe, & du *houbaara* d'Afrique, en ce qu'il n'a pas comme lui le cou orné d'une fraise; du reste, il est de la même grosseur que celui-ci; il a la tête noire, la huppe d'un bleu-foncé, le dessus du corps & des ailes jaunes, tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir, le ventre blanc & le bec fort, ainsi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par sa petitesse (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, & parce qu'il est sans huppe; mais avec tout cela, il seroit possible qu'il fût de la même espèce que le grand, & qu'il n'en différât que par le sexe; je fonde

cette conjecture, 1.^o sur ce qu'habitant le même climat, il n'a point d'autre nom; 2.^o sur ce que dans presque toutes les espèces d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement qui se marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes charnues, les éperons, &c. par les huppés, les aigrettes & les fraises qui sont, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on a donné au grand & au petit rhaad le nom de *saf-saf*; *rhaad* signifie le tonnerre en langage Africain, & exprime le bruit que font tous ces oiseaux en s'élevant de terre; & *saf-saf*, celui qu'ils font avec leurs ailes lorsqu'ils sont en plein vol (q).

(q) Voyez Thomas Shaw, *Travels*, &c. pag. 252.



* *LE COQ (a).**Planche II de ce volume.*

CET oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être pas encore assez connu; excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particulière des productions de la Nature, il en est peu qui n'aient quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure, sur la structure de ses parties internes, sur ses habitudes naturelles ou acquises, sur les différences qu'entraînent celles du sexe, du climat,

* *Voyez les planches enluminées, n.º 1.*

(a) En Grec, *Αλέκτωρ*; en Latin, *Gallus*; en Espagnol & en Italien, *Gallo*; en Savoyard, *Coq*, *Gau*, *Geau*; en Allemand, *Han*; en Polonois, *Kur*, *Kogur*; en Suède, *Höns*, *Fur*; en Anglois, *Cok*; en vieux François, *Gal*, *Gog*. — *Gallus gallinaceus*. Geſner, *Avi*, pag. 394. — *Coc*, *Coq*, *Gau*, *Geau*, *Gal*, *Gog*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 242; & *Portraits d'Oiseaux*, page 58, a. — Le coq & la poule. Brisson, *tome 1, page 266.*

des alimens ; enfin sur les variétés des races diverses qui se sont séparées plus tôt ou plus tard de la souche primitive.

Mais si le Coq est trop peu connu de la plupart des hommes , il n'est pas moins embarrassant pour un Naturaliste à méthode , qui ne croit connoître un objet que lorsqu'il a su lui trouver une place dans ses classes & dans ses genres ; car , si prenant les caractères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts , il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre ; que fera-t-il de la poule à cinq doigts qui est certainement une poule , & même fort ancienne , puisqu'elle remonte jusqu'au temps de Columelle qui en parle comme d'une race de distinction (b) ! que s'il fait du coq une classe à part , caractérisée par la forme singulière de sa queue ; où placera-t-il le coq sans croupion & par conséquent sans queue , & qui n'en est pas moins un coq ! que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes

(b) *Generosissima creduntur quæ quinos habent digitos. Columelle, lib. VIII, cap. II.*

jusqu'au talon , ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts , & du coq du Japon qui en a jusqu'aux ongles ! enfin s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores , & que dans le nombre & la structure de leurs estomacs & de leurs intestins , il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines & d'autres matières végétales ; comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'il montre constamment pour les vers de terre , & même pour toute chair hachée , cuite ou crue , à moins qu'il ne se persuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins & son double estomac , l'a fait aussi vermivore , & même carnivore par son bec un tant soit peu crochu , ou plutôt ne conviendra-t-il pas , s'il est de bonne foi , que les conjectures que l'on se permet ainsi sur les intentions de la Nature , & les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages , dans les limites étroites d'une méthode particu-

lière, ne paroissent être faits que pour donner essor aux idées vagues & aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes, & qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature, & de la connoissance réelle de ses productions ! Ainsi sans prétendre assujettir la nombreuse famille des oiseaux à une méthode rigoureuse, ni la renfermer toute entière dans cette espèce de filet scientifique dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperoit toujours quelques-uns ; nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir quelque rapport entr'eux, & nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractérisés de leur conformation intérieure, & sur-tout par les principaux faits de leur histoire.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave & lente, & qui ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, & quelquefois avec des cris qui expriment l'effort ; il chante indifféremment la nuit & le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, &

son chant est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire, qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, & ce cri n'est pas si bien articulé; il gratte la terre pour chercher sa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, & n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec & levant la tête à chaque fois pour l'avaler, il dort le plus souvent un pied en l'air (c) & en cachant sa tête sous l'aile du même côté; son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à peu près parallèle au plan de position, le bec de même, le cou s'élève verticalement, le front est orné d'une crête rouge & charnue, & le dessous du bec d'une double membrane de même couleur & de même nature: ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance

(c) *Nota.* Par une suite de cette attitude habituelle, la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue, & nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons & les poulardes.

particulière, & qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes, les narines sont placées de part & d'autre du bec supérieur, & les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant & le reste en arrière; les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau, caractère assez singulier, qui n'a été saisi que par très-peu de Naturalistes; la queue est à peu-près droite, & néanmoins capable de s'incliner du côté du cou & du côté opposé; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, & qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu; mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, & se recourbent en arc; que les plumes du cou & du croupion sont

longues & étroites, & que leurs pieds sont armés d'éperons : il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons, mais cela est rare ; & les poules ainsi éperonnées, ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle ; leur crête se relève ainsi que leur queue, elles imitent le chant du coq, & cherchent à l'imiter en choses plus essentielles (*d*) ; mais on auroit tort de les regarder pour cela, comme hermaphrodites, puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, & n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe, & même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, & toutes les proportions qui annoncent la force : un coq ainsi fait, n'imprimerait pas la terreur à un lion, comme on l'a dit & écrit tant de fois,

(*d*) *Aristot. Hist. Anim. lib. IX, cap. XLIX,*

mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules ; si on veut le ménager on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq ; mais quand il en auroit cinquante chaque jour , on prétend qu'il ne manqueroit à aucune (e) : à la vérité , personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles , efficaces & capables de féconder les œufs de sa femelle. Ses desirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquens. Le matin lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit , le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules ; il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second ; & lorsqu'il a été privé de poules pendant du temps , il s'adresse à la première femelle qui se présente , fût-elle d'une espèce fort éloignée (f) , & même il

(e) Aldrovande, tom. II, lib. XIV:

(f) *Ex perdice & gallinaceo serium generatur quod procedente tempore femina assimilatur.* Aristot, loco citato.

s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin, le premier fait est cité par Aristote, & le second est attesté par l'observation de M. Edwards (*g*), & par une loi dont parle Plutarque (*h*), laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq si l'on veut une race pure, mais si l'on cherche à varier & même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux Anciens; Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes; & nous voyons

(*g*) *Nota.* Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animosité précédente; & au lieu de se battre, chacun tâchoit de cocher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aise d'être coché. Voyez *Préface des Glanures, tome II.*

(*h*) *Tractatus NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.*

dans

dans Athénée, que l'on avoit encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires (i).

Dans tous les cas on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante & rouge, & qui n'ont point d'éperons; les proportions de leur corps sont en général, plus légères que celles du mâle, cependant elles ont les plumes plus larges & les jambes plus basses: les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, & pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basse-cours.

Le coq a beaucoup de soin, & même d'inquiétude & de souci pour ses poules, il ne les perd guère de vue, il les conduit, les défend, les

(i) *De Re Rusticâ*, lib. VIII, cap. II. — *Nota.* Longolius indique la façon de faire réussir cette union du coq-faisan, avec les poules communes. *Gesner, de Avibus*, pag. 445. Et l'on m'a assuré que ces poules se mêlent aussi avec le coq-pintade, lorsqu'on les a élevés de jeunesse ensemble; mais que les mulâtres qui proviennent de ce mélange sont peu féconds.

menacé , va chercher celles qui s'écartent , les ramène , & ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui ; à juger par les différentes inflexions de sa voix & par les différentes expressions de sa mine , on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages : quand il les perd il donne des signes de regrets ; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux il n'en maltraite aucune , sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens ; s'il se présente un autre coq , sans lui donner le temps de rien entreprendre , il accourt l'œil en feu , les plumes hérissées , se jette sur son rival , & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe , ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille ; le desir de jouter , toujours trop violent , le porte non-seulement à écarter tout rival , mais même tout obstacle innocent , il bat & tue quelquefois les pouffins , pour jouir plus à son aise de la mère : mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse ; au milieu d'un sérail nombreux & avec toutes les res-

sources qu'il fait se faire , comment pourroit-il craindre le besoin ou la disette ? Quelque véhémens que soient ses appétits , il semble craindre encore plus le partage qu'il ne desire la jouissance ; & comme il peut beaucoup , sa jalousie est au moins plus excusable & mieux sentie que celle des autres Sultans : d'ailleurs , il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence , & à laquelle il revient presque aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que la jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie , quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours , c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre , au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons , à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes qui tirent parti de tout , pour leur amusement , ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible , que la Nature a établie , entre un coq & un coq ; ils ont cultivé

cette haine innée avec tant d'art , que les combats de deux oiseaux de basse-cour, sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples , même des peuples polis ; & en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les âmes cette précieuse férocité , qui est , dit-on , le germe de l'héroïsme ; on a vu , on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée , des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois ; se diviser en deux partis ; chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant , joindre la fureur des gageures les plus outrées , à l'intérêt d'un si beau spectacle ; & le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur , renverser la fortune de plusieurs familles ; c'étoit autrefois la folie des Rhodiens , des Tangriens , de ceux de Pergame (k) ; c'est aujourd'hui celle des Chinois , (l) , des habitants des Philippines , de Java , de

(k) Plin. *Hist. nat.* lib X , cap. XXI.

(l) Gemelli Carfri, *tome V, page 36*, anciennes Relations des Indes & de la Chine. Traduction de l'Arabe, *page 105*.

l'Éthiophe de l'Amérique, & de quelques autres Nations des deux continens (m).

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé ! les Athéniens qui avoient un jour dans l'année (n), consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les caillies au même usage ; & les Chinois étendent encore aujourd'hui pour le combat, certains petits oiseaux ressemblans à des caillies ou à des linottes ; & par-tout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés ; & selon la diversité

(m) Navarete, *Descript. de la Chine*, page 402.

(n) Thémistocle allant combattre les Perses, & voyant que les soldats monroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs se battoient : « voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux ; cependant ils n'ont d'autre motif que le desir de vaincre ; & vous, qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour la liberté. . . . ». Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, & Thémistocle remporta la victoire : ce fut en mémoire de cet événement que les Athéniens instituèrent une espèce de fête qui se célébroit par des combats de coqs. Voyez Élien, *de varia Historia*. — Lib. II.

des armes offensives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes qui étoient plus grands, plus forts que les autres, & beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles ; il ne leur falloit que trois poules au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère trop souvent excitée eût étouffé en eux des passions plus douces, & qui cependant étoient dans l'origine le principe de leur courage & la source de leurs dispositions guerrières : les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, & les femelles qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes & plus paresseuses, soit à couvrir leurs œufs, soit à mener leurs poussins : tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature ! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation !

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs, il en naît sans

celle de la grappe commune de l'ovaire, lesquels indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir ; & en grossissant acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice & de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant s'affimilent par une force qui leur est propre la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, & ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ses fibres élastiques & sensibles étant gênées, irritées par la présence de ces corps devenus désormais des corps étrangers, entrent en contraction, & les poussent au dehors le gros bout le premier, selon Aristote.

Ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule & abandonnée à elle-même ; elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie, mais non un animal vivant semblable à sa mère, & capable lui-même de produire d'autres

animaux semblables à lui ; il faut pour cela le concours du coq & le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes ; mais lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu , les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule séparée du coq depuis vingt jours , n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pondus peu après l'accouplement , mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour cela , & il ne falloit pas le tenir sous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclore ; preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet , mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé , ou bien qu'il se trouve en lieu où il puisse transpirer , pour que l'embryon qu'il renferme soit susceptible d'incubation , autrement tous les œufs qui resteroient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés , ne manqueroient pas d'y éclore , puisqu'ils auroient le temps & la chaleur nécessaires pour cela , & les poules

seroient tantôt ovipares & tantôt vivipares (o).

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros ; si on ouvre un de ces œufs avec précaution , on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité , ensuite le blanc externe qui a la forme de cette cavité ; puis le blanc interne qui est plus arrondi que le précédent , & enfin au centre de ce blanc le jaune qui est sphérique : ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre ; & toutes ces membranes sont attachées ensemble à l'endroit de ces *chalazæ* ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune ; la petite vésicule lenticulaire appelée *ticatrice* , se trouve à peu près sur son équateur , & fixée solidement à sa surface (p).

(o) Nota. Je ne vois que le docteur Michel Lyzeruts qui ait parlé d'une poule vivipare ; mais les exemples en seroient plus fréquens, s'il ne falloit que de la chaleur à un œuf fécondé pour éclore. Voyez *Ephémérides d'Allemagne*. Dec. II, ann. 4, append. observ. XXV 11.

(p) Nota. Bellini trompé par ses expériences.

À l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire, mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même & de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, & formant leur blanc sans se séparer, se

ou plutôt par les conséquences qu'il en avoit tirées, croyoit & avoit fait croire à beaucoup de monde, que dans les œufs frais durcis à l'eau bouillante, la cicatrice quittoit la surface du jaune pour se retirer au centre; mais que dans les œufs couvés, durcis de même, la cicatrice restoit constamment attachée à la surface. Les Savans de Turin, en répétant & variant les mêmes expériences, se sont assurés que dans tous les œufs couvés ou non-couvés, la cicatrice restoit toujours adhérente à la surface du jaune durci, & que le corps blanc que Bellini avoit vu au centre, & qu'il avoit pris pour la cicatrice, n'étoit rien moins que cela, & ne paroïssoit en effet au centre du jaune que lorsqu'il étoit ni trop ni trop peu cuit.

trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si par quelqu'accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire, se trouve arrêté dans son accroissement, & qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force; celui-ci l'entraînera avec lui, & ce sera un œuf dans un œuf (q).

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus* (r).

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet, & cela arrive, dit-on,

(q) Collection académique, partie française, tome I, page 388; & tome II, page 327; & partie étrangère, tome IV, page 327.

(r) *Ibidem*, partie française, tome I, page 388.

aux poules qui sont trop grasses : des causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse & même des œufs à double coque : on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croissant , d'autres qui avoient la forme d'une poire; d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète (*f*), d'une éclipse ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée ; on en a même vu quelques-uns de lumineux : ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est - à - dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, & néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression : il ne seroit pas tout-à-fait si facile de

(*f*) Collection Académique, partie étrangère, tome IV, page 160.

rendre raison des œufs lumineux (1) ; un Docteur Allemand en a observé de tels, qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoutait-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait, mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

À l'égard de ces prétendus œufs de coq qui sont sans jaune, & contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent (2), ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même, ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelque accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalaçæ*, que

(1) Éphémérides des curieux de la Nature.
Dec. II, an. 6, append. observ. XXV.

(2) Collection académique, partie française,
tome II.

Les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent : c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute , par la dissection d'une poule qui pondoit de ces œufs ; mais ni M. de la Peyronie , ni Thomas Bartholin qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares (x), ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue qui dure ordinairement six semaines ou deux mois sur la fin de l'automne & au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chute des vieilles plumes qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres , & comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles ; les coqs y sont sujets comme les poules ; mais ce qu'il y a de remarquable , c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos Obser-

(x) Collection académique, partie étrangère ;
tome IV, page 225.

vateurs a fait cette remarque sur une poule & sur un coq, & tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, & particulièrement sur les bengalis dont le plumage varie presque à chaque mue; & en général, presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours; on dit qu'il y en a en Samogitie (y), à Malaca & ailleurs (z), qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, & il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, & qui étoient renommées par leur fécondité: quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules com-

(y) Rzaczynski, *Hist. nat. Polon.* pag. 432.

(z) Bontekoe, *Voyage aux Indes orientales*, page 234.

munes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire, la chaleur y contribue beaucoup; on peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu il commence à transpirer, & perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs: à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit & se dessèche, ou bien il contracte un mauvais goût, & il se gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire: l'art de lui conserver long-temps toutes ses qualités, se réduit à mettre obstacle à cette transpiration (a), par une couche de

(a) *Nota.* Le Journal Économique du mois de mars 1755, fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaisseur d'un mur construit il y avoit trois cents ans: ce fait est d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne seroit pas suffisant pour conserver un œuf, & que les murs les plus épais étant sujets à l'évaporation dans tous les

matière grasse quelconque, dont on enduit exactement la coque peu de momens après qu'il a été pondue; avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois & même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, & qui auront en un mot toutes les propriétés des œufs frais (b); les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée, & de la saumure, d'autres Indiens dans l'huile (c); le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, & vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève

points de leur épaisseur, puisque les mortiers de l'intérieur, se sèchent à la longue, ils ne peuvent empêcher la transpiration des œufs cachés dans leur épaisseur, ni par conséquent les conserver.

(b) Pratique de l'art de faire éclore les poulets, page 138.

(c) Suite du Voyage de Tavernier, tome IV, pages 225 & 226.

plus facilement que le vernis, & qu'il faut nétoyer de tout enduit, les œufs dont on veut que l'incubation réussisse ; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, & c'est un fait acquis par une longue & constante expérience ; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus ; on sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, & n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque ; on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus, & non au-dessous comme dans les quadrupèdes (d) ; on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq-d'inde qui fait la roue, étalant même sa queue à

(d) Redi, *degli Animali viventi*, &c. Collection académique, partie étrangère, tome IV, page 520 ; & Regnier Graaf, page 243.

demî , & accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation & de tous les signes du desir pressant ; on fait qu'il s'élance sur la poule qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre, & écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée ; on fait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par manière de caresse, soit pour garder l'équilibre ; qu'il ramène la partie postérieure de son corps où est sa double verge, & l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant ; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété, & que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes & par une espèce de chant de joie ou de victoire ; on fait que le coq a des testicules, que sa liqueur séminale réside, comme celle des quadrupèdes, dans des vaisseaux spermatiques ; on fait, par mes observations, que celle de la poule réside

dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules; mais on ignore si la double verge du coq, ou seulement l'une des deux, pénètre dans l'orifice de la femelle, & même s'il y a intromission réelle ou une compression forte, ou un simple contact; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences & d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilatation de la cicatricule & la formation du poulet dans la cavité, car, c'est la cicatricule qui contient le véritable germe, & elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut (e); mais elle est

(e) *Nota.* M. de la Peyronie a observé dans

plus petite dans les œufs inféconds, Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus & avant qu'ils eussent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, & reconnut au milieu de cette bulle, l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds & produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un suc épais, quoique transparent & environné de plusieurs cercles concentriques (f); on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal;

un de ces œufs, une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, sans épaisseur, située sur la membrane qu'on trouve sur la coque: on peut croire que cette tache qu'il devoit être blanche, n'étoit jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'étoit épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la dissection de la poule; & si elle étoit située sur la membrane qu'on trouve sous la coque: c'est qu'après l'épanchement du jaune, la membrane qui contenoit ce jaune, étoit restée adhérente à celle de la coque.

(f) Malpighi, *Fallus in ovip.*

l'organisation intime & complète d'une matière informe, n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs féminales; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire transparente, & pour la pénétrer du principe de vie dans tous les points, il lui faut beaucoup de temps & de secours pour perfectionner cette première ébauche; ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement, en leur inspirant le desir ou le besoin de couvrir; dans la plupart des poules, ce desir se fait sentir aussi vivement, se marque au dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement auquel il succède dans l'ordre de la Nature, sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf, une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins, & qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés (g); soit que la cessation subite

(g) *Nota.* Nous n'avons point dans notre langue

des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare : quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couvrir ; si on les lui ôte à mesure, elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage, & s'épuisera par sa fécondité même ; mais enfin il viendra un temps où par la force de l'instinct elle demandera à couvrir par un glouffement particulier, & par des mouvemens & des attitudes non équivoques ; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvrera ceux d'une femelle d'une autre espèce, & même des œufs de pierre

de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule, du coq., des poulets ; les Latins qui se plaignoient de leur pauvreté, étoient beaucoup plus riches que nous, & avoient des expressions pour rendre toutes ces différences. Voyez Gesner, de Avibus, pag. 431. *Gallus cucullatus, pulli pipium, gallina canturus, gracillas, pipas, singulii* ; *glocium ea quæ volunt incubare*, d'où vient le mot françois glouffer, le seul que nous ayons dans ce genre.

ou de craie; elle couvrera encore après que tout lui aura été enlevé, & elle se consumera en regrets & en vains mouvemens (h); si ces recherches sont heureuses & qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré & convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur; les remue doucement les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, & leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire & le manger; on dirait qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce, aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, & pour écarter les dangers qui les environnent (i): ce qu'il y a de plus digne de

(h) *Nota.* On vient à bout d'éteindre le besoin de couvrir, en trempant souvent dans l'eau froide les parties postérieures de la poule.

(i) *Nota.* Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire: on a remarqué qu'une couvée entière

de remarque, c'est que la situation d'une couveuse quelque insipide qu'elle nous paroisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicate qu'elle est plus recueillie, tant la Nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres !

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet qui, comme nous l'avons déjà dit, existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé : voici à peu près l'ordre dans lequel se fait ce développement, ou plutôt, comme il se présente à l'Observateur ; & comme j'ai déjà donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf (k), je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

entière de poulets éclos dans la boutique d'un Serrurier, fut atteinte de vertiges. *Voyez collection académique, partie étrangère, tome III, page 25.*

(k) *Histoire Naturelle, tome III, in-12, page 155 & suivantes.*

Oiseaux, Tome III.

F

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle qui est au centre de la cicatrice est remplie ; sur la fin du premier jour la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour, on voit les premières ébauches des vertèbres qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine ; on voit aussi paroître le commencement des ailes & les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure ; le cou & la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours ; on y aperçoit les premiers linéamens des yeux & trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes : la vie du fœtus devient plus manifeste ; déjà l'on voit son cœur battre & son sang circuler.

Le troisième jour, tout est plus distinct, parce que tout a grossi : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine & bat trois

fois de suite , une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères , & la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux ; & ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf : on aperçoit aussi des veines & des artères sur les vésicules du cerveau , les rudimens de la moelle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus , comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante , qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour ; on y reconnoît fort bien la prunelle , le cristallin , l'humeur vitrée ; on voit outre cela dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur , lesquelles se rapprochant & se recouvrant peu à peu les jours suivans , formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes ; les ailes croissent , les cuisses commencent à paroître & le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour, consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse ; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, & que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen (1).

Le sixième jour, la moelle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc ; le foie qui étoit blanchâtre auparavant est devenu de couleur obscure, le cœur bat dans ses deux ventricules, le corps du poulet est recouvert de la peau, & sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour ; le cerveau, les ailes, les cuisses & les pieds ont acquis leur

(1) *Nota.* Les vaisseaux qui se répandent dans le jaune de l'œuf, & qui par conséquent se trouvent hors de l'abdomen du poulet, rentrent peu à peu dans cette cavité, selon la remarque de Stenon. Voyez *Collection académique, parties étrangères, tome V, page 572.*

figure parfaite ; les deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës & réunies par leur partie supérieure, avec le corps des oreillettes ; on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes, ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, & sa couleur est blanchâtre ; le dixième jour les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir, & ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, & que cet organe se trouve parfaitement conformé & réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé (*m*), ce qui arrive ordinairement le vingt - unième jour,

(*m*) Histoire Naturelle, tome III, page 175, & suivantes.

quelquefois le dix - huitième, d'autres fois le vingt-septième.

Toute cette suite de phénomènes qui forme un spectacle si intéressant pour un Observateur, est l'effet de l'incubation opérée par une poule, & l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'en imiter les procédés ; d'abord de simples villageois d'Égypte, & ensuite des Physiciens de nos jours, sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi-bien que la meilleure couveuse, & d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois ; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde à peu près au degré de la chaleur de la poule, & à les garantir de toute humidité & de toute exhalaison nuisible, telle que celle du charbon, de la braise, même de celle des œufs gâtés : en remplissant ces deux conditions essentielles, & en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, & de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement

chaque œuf; mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela; celle de la mère poule n'a pas plus de privilège que celle de tout autre animal, sans en excepter l'homme (*n*), ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier: le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter & de la diminuer à son gré: or, il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir

(*n*) *Nota.* On sait que Livie, étant grosse, imagina de couvrir & faire éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendrait; ce poussin fut mâle & son enfant aussi. Les Augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art: mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs.

le degré de chaleur de ses différentes régions ; de la conserver en étouppant les ouvertures & fermant tous les registres du couvercle, de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds si c'est une couche, & enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, &c.

Au reste, quelqu'attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment & sans interruption, le trente-deuxième degré qui est celui de la poule ; heureusement ce terme n'est point indivisible, & l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée ; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, & que quelques heures du trente-huitième & même du trente-sixième degré, feroient

plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième ; & la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient , c'est qu'ayant trouvé , dans une prairie qu'on fauchoit , le nid d'une perdrix , & ayant gardé & tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures qu'on ne put trouver de poule pour les couvrir , ils éclorement néanmoins tous au bout de trois jours , excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux ; à la vérité ils étoient très-avancés , & sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin de ce même temps , où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

À l'égard de son humidité , comme elle est fort contraire au succès de l'incubation , il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four , pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré , & pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple & le

plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit & qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi; si au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du four est trop humide, & il l'est d'autant plus que ce nuage est plus long-temps à se dissiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan & à fumier, que l'on a voulu renfermer en un lieu clos: le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courans par le moyen des fenêtres opposées, & à défaut de fenêtres en y plaçant & agitant un ventilateur proportionné à l'espace: quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs, produit dans le four même une humidité trop grande;

& dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer pour quelques instans, les corbeilles d'œufs hors du four, & l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il est possible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtissant leurs parois extérieures, de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile qu'on laissera bien sécher, & en collant sur leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle, & il faut y assujettir la structure & les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme & la distribution des corbeilles, & toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire, & qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, & que nous réduirons

ici dans quelques lignes , sans cependant rien omettre (o).

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé , bouché par le haut d'un couvercle qui s'emboîte , lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse , pour regarder dans le four , & de plusieurs autres petites autour de celle-là servant de registre pour le ménagement de la chaleur , & fermant aussi à coulisses : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud ; on place dans son intérieur les unes au - dessus des autres & à de justes intervalles , deux ou trois corbeilles à claire - voie , dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs , en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure , afin que l'on puisse avoir l'œil sur celle-ci ; on ménage , si l'on veut , une ouverture dans le centre de chaque corbeille , & dans l'espèce

(o) Voyez l'Art de faire éclore les poulets , par M. de Réaumur , deux volumes in-douze.

de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différens points de la circonférence, on entretient par-tout la chaleur au degré requis, & on a des poulets.

On peut aussi en économisant la chaleur & tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle, celle des fours de pâissiers & de boulangers, celle des forges & des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, & à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables & qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; & cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen

de se passer de poule pour élever les poulets , comme on savoit s'en passer pour les faire éclore ; & ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite , des procédés de la poule , lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couvrir , qui a couvé avec tant d'assiduité , qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle , ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance , s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse ; sans cesse occupée d'eux , elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point , elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein , & elle s'en prive en leur faveur ; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerent , les met sous ses ailes à l'abri des intempéries & les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins

avec tant d'ardeur & de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, & qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées & à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix & à ses différentes inflexions toutes expressives, & ayant toutes une forte empreinte de sollicitude & d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre; paroît-il un épervier dans l'air; cette mère si foible, si timide, & qui en toute autre circonstance chercheroit son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse, elle s'avance au-devant de la ferre redoutable, & par ses cris redoublés, ses battemens d'ailes & son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne & va chercher une proie plus facile; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur, mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son

instinct , c'est que si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière , son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins ; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne* & non pas leur mère , & lorsqu'ils vont , guidés par la Nature , s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine , c'est un spectacle singulier de voir la surprise , les inquiétudes , les tranes de cette pauvre nourrice qui se croit encore mère , & qui pressée du desir de les suivre au milieu des eaux , mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément , s'agite , incertaine sur le rivage , tremble & se désole , voyant toute sa couvée dans un péril évident , sans oser lui donner de secours.

Il seroit impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits , si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention & d'affection égal à celui de la mère elle-même ; il suffit , pour réussir , de remarquer

les principales circonstances de la conduite de la poule & ses procédés à l'égard de ses petits, & de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple, ayant observé que le principal but des soins de la mère, est de conduire ses pousins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir, & de les garantir du froid & de toutes les injures de l'air; on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela, avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire; s'ils naissent en hiver, on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation; seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, & sur-tout au soleil; la chaleur de l'étuve favorise leur développement, l'air extérieur les fortifie & ils prospèrent: de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet sont leur première nourriture; si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, & dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans

la *poussinière* : c'est une espèce de cage carrée , fermée par-devant d'un grillage en fil-de-fer ou d'un simple filet , & par-dessus d'un couvercle à charnière ; c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger : mais lorsqu'ils ont mangé & couru suffisamment , il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer & se reposer , & c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une mère , ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes. M. de Reaumur a imaginé pour ce même usage une *mère artificielle* ; c'est une boîte doublée de peau de mouton , dont la base est carrée & le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre ; il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière , de manière que les poulets puissent y entrer de plein pied & en faire le tour au moins de trois côtés , & il l'échauffe par-dessous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle selon le besoin ; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles ; mais comme ils ont coutume , sur-tout

lorsqu'ils ont froid, de se presser & même de s'entasser en montant les uns sur les autres, & que dans cette foule les petits & les foibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé, après quoi il peut, en faisant le tour, revenir par l'autre bout & choisir une place moins dangereuse. M. de Reaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'est de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres; & à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées: il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes *poussinières* en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandeurs; il les fait mettre

aussi sur des roulettes pour la facilité du transport , car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits , & même pendant le jour lorsque le temps est rude ; & il faut que cette chambre soit échauffée en temps d'hiver : mais , au reste , il est bon , dans les temps qui ne sont ni froids ni pluvieux , d'exposer les poussinières au grand air & au soleil , avec la seule précaution de les garantir du vent ; on peut même en tenir les portes ouvertes , les poulets apprendront bientôt à sortir pour aller gratter le fumier ou becqueter l'herbe tendre , & à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la *mère artificielle* ; si l'on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaguer en liberté , on ajoute au bout de la poussinière une cage à poulets ordinaire qui , communiquant avec la première , leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre , & une promenade close où ils seront en sûreté.

Mais plus on les tient en captivité , plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne ; outre le

millet , les jaunes d'œufs , la soupe & la mie de pain , les jeunes poulets aiment aussi la navette , le chenevis & autres menus grains de ce genre ; les pois , les fèves , les lentilles , le ris , l'orge & l'avoine mondés , le turquis écrasé & le blé noir. Il convient , & c'est même une économie , de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner ; cette économie va à un cinquième sur le froment , à deux cinquièmes sur l'orge , à une moitié sur le turquis , à rien sur l'avoine & le blé noir ; il y auroit de la perte à faire crever le seigle , mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin , on peut leur donner , à mesure qu'ils deviennent grands , de tout ce que nous mangeons nous-mêmes , excepté les amandes amères (p) & les grains de café (q) ; toute viande hachée , cuite

(p) Voyez *Éphémérides des curieux de la Nature*, Dec. 1, an. 8, observ. 99.

(q) Deux poulets ayant été nourris , l'un avec du café des îles rôti , l'autre avec le même café non rôti , devinrent tous deux étiques & mour-

142 *Histoire Naturelle*

ou crue leur est bonne , sur-tout les vers de terre ; c'est le mets dont ces oiseaux , qu'on croit si peu carnassiers , paroissent être le plus friands , & peut-être ne leur manque-t-il , comme à bien d'autres , qu'un bec crochu & des serres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer , & par la structure de l'estomac , que par le bec & par les ongles ; l'estomac de ceux-ci est membraneux , & leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces , mais dont l'action est bien constatée (r) ; au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs ;

rurent , l'un le huitième jour & l'autre le dixième , après avoir consommé chacun trois onces de café ; les pieds & les jambes étoient fort enflés , & la vésicule du fiel se trouva aussi grosse que celle d'une poule d'Inde. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1746, page 101.*

(r) Voyez *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1752, page 266.*

savoir , 1.° le jabot qui est une espèce de poche membraneuse , où les grains sont d'abord macérés & commencent à se ramollir ; 2.° la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot & le gésier , & la plus voisine de celui-ci ; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les alimens peuvent aussi se pénétrer à leur passage ; 3.° enfin , le gésier qui fournit un suc manifestement acide , puisque de l'eau dans laquelle on a broyé la membrane interne , devient une bonne présure pour faire cailler les crèmes ; c'est ce troisième estomac qui achève , par l'action puissante de ses muscles , la digestion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croiroit ; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres ; en quarante - huit heures elle divise longitudinalement , en deux espèces de gouttières , plusieurs tubes de verre de quatre lignes de dia-

mètre & d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës & tranchantes se trouvent émoussées & le poli détruit, sur-tout celui de la partie convexe; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, & de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, & cela par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Reaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvemens un peu sensibles dans cette partie; il vit dans un chapon dont il avoit mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'aplatir & se relever ensuite; il observa des espèces de cordons charnus qui se formoient à sa surface, ou plutôt qui paroissent s'y former, parce qu'il se faisoit entre-deux des enfoncemens qui les séparent, & tous ces mouvemens sembloient se propager comme par ondes & très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés
la

la digestion se fait principalement par l'action des muscles du gésier, & non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point aplati par l'effort du gésier, & dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours, & le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit & même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût laissé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, & d'autres beaucoup plus durs, qui ne seroient pas garantis par un tube, seroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les oiseaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il est possible, & par-là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains, ils le lèstent

avec de l'herbe & même avec de petits cailloux , lesquels par leur dureté & leurs inégalités , sont des instrumens propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés ; je dis par leurs inégalités , car lorsqu'ils sont polis , ils passent fort vite , il n'y a que les raboteux qui restent ; ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'alimens ; & ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche , si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse & d'une substance analogue à celle de la corne ; d'ailleurs , ne fait-on pas que les morceaux de bois & les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure , les corps auxquels on veut donner le poli , résistent fort long-temps ; on peut encore supposer que cette membrane

dure , se répare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reste, quoique les petites pierres puissent contribuer à la digestion , il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau & de ces petites pierres pour toute nourriture , ils burent beaucoup d'eau & moururent , l'un au bout de vingt jours , l'autre au bout de vingt-quatre , & tous deux sans avoir avalé une seule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur gésier ; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment (f).

Les organes servant à la respiration , consistent en un poumon semblable à celui des animaux terrestres , & dix cellules aériennes , dont il y en a huit dans la poitrine , qui communiquent

(f) Redi, des animaux vivans qui se trouvent dans les animaux vivans.

immédiatement avec le poumon, & deux plus grandes dans le bas-ventre qui communiquent avec les huit précédentes : lorsque dans l'inspiration le thorax est dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, passe du poumon dans les huit cellules aériennes supérieures, qui attirent aussi, en se dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, & celles-ci s'affaissent à proportion ; lorsqu'au contraire le poumon & les cellules supérieures s'affaissant dans l'expiration, pressent l'air contenu dans leur cavité, cet air sort en partie par le larynx, & repasse en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, lesquelles se dilatent alors par une mécanique assez analogue à celle d'un soufflet à deux aines : mais ce n'est point ici le lieu de développer tous les ressorts de cette mécanique ; il suffira de remarquer que dans les oiseaux qui ne volent point, comme l'autruche, le casoar ; & dans ceux qui volent pesamment, tels que les gallinacés, la

quatrième cellule de chaque côté est plus petite (t).

Toutes ces différences d'organisation en entraînent nécessairement beaucoup d'autres, sans parler des anches membraneuses observées dans quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir sur un coq vivant, que la voix, dans ces oiseaux, ne se formoit pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la trachée-artère, vers la bifurcation (u), où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela, M. Hérissant a observé dans les principales bronches du poumon, des membranes sémi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; & il a jugé avec raison, que ces membranes devoient concourir à

(t) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, pages 142 & 164.

(u) Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome XI, page 7.

la formation de la voix des oiseaux ; mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au-dessus de la partie supérieure & interne de la poitrine , & qui a aussi quelque communication avec les cellules aériennes supérieures : cet Anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi ; & que pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, & empêcher que l'air ne puisse sortir (x).

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix, ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux, avec leur langue cartilagineuse & leurs lèvres de cornes, aient plus de facilité à imiter nos chants & même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le

(x) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1753, page 291.

plus à l'homme ! tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure , & tant il est vrai que la modification de la voix & des sons dépend presqu'en entier de la sensibilité de l'ouïe !

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés & surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal , prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anüs : on y trouve deux *cæcum* d'environ six pouces , qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon ; le *rectum* s'élargit à son extrémité & forme un réceptacle commun , qu'on a appelé *cloaque* , où se rendent séparément les excréments solides & liquides , & d'où ils sortent à la fois sans être néanmoins entièrement mêlés : les parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi ; savoir , dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus* ; & dans les coqs les deux verges , c'est-à-dire , les mamelons des deux vaisseaux spermatiques ; la vulve est placée , comme nous l'avons dit plus haut , au-dessus de l'anüs , & par conséquent tout

au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avoit des testicules, & qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle qui a, disoit-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire est plus près du diaphragme & par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration (y): au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière & peut-être l'outarde (z). Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux; & il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de

(y) Aristot. *de Partibus Animalium*, lib. IV, cap. V.

(z) Histoire de l'Académie royale des Sciences, année 1756, page 44.

l'oiseau. L'aigle les a comme des pois, & un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives ; en général leur grosseur varie, non-seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, & n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, & cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois ; celui qui la subit prend désormais plus de chair, & sa chair qui devient plus succulente & plus délicate, donne aux Chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration (a) ; il n'est presque plus sujet

(a) L'extrait tiré de la chair du poulet dégraissé, est un peu moins du quatorzième du poids total ; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet, & un peu plus du septième dans le coq : de plus l'extrait de la chair du coq est très-sec, au lieu que celle du chapon est difficile à sécher. Voyez

à la mue, de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois; il n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée & il ne la fait entendre que rarement; traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors-d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même & n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir & s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions & tout ce qu'on peut lui demander: cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa faiblesse même, & de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles; celle, par exemple, de conduire & d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le tenir

pendant quelques jours dans une prison obscure , ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger , & l'accoutumant peu-à-peu à la vue & à la compagnie de quelques poulets un peu forts, il prendra bien-tôt ces poulets en amitié, & les conduira avec autant d'affection & d'assiduité que le feroit leur mère ; il en conduira même plus que la mère , parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre (b), & de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation & à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite & si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable , qu'il est confirmé par un très - grand nombre d'expériences

(b) Voyez Pratique de faire éclore les œufs, &c. page 98.

que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, & qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, & qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la Physique; c'est après leur avoir emporté la crête (c), comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissans, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons, ainsi entés, prennent peu-à-peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, & croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine: on en a vu qui avoient deux pouces & demi de longueur, & plus de trois lignes & demie de diamètre à la base; quelquefois en croissant ils se recourbent comme les cornes de

(c) *Nota.* La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'est qu'après cette opération qui ne l'empêche pas de croître, elle cesse de se tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules, & si on la laissoit, elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

bélier, d'autres fois ils se renversent comme celle des boucs (d).

C'est une espèce de greffe animale dont le succès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, & dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connoissance pratique. En général, les expériences destructives sont plus cultivées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir, & consommer, que faire du bien & s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête & ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux, ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, & se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas.

(d) Voyez Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, tome XI, page 48. — Le Journal Économique, Mars 1761, page 120.

encore : ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, & que celles-ci commencent à pondre : dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois ; les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux ; ce temps nécessaire à leur accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle, ne devrait être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes, mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue ; un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, & peut-être trente dans celui de liberté : malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre long-temps ; les poulets & les chapons qui sont destinés à paroître sur nos tables, ne passent jamais l'année, & la plupart ne vivent qu'une saison ; les coqs & les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce, sont épuisés assez promptement, & nous ne

donnons le temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister partout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité: les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs (e), & les pays chauds en sont pleins: mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde (f); ces oiseaux y sont en abondance & en grande considération, sur-tout parmi certains Dervis qui les regardent comme des horloges vivantes; & l'on fait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de Dervis.

(e) Horrebous, *Description de l'Islande*, tome I, page 199.

(f) *Historia Religionis veterum Persarum*, &c. pag. 163. Remarquez cependant que l'art d'engraisser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des marchands Arméniens. Voyez Tavernier, tome II, page 24.

Dampier dit qu'il a vu & tué, dans les îles de Poulocondor, des coqs sauvages qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, & dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basse-cours, étoit seulement plus aigu (*g*); il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor & à Sanjago, l'une des îles du Cap vert (*h*). Gemelli Careri rapporte qu'il en avoit aperçu dans les îles Philippines; & Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles & de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au Cap vert, & depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du Nord, ces migrations sont fort anciennes

(*g*) Nouveau Voyage autour du monde; tome II, page 82.

(*h*) Dampier, *Suite du voyage de la nouvelle Hollande*, tome V, page 61.

& remontent au-delà de toute tradition historique ; mais leur établissement dans le nouveau monde , paroît être beaucoup plus récent. L'Historien des Incas (i) assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête , & même que les poules ont été plus de trente ans , sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coreal dit positivement que les poules ont été apportées au Bresil par les Espagnols , & que les Brasiiliens les connoissoient si peu , qu'ils n'en mangeoient d'aucune sorte , & qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison : les habitans de l'île de Saint - Domingue n'en avoient point non plus , selon le témoignage du P. Charlevoix ; & Oviedo donne comme un fait avéré , qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique : il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire ; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols , il en donne pour preuves , qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa* , & leurs œufs

(i) Histoire des Incas , tome II, page 239.

ponto ; & de l'ancienneté du mot , il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des Sauvages voyant pour la première fois un oiseau étranger , auront songé d'abord à le nommer , soit d'après la ressemblance avec quelque oiseau de leur pays , soit d'après quelque autre analogie ; mais ce qui doit , ce me semble , faire préférer absolument la première opinion , c'est qu'elle est conforme à la loi du climat ; cette loi , quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux , sur-tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte , & à qui toutes les contrées sont ouvertes , est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui , comme la poule , étant pesans & ennemis de l'eau , ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé , ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager ; & sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau , à moins que l'homme qui va par-tout ne s'avise de les transporter

avec lui: ainsi le coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, & qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas dans le nouveau Monde, lorsqu'on en a fait la découverte.

À mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal, qu'elles se sont accoutumées à un autre climat, à d'autres alimens, elles ont dû éprouver quelque altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus susceptibles; & de-là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler; variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat, soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord, soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il seroit bon de dresser pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races, dans lequel on verroit la souche primitive & ses différentes branches,

qui représenteroient, les divers ordres d'altérations & de changemens relatifs à ses différens états ; mais il faudroit avoir pour cela des mémoires plus exacts, plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations : ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat, & de rechercher son origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les Naturalistes, ou seulement indiquées par les Voyageurs.

1.^o Le *coq commun*, le coq de notre climat ^a.

2.^o Le *coq huppé* ^b, il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève sur sa tête, & il a ordinairement la crête plus petite ; vraisemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, est en partie employée à l'accroissement des plumes. Quelques Voyageurs assurent que toutes les poules du Mexique

^a Voyez les *planches enluminées*, n.^o 1.

^b *Ibidem*, n.^o 49.

sont huppées : ces poules , comme toutes les autres de l'Amérique , y ont été transportées par les hommes , & viennent originairement de l'ancien continent. Au reste , la race des poules huppées est celle que les curieux ont le plus cultivée ; & comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences , sur - tout dans les couleurs du plumage , d'après lesquelles ils ont formé une multitude de races diverses , qu'ils estiment d'autant plus , que leurs couleurs sont plus belles ou plus rares ; telles que les dorées & les argentées ; la blanche à huppe noire & la noire à huppe blanche ; les agates & les chamois ; les ardoisées ou périmettes ; celles à écailles de poisson & les herminées ; la poule veuve , qui a de petites larmes blanches semées sur un fond rembruni ; la poule couleur de feu ; la poule pierrée , dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois , ou d'ardoisé ou de doré , &c. mais je doute fort que ces différences

soient assez constantes & assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes , comme le prétendent quelques Curieux , qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3.^o Le *coq sauvage de l'Asie* : c'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs de ce climat; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme , ni dans le choix de sa nourriture , ni dans sa manière de vivre , qu'est-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la première empreinte ! il n'est ni des plus grands , ni des plus petits de l'espèce , mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve , comme nous l'avons dit ci-devant , en plusieurs contrées de l'Asie , en Afrique & dans les îles du Cap-vert : nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux Voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs & poules sauvages , de tâcher de savoir si elles sont

des nids , & comment elles les font. M. Lottinger, Médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses & très-bonnes observations sur les oiseaux , m'a assuré que nos poules , lorsqu'elles sont en pleine liberté , font des nids , & qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4.^o L'*Acoho* ou *coq de Madagascar* : les poules de cette espèce sont très-petites , & cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion , puisqu'elles en peuvent couvrir jusqu'à trente à la fois (*k*).

5.^o *Poule naine de Java* , de la grosseur d'un pigeon (*l*) : il y a quelque apparence que la petite poule angloise pourroit bien être de la même race que cette poule de Java, dont parlent les Voyageurs ; car cette poule angloise est encore plus petite que notre poule

(*k*) Histoire générale des Voyages , tome VIII , pages 603 — 606.

(*l*) Collection académique , partie étrangère , tome III , page 452.

naine de France , n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourroit peut-être encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu , que les Voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle , & avoir les pieds rogneux , mais le plumage très-beau.

: 6.^o *Poule de l'isthme de Darien* , plus petite que la poule commune : elle a un cercle de plumes autour des jambes , une queue fort épaisse qu'elle porte droite , & le bout des ailes noir ; elle chante avant le jour (m).

. 7.^o *Poules de Camboge* , transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols : elles ont les pieds si courts , que leurs ailes traînent à terre ; cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France , ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité , & qui marche toujours en sautant : au reste , ces poules sont de la grosseur

(m) *Histoire générale des Voyages , tome VIII , page 151.*

des poules ordinaires, & ne sont naines que par les jambes qu'elles ont très-courtes.

8.^o *Le coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très-longues & lui forment des espèces de bottes qui descendent beaucoup plus bas que le talon; il est courageux, & se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, & une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré & à crête double.

Il y en a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, & dont le plumage est tantôt blanc, tantôt blanc & doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam, qui est blanche & plus petite que nos poules communes.

9.^o Les Hollandois parlent d'une

Oiseaux, Tome III.

H

autre espèce de coqs propre à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willughby, il porte sa queue à peu près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java, dont parle Mandesso (n), lesquelles tiennent de la poule ordinaire & de la poule d'Inde, & qui se battent entre elles à outrance comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris (o); elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan; cette poule est très-haute sur ses jambes; sa queue est longue & pointue, les plumes étant d'inégale longueur; & en général la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

(n) Histoire générale des Voyages, tome II; page 350.

(o) M. Fournier est un Curieux, qui a élevé pendant plusieurs années pour lui-même, pour S. A. S. M. le comte de Clermont, & pour plusieurs Seigneurs, des poules & des pigeons de toutes espèces.

10.° Le *coq d'Angleterre* ne surpasse pas le coq nain en grosseur, mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, & c'est la principale chose qui l'en distingue : on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes (*p*). Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat ; il a plutôt une aigrette qu'une huppe ; son cou & son bec sont plus dégagés ; & il a au-dessus des narines deux tubercules de chair, rouges comme sa crête.

11.° Le *coq de Turquie* n'est remarquable que par son beau plumage.

12.° Le *coq de Hambourg* (*q*), appelé aussi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuisses & le ventre d'un noir velouté : sa démarche est grave & majestueuse ; son bec très-pointu ; l'iris de ses yeux jaunes, & ses yeux même sont entourés d'un cercle de

(*p*) Gemelli Careri, tome V, page 272.

(*q*) Coq de Hambourg. Albin, tome III ; page 13, avec une figure.

plumes brunes , d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles ; il y a des plumes à peu près semblables derrière la crête & au - dessous des barbes , & des taches noires , rondes & larges sur la poitrine ; les jambes & les pieds sont de couleur de plomb , excepté la plante des pieds qui est jaunâtre.

13.^o Le *coq frisé* dont les plumes se renversent en dehors : on en trouve à Java , au Japon , & dans toute l'Asie méridionale : sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds ; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid , & n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs ; & qu'on en voit de blancs , de noirs , d'argentés , de dorés , d'ardoisés , &c.

14.^o La *poule à duvet du Japon* * ; ses plumes sont blanches , & les barbes des plumes sont détachées & ressemblent assez à du poil ; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt exté-

*. Voyez les planches enluminées, n.^o 98.

rieur : cette race se trouve au Japon , à la Chine , & dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté , il faut que le père & la mère soient tous deux à duvet.

15.° Le *coq nègre* a la crête , les barbes , l'épiderme & le périoste absolument noirs ; ses plumes le sont aussi le plus souvent , mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines , à Java , à Delhi , à Sanjago , à l'île du Cap-vert. Becman dit que la plupart des oiseaux de cette île ont les os aussi noirs que les nègres (1) : si ce fait est vrai , on ne peut guère attribuer cette couleur qu'aux alimens que les oiseaux mangent dans cette île. On connaît les effets de la garance , des cailloux , des graterons , &c. & l'on sait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux & autres alimens doux , mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve

(1) Dampier , tome III , page 23.

dans la province de Bedford (*f*). Il seroit donc curieux d'observer à Santiago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir: au reste, cette poule nègre est connue en France & pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire & dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race: lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des méis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête & les cravates ou barbes noires, & qui ont même la membrane qui forme l'oreillon, teinte de bleu-noirâtre à l'extérieur.

16.^o Le *coq sans croupion* ou *coq de Perse* de quelques Auteurs: la plupart des poulets & des coqs de Virginie n'ont point de croupion; & cependant ils sont certainement de race angloise. Les habitans de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur crou-

(*f*) Journal Économique, Mai 1754.

pion (1). Si cela est ainsi , il faudroit les appeler *coqs de Virginie* & non de Perse , d'autant plus que les Anciens ne les ont point connus , & que les Naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes , perdent leur voix & prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le climat du tropique ; cette singulière altération produite par l'influence du climat , n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion & de la queue dans l'espèce du coq : mais ce qui nous paroît être une bien plus grande singularité , c'est que dans le chien , comme dans le coq , qui de tous les animaux de deux ordres très-différens , sont le plus domestiques , c'est-à-dire , le plus dénaturés par l'homme , il se trouve également une race de chiens sans queue , comme une race de coqs sans croupion. On me montra , il y a plusieurs années , un de ces chiens né sans queue ;

(1) Transactions Philosophiques, n.^o 206, année 1693, page 922.

je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monstre, & c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien ; ce n'est que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens sans queue, & que je me suis assuré qu'ils forment une race constante & particulière comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec & les pieds bleus ; une crête simple ou double, & point de huppe ; le plumage est de toutes couleurs ; & le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, & six plumes à la queue au lieu de douze : cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17.^o La *poule à cinq doigts* est, comme nous avons dit, une forte exception à la méthode dont les principaux caractères se prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant & deux en arrière ; & il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18.^o *Les poules de Sanseverre* : ce

sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, & que les Persans s'amuse à choquer les uns contre les autres par manière de jeu: dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux & plus grands, & qui coûtent jusqu'à trois cents livres (u).

19.^o Le *coq de Caux* ou de *Padoue*: son attribut distinctif est la grosseur, il a souvent la crête double en forme de couronne, & une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules, leur voix est beaucoup plus forte, plus grave & plus rauque, & leur poids va jusqu'à huit à dix livres: on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse (x), du Pégû (y), ces grosses poules de Bahia qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur

(u) Voyage de Tavernier, tome II, pages 43 & 44.

(x) Chardin, tome II, page 24.

(y) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, tome III, page 71.

H v

grosleur (z); on fait que les pouffins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les pouffins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les Voyageurs sous le nom de coqs ou de poules, sont de toute autre espèce; telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-banc, & sont très-friandes de foie de morue (a); le coq ou la poule noire de Moscovie qui sont coqs & poules de bruyère; la poule rouge du Pérou qui a beaucoup de rapport avec les faisans; cette grosse poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage est bleu-céleste, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche sur les arbres (b), & qui est probablement le faisan de Banda; la poule de Daniète qui a le bec & les pieds

(z) Nouveau voyage de Dampier, tome III, page 68.

(a) Recueil des Voyages du Nord, tome III, page 15.

(b) Histoire générale des Voyages, tome XI, page 230.

rouges, une petite marque sur la tête de la même couleur, & le plumage d'un bleu-violet, ce qui pourroit se rapporter à la grande poule d'eau ; la poule du Delta dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non-seulement par la forme du bec & de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puisqu'elle se plaît dans les marécages ; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte ; les poules de Corée qui ont une queue de trois pieds de longueur, &c.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en est la souche primitive ? tant de circonstances ont influé sur ces variétés, tant de hasards ont concouru pour les produire ! les soins & même les caprices de l'homme les ont si fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, & de reconnoître dans nos basse-cours la poule de la Nature, ni même la poule de notre climat : les coqs sau-

vages qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie , pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées ; mais comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques ; on ne fait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté , car en supposant que le faisan , le coq de bruyère ou la gélinotte , qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison , en soient les races primitives ; & en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire avec nos poules , des métis féconds , ce qui n'est pas bien avéré , ils seront alors de la même espèce ; mais les races se seront très-anciennement séparées & toujours maintenues par elles-mêmes , sans chercher à se réunir avec les races domestiques dont elles diffèrent par des caractères constans ; tels que le défaut de crêtes , de membranes pendantes dans les deux sexes & d'éperons dans les mâles ; & par conséquent ces races sauvages ne

sont représentées par aucune de nos races domestiques, qui, quoique très-variées & très-différentes entr'elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes & ces éperons qui manquent aux faisans, à la gélिनotte & au coq de bruyère; d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faisan, le coq de bruyère & la gélिनotte comme des espèces voisines, & néanmoins différentes de celle de la poule, jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré, par des expériences répétées, que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques, non-seulement des mulets stériles, mais des métis féconds; car, c'est à cet effet qu'est attachée l'idée d'identité d'espèce: les races singulières, telles que la poule naine, la poule frisée, la poule nègre, la poule sans croupion, viennent toutes originellement des pays étrangers; & quoiqu'elles se mêlent & produisent avec nos poules communes, elles ne sont ni de la même race ni du même climat; en séparant donc notre poule commune de toutes les espèces sauvages qui

peuvent se mêler avec elle , telles que la gélinotte, le coq de bruyère, le faisan, &c. en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle & produit des individus féconds ; nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés , & nous n'y trouverons plus que des différences assez légères ; les unes pour la grandeur du corps , les poules de Caux sont presque doubles , pour la grosseur , de nos poules ordinaires ; les autres pour la hauteur des jambes , le coq d'Angleterre , quoique parfaitement ressemblant à celui de France , a les jambes & les pieds bien plus longs ; d'autres pour la longueur des plumes , comme le coq huppé , qui ne diffère du coq commun , que par la hauteur des plumes du sommet de la tête ; d'autres par le nombre des doigts , telles que les poules & coqs à cinq doigts ; d'autres enfin par la beauté & la singularité des couleurs , comme la poule de Turquie & celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules

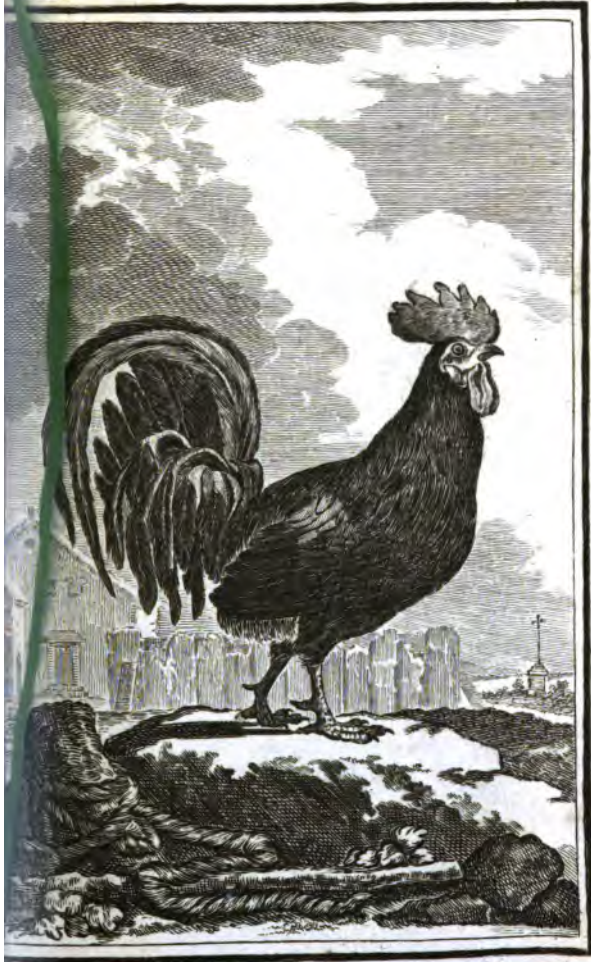
communes; trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie & de l'Angleterre, & peut-être encore la quatrième & la cinquième; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue*; & la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle: ainsi il ne nous restera que le coq commun & le coq huppé, qu'on doit regarder comme les races naturelles de notre pays: mais dans ces deux races, les poules & les coqs sont également de toutes couleurs; le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée; c'est-à-dire plus soignée & mieux nourrie; & par conséquent la race commune du coq & de la poule sans huppe, doit être la vraie tige de nos poules; & si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche; car, en supposant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc

au noir, & pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné, & que personne n'a laïssi, vient directement à l'appui de cette supposition, & semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, & que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues; ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs & celle du plumage; les œufs du corbeau sont d'un vert-brun taché de noir; ceux de la cresserelle sont rouges; ceux du casoar sont d'un vert-noir; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau; ceux du pic-varié, sont de même variés & tachetés; la pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris, & la pie-grièche rouge les a tachés de rouge; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres & brunes, sur un fond nuageux blanchâtre; l'œuf du moineau est cendré, tout couvert de taches brunes - marron, sur un fond gris; ceux du merle sont d'un bleu-noirâtre; ceux de la poule de bruyère

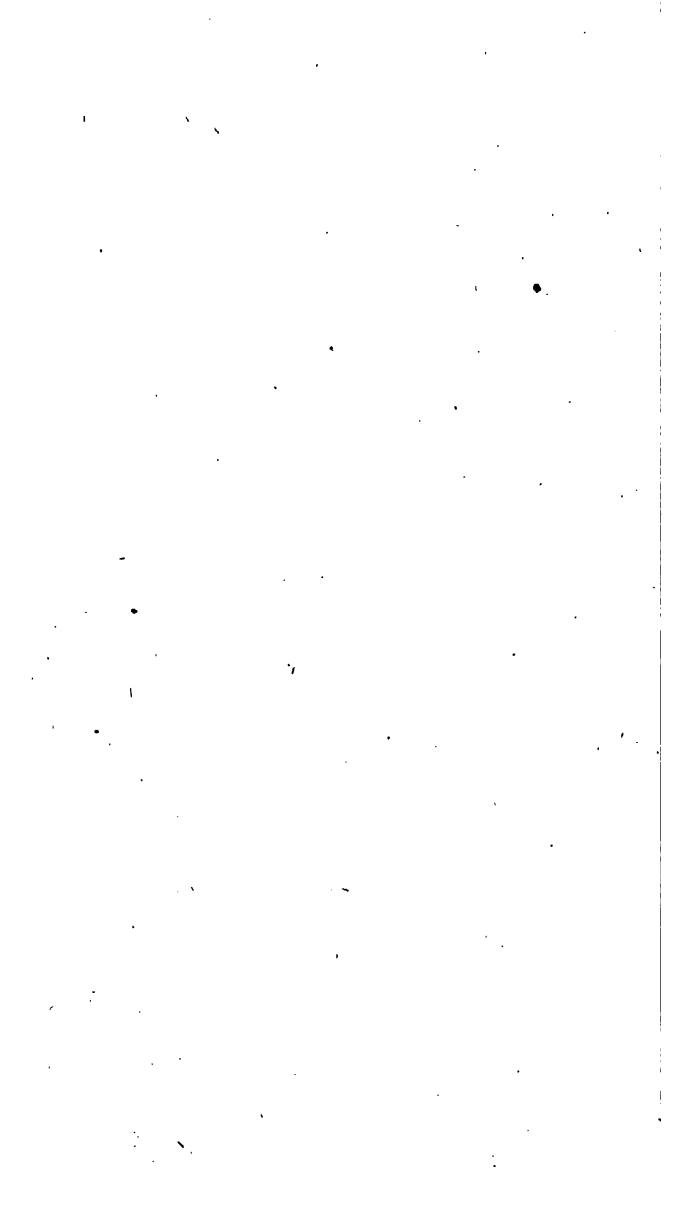
sont blanchâtres , marquetés de jaune ; ceux des peintades sont marqués comme leurs plumes , de taches blanches & rondes , &c. en sorte qu'il paroît y avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux & la couleur de leurs œufs ; seulement on voit que les teintes en sont beaucoup plus foibles sur les œufs , & que le blanc domine dans plusieurs , parce que dans le plumage de plusieurs oiseaux , il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur , sur-tout dans les femelles dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle : or nos poules blanches , noires , grises , fauves & de couleurs mêlées , produisent toutes des œufs parfaitement blancs : donc , si toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature , elles seroient blanches ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur ; les influences de la domesticité qui ont changé la couleur de leurs plumes , n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement

de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel & accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules & les autres oiseaux de nos basse-cours; car tous ceux qui sont libres & dans l'état de nature, conservent leurs couleurs sans altération & sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, & beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.





LE COQ.



• *LE DINDON* (a).

Planche III de ce volume.

SI le Coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour; le Dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces; sa tête qui est fort

* *Voyez les planches enluminées, n.° 97, le mâle.*

(a) *Nota.* Comme cet oiseau n'est connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en Grec ni en Latin. Les Espagnols lui donnèrent le nom de *Pavon de las Indias*, c'est-à-dire, *Paon des Indes occidentales*; & ce nom ne lui étoit pas mal appliqué d'abord, parce qu'il étend sa queue comme le paon, & qu'il n'y avoit point de paons en Amérique. Les Catalans l'ont nommé *Indior*, *Gall-d'Indi*; les Italiens, *Gallo-d'India*, les Allemands, *Indianisch Hahn*; les Polonois, *Indiyk*; les Suédois, *Kalkon*; les Anglois, *Turkey*. — *Gallo pavius, five gallus Indicus*, Frisch, *planche enluminée CXXII.*

petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presque entièrement dénuée de plumes, & seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, & de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs, clair-semés entre les mamelons, & de petites plumes plus rares au haut du cou, & qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les Naturalistes: de la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge & flottant qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant; sur la base du bec supérieur, s'élève une caroncule charnue, de forme conique, & sillonnée par des rides transversales assez profondes: cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans

son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire lorsque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, & n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture; mais si quelque objet étranger se présente inopinément, sur-tout dans la saison des amours; cet oiseau qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble & de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté; sa tête & son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'allonge & descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou & du dos se hérissent & la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre; dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine, s'échappant par le bec,

& qui est suivi d'un long bourdonnement ; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler ; dans ces deux cas sa démarche est grave , & s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant , que tout le monde connoît , & qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut , soit en sifflant , soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques ; il recommence ensuite à faire la roue qui , suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage , exprime tantôt son amour & tantôt sa colère ; & ces espèces d'accès seront beaucoup plus violens si on paroît devant lui avec un habit rouge ; c'est alors qu'il s'irrite & devient furieux ; il s'élance , il attaque à coups de bec , & fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable & très-singulier

que cette caroncule conique qui s'allonge & se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après la mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir & de blanc, d'autres de blanc & d'un jaune-roussâtre, & d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes; celles qui couvrent le dos & le dessus des ailes sont carrées par le bout; & parmi celles du croupion, & même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, & qui ont différens reflets, selon les différentes incidences de la lumière; & plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paroissent être changeantes & avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes; & c'est par cette raison que dans quelques provinces on les élève de préférence; on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les Naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, & dix-huit à la queue : mais un caractère bien plus frappant, & qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs & noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte, dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première ; & avant que ce bouquet paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troisième année, dans les dindons qu'on élève en Suède : si ce fait est bien avéré, il s'ensuivroit que cette espèce de production se feroit d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse ; & à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toute sorte de développemens. C'est cette touffe de crins qui
a valu

à voir au dindon le titre de barbu, *pectore barbato* (b); expression impropre à tous égards, puisque ce n'est pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou que ces crins prennent naissance, & que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils soient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *planche. CVI.*

On se feroit une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail: à proprement parler, le dindon a deux queues, l'une supérieure & l'autre inférieure; la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, & que l'animal relève lorsqu'il piaffe; la seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes, & reste toujours dans la situation horizontale:

(b) Linn. *Fann. Suecica*, & *Systema nar.* edit. x.
Oiseaux, Tome III. I

c'est encore un attribut propre au mâle, d'avoir un éperon à chaque pied ; ces éperons sont plus ou moins longs, mais ils sont toujours beaucoup plus courts & plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte & incapable de s'allonger ; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec & la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle ; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces ; elle est plus petite, elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors, son cri n'est qu'un accent plaintif, elle n'a de mouvement que pour chercher la nourriture ou pour fuir le danger ; enfin la faculté de faire la roue, lui a été refusée, ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double

comme le mâle; mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur; & ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort couverts, & comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force; plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action: on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde; s'il y a plusieurs mâles ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires: ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles sont aussi plus animés contre leurs rivaux, & la guerre qu'ils se font entr'eux est ordinairement un combat à outrance; on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, & les mettre à mort; les sujets de guerre

ne manquent pas entre les coqs des deux espèces ; si comme le dit Sperling, le coq d'Inde privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires ; & que les poules d'Inde dans l'absence de leur mâle s'offrent au coq ordinaire, & le sollicitent même assez vivement (c).

La guerre que les coqs d'Inde se font entr'eux est beaucoup moins violente ; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille, quelquefois même il est préféré par les femelles : on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus longtemps ; & c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, & qu'il s'use beaucoup plus vite. J'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêloit quelquefois avec les poules ordinaires ; le même Auteur prétend

(c) *Zoologia Physica*, pag. 3672

que quand il est privé de ses femelles il s'accouple aussi, non-seulement avec la femelle du paon! (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire, il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du sarrasin pour l'exciter à pondre; & avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver; & la seconde dans le mois d'août; ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre; & du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire: la poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux, on juge qu'elle demande à couver, lorsqu'après avoir fait sa ponte elle reste dans le nid; pour que ce nid lui plaise, il faut qu'il soit en lieu sec, à une bonne exposition selon la saison, & point trop en vue; car son instinct la pousse

ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente, qui d'ordinaire sont les meilleures couveuses, elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur & d'affiduité, qu'elles mourroient d'inanition sur leurs œufs, si l'on n'avoit le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire & à manger; cette passion de couvrir est si forte & si durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de suite & sans aucune interruption; mais dans ce cas, il faut les soutenir par une meilleure nourriture: le mâle a un instinct bien contraire; car s'il aperçoit sa femelle couvant, il casse ses œufs qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs (d), & c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les

(d) Sperling, *l'œuf cassé*.

renferme ; mais cette coquille est quelquefois si dure , ou les dindonneaux si foibles , qu'ils périroient si on ne les aidait à la briser , ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection , & en suivant , autant qu'il est possible les procédés de la Nature ; ils périroient encore bientôt , pour peu que dans ces commencemens on les traitât avec rudesse , qu'on leur laissât endurer la faim , ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air ; le froid , la pluie & même la rosée les morfond ; le grand soleil les tue presque subitement , quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère : voilà bien des dangers pour un animal si délicat ; & c'est pour cette raison , & à cause de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe , que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps , il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud & sec , où l'on aura étendu une lière de fumier long bien battue ; & lorsque dans la suite on voudra les faire

sortir en plein air, ce ne sera que par degrés & en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière; on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, & cela leur arrive fréquemment : il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour; leur premier aliment sera du vin & de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec, on y mêlera ensuite un peu de mie de pain; vers le quatrième jour on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits & hachés d'abord avec de la mie de pain, & ensuite avec des orties; ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire *(c)*; au bout de dix à douze jours on supprime les œufs, & on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé sarrafan, ou bien, pour épargner le

(c) Voyez Journal Économique, Août 1757, pages 69 & 73.

grain , sans faire tort aux dindonneaux , avec le lait caillé , la bardane , un peu de camomille puante , de graine d'ortie , & du son : dans la suite on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris , coupés par morceaux , (f) , & sur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs , &c. Lorsqu'on leur verra un air languissant , on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu , & on leur fera avaler aussi un grain de poivre ; quelquefois ils paroissent engourdis & sans mouvement , lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide , & ils mourroient certainement , si on n'avoit le soin de les envelopper de linges chauds , & de leur souffler à plusieurs reprises un air chaud par le bec : il ne faut pas manquer de les visiter de temps en temps , & de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue & autour du croupion , & de leur donner de l'eau de fouille ; on conseille même de leur laver la tête

(f) Journal Economique, *ibid.*

avec cette eau , pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets (g); mais dans ce cas , il faut donc les essuyer & les sécher bien exactement ; car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins , elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection , elle les défend avec le même courage , il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante ; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse , & lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux ; dès qu'elle l'a aperçu , elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe , & la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée ; mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté , elle

(g) La Figère & les Ourles , selon la maison rustique , tome 1 , page 117.

les en avertit aussitôt par un autre cri bien différent du premier, & qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, & de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet, & n'ont encore ni chair glandueuse ni barbillons; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, & comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge; le temps de ce développement est un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, & c'est alors sur-tout qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier; quelque temps avant de pousser le rouge ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets; ils engraisseront fort bien sans cela; & leur chair n'en est pas moins bonne; nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée; plus les dindonneaux étoient foibles & délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le temps robustes & capables de soutenir toutes les injures du temps: ils aiment à se percher en plein air, & passent ainsi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt se soutenant sur un seul pied, & retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer; tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton, & s'y tenant en équilibre; ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir, & pendant leur sommeil ils ont le mouvement de la respiration sensible & très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orves & autres plantes de leur goût, dans les vergers lorsque les fruits commencent à tomber, &c. mais il faut éviter soigneusement les

pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges ; cette plante est un véritable poison pour les dindons, ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions ; & lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir éthiqués : on ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons (h).

On doit aussi avoir attention, surtout dans les commencemens, de ne les faire sortir le matin, qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chute du serein, & de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été ; tous les soirs lorsqu'ils reviennent on leur donne la pâtée, du grain ou quelque autre nourriture, excepté seulement au temps des moissons où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne ; comme ils sont fort craintifs,

(h) Voyez Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris année 1748, page 64.

ils se laissent aisément conduire, il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-considérables, & souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit & plus foible, qu'eux : cependant il est des occasions où ils montrent du courage, sur-tout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fourmes & autres ennemis de la volaille ; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte, & chercher à le tuer à coups de bec (i).

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix selon l'âge, le sexe & suivant les passions qu'ils veulent exprimer : leur démarche est lente & leur vol, pesant ; ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, & digèrent à peu près comme les coqs ; & comme eux, ils ont double estomac, c'est-à-dire, un jabot & un gésier ; mais comme ils sont plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est

(i) Ornithologia de Salerne, page 232.

à peu près quadruple de la longueur de l'animal , prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion ; ils ont deux *cæcum* , dirigés l'un & l'autre d'arrière en avant , & qui , pris ensemble , font plus du quart de tout le conduit intestinal ; ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit , & les excréments contenus dans leur cavité ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* & du *rectum* : ces excréments ne séjournent point dans la cloaque commune , comme l'urine & ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment par-tout où passe l'urine , & ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'*anus*.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés ; mais à l'égard de l'usage qu'ils en font , ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle , les mâles étant moins ardens pour leurs femelles , moins prompts dans l'acte de la fécondation , & leurs approches étant beaucoup plus rares ; &

d'autre côté les femelles pondent plus tard & bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences; outre les deux paupières supérieure & inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième nommée paupière interne, *membrana nictitans*, qui se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, & dont les cillemens fréquens & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse: la paupière supérieure est presque entièrement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus: ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, & n'ont pas de rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux, composé de quinze pièces plus

ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes & des poissons (k), & sa plus grande courbure est en arrière (l); enfin il sort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde & composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin; c'est à cette membrane subtile & transparente que M.^r les Anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, &c. son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté

(k) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1726, page 83.

(l) *Ibidem*, année 1730, page 103.

livres (p); Josselin dit jusqu'à soixante livres (q): ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada, (où, selon le P. Theodat, Récollet, les Sauvages les appeloient *Ondettoutagues*) dans le Mexique, dans la Nouvelle Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, & chez les Brâsiliens où ils sont connus sous le nom de *Arignan-ouffou* (r). Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque: il est à remarquer que dans presque tous ces pays les dindons sont dans l'état de sauvages, & qu'ils y fourmillent par-tout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrain que pied à pied aux colons Européens.

Mais si la plupart des Voyageurs & témoins oculaires, s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique,

(p) *Lettres Édifantes, XXIII.^e Rec. page 237.*

(q) *Raretés de la Nouvelle Angleterre.*

(r) *Voyage au Brésil, recueilli par de Lery, page 171.*

sur-tout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Asie.

Gemelli Careri nous apprend que non-seulement il n'y en a point aux Philippines ; mais que ceux même que les Espagnols y avoient apportés de la Nouvelle Espagne n'avoient pu y prospérer (f).

Le P. du Halde assure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs ; il est vrai que dans le même endroit, ce Jésuite suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales ; mais il paroît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine (t).

Le P. de Bourzes, autre Jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la pres-

(f) Voyages, tome V, pages 271 & 272.

(t) Histoire générale des Voyages, tome VI, page 487.

qu'il en deçà du Gange ; d'où il conclut avec raison , que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau (*u*).

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao (*x*) ; Chardin (*y*) & Tavernier qui ont parcouru l'Asie (*z*), disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays ; selon le dernier de ces Voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse où ils ont mal réussi, comme ce sont les Hollandois qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman & quelques autres Voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'or, au Sénégal & autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les

(*u*) Lettre du 21 septembre 1713, parmi les Lettres Édifiantes.

(*x*) Nouveau Voyage, tome 1, page 406.

(*y*) Voyages de Chardin, tome 11, page 291

(*z*) Voyages de Tavernier, tome 11, page 221

comptoirs, & chez les Étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage; selon les mêmes Voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais & autres Européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire (a).

Je ne dissimulerai pas que Aldrovande, Gesner, Belon & Ray ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; & quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables *méléagridés* des Anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ Numidicæ guttatæ*); mais il est évident, & tout le monde convient aujourd'hui, que ces poules Africaines ne sont autre chose que nos peintades,

(a) Voyages de Bosman, page 242.

qui en effet nous viennent d'Afrique, & sont très-différentes des dindons; ainsi il seroit inutile de discuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande qui porte avec elle sa réfutation, & que néanmoins M. Linnæus semble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, semble s'être laissé tromper par les noms; celui d'oiseau de Numidie qu'il adopte, suppose une origine africaine, & ceux de *Turkey* & d'oiseau de Calécut, une origine asiatique; mais un nom n'est pas toujours une preuve, sur-tout un nom populaire appliqué par des gens peu instruits, & même un nom scientifique appliqué par des Savans qui ne sont pas toujours exempts de préjugés: d'ailleurs Ray lui-même avoue, d'après Hans Sloane, que ces oiseaux se plaisent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, & qu'ils y multiplient prodigieusement (b).

(b) *Synopsis avium, appendix, pag. 182.*

A l'égard

À l'égard de Gefner, il dit à la vérité, que la plupart des Anciens, & entr'autres Aristote & Pline n'ont pas connu les dindons; mais il prétend que Élien les a eu en vue dans le passage suivant: *In Indiâ gallinacei nascuntur maximi; non rubram habent cristam, ut nostri, sed ita variam & floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cum non erigunt, ut pavones trahunt: eorum pennæ smaragdi colorem ferunt.* α Les Indes produisent de très-gros coqs dont la crête n'est α point rouge, comme celle des nôtres, α mais de couleurs variées, comme seroit α une couronne de fleurs; leur queue α n'a pas non plus de plumes recour- α bées en arc; lorsqu'ils ne la relèvent α pas, ils la portent comme des paons α (c'est-à-dire horizontalement), leurs α pennas sont de la couleur de l'éme- α raude: » mais je ne vois pas que ce passage soit applicable aux dindons, 1.^o La grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons; car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, &

Oiseaux, Tome III. K

notamment en Perse & au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros.

2.^e Cette crête, de couleurs variées, suffiroit seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente.

3.^e Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Élien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit, porte sa queue comme le paon, *lorsqu'il ne la relève point*; & s'il l'eût relevée comme le paon en faisant la roue, Élien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier, & d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le comparoit dans ce moment même.

4.^e Enfin les pennes couleur d'émeraude, ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes aient des reflets smaragdins; car on sait que le plumage de

plusieurs autres oiseaux a la même couleur & les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Gesner, à retrouver les dindons dans les ouvrages des Anciens: Columelle avoit dit dans son livre de RE RUSTICÂ (c); *Africana est meleagridi similis, nisi quod rutilam galeam & cristam capite gerit, quæ utraque in meleagride sunt cerulea.* « La poule d'Afrique ressemble à la mélagride, excepté qu'elle « a la crête & le casque rouge *rutila*, « au lieu que ces mêmes parties sont « bleues dans la mélagride. » Belon a pris cette poule africaine pour la peintade, & la mélagride pour le dindon; mais il est évident par le passage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, & notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices

(c) Lib, VII, cap. II,

membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge : d'ailleurs, comment supposer que Columelle ayant à désigner deux espèces aussi différentes que celles de la peintade, & du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui sautoient aux yeux ?

C'est donc mal-à-propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine africaine ; & ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolomée, pour leur donner une origine asiatique. *Triglyphon Regia in qua galli gallinacei barbati esse dicuntur (d)*. Cette Triglyphe est en effet située dans la presqu'île au-delà du Gange ; mais on n'a aucune raison de croire que ces

(d) *Geographia*, lib. VIII, cap. II, *Tabula XI, Asia*.

coqs barbus soient des dindons ; car ,
1.^o il n'y a pas jusqu'à l'existence de
ces coqs qui ne soit incertaine , puis-
qu'elle n'est alléguée que sur la foi
d'un , on dit (*dicuntur*) ; 2.^o on ne peut
donner aux dindons le nom de coqs
barbus , comme je l'ai dit plus haut ,
ce mot de barbe appliqué à un oiseau
ne pouvant signifier qu'une touffe de
plumes ou de poils placés sous le bec ,
& non ce bouquet de crihs durs que
les dindons ont au bas du cou ; 3.^o
Ptolomée étoit Astronome & Géo-
graphe , mais point du tout Naturaliste ;
& il est visible qu'il cherchoit à jeter
quelqu'intérêt dans ses Tables géogra-
phiques , en y mêlant sans beaucoup de
critique les singularités de chaque pays ;
dans la même page où il fait mention
de ces coqs barbus , il parle de trois îles
des Satyres , dont les habitans avoient
des queues , & de certaines îles Manioles
au nombre de dix , situées à peu près
dans le même climat , où l'aimant abonde
au point que l'on n'ose y employer le
fer , dans la construction des navires ,

de peur qu'ils ne soient attirés & retenus par la force magnétique ; mais ces queues humaines , quoiqu'attestées par des Voyageurs & par les Missionnaires Jésuites, selon Gemelli Careri (e), sont au moins fort douteuses ; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux ne le sont pas moins , & l'on ne peut guère compter sur des faits mêlés avec de pareilles incertitudes ; 4.^o enfin Ptolomée , à l'endroit cité , parle positivement des coqs ordinaires (*galli gallinacei*), qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure , ni pour le plumage , ni pour le chant , ni pour les habitudes naturelles , ni pour la couleur des œufs , ni pour le temps de l'incubation , &c. Il est vrai que Scaliger tout en avouant que la méléagride d'Athénée ou plutôt de Clytus , cité par Athénée , étoit un oiseau d'Étolie , aimant les lieux aquatiques , peu attaché à sa couvée , & dont la chair sentoit le marécage , tous

(e) Voyage, tome V, page 68.

caractères qui ne conviennent point au dindon, qui ne se trouve point en Étolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, & la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon (*f*); mais les Anatomistes de l'Académie des Sciences qui, d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq Indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu & prouvé ailleurs que la peinture étoit la vraie méléagride des Anciens; en sorte qu'il doit demeurer pour constant, qu'Athénée ou Clytus, Élien, Columelle & Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons, qu'Aristote & Pline, & que ces oiseaux ont été inconnus aux Anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun Ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique: une tradition populaire fixe dans le seizième siècle,

(*f*) In *Cardanum exercit.* 238.

sous François I.^{er}, l'époque de leur première apparition en France ; car c'est dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot : les Auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François I.^{er} (g), ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment ; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle & les rois François I.^{er} & Henri VIII étant montés sur le Trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique, aient été introduits comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre sous le règne de ces Princes ; & cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, & qui assure expressément qu'ils avoient été transportés des Nouvelles Indes en Europe, plus d'un siècle auparavant (h).

(g) *British Zoology*, pag. 87.

(h) *Zoologia Physica*, pag. 366.

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons; & comme ces sortes d'oiseaux sont pesans, qu'ils n'ont pas le vol élevé & qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continens, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie; ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui n'ayant pu sans le secours de l'homme passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux; & cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de Voyageurs qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, & n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons, influe beaucoup sur la solution d'une autre question qui, au premier coup d'œil, ne semble pas y avoir du rapport; J. Sperling, dans sa *Zoologia Physica*, pag. 369, prétend

que le dindon est un monstre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mélange de deux espèces, celle du paon & du coq ordinaire; mais s'il est bien prouvé, comme je le crois, que les dindons soient d'origine américaine, il n'est pas possible qu'ils aient été produits par le mélange de deux espèces asiatiques, telles que le coq & le paon; & ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que dans toute l'Asie on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique; mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de *gallo-pavus* (coq-paon), si anciennement appliqué au dindon! rien de plus simple; le dindon étoit un oiseau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues Européennes; & comme on lui a trouvé des rapports assez marqués avec le coq & le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo-pavus*; d'après lequel Sperling & quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du

mélange de l'espèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés; tant il est dangereux de conclure du mot à la chose! tant il est important de ne point appliquer aux animaux de ces noms composés qui sont presque toujours susceptibles d'équivoque!

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mélange de l'espèce du dindon avec celle du faisan; l'individu sur lequel il a fait sa description (i), avoit été tué d'un coup de fusil, dans les bois voisins de Hanford, dans la province de Dorset, où il fut aperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce: il étoit en effet d'une grosseur moyenne entre le faisan & le dindon, ayant trente-deux pouces de vol; une petite aigrette de plumes noires assez longues, s'élevoit sur la base du bec supérieur; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes; les yeux étoient entourés

(i) *Glanures, planche CCCXXXVII.*

d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan : on ne dit point si cet oiseau relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue; il paroît seulement par la figure, qu'il la portoit ordinairement comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille : au reste, il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère ; tandis que celle des dindons & des faisans en a dix-huit : d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine, l'une ferme & plus grande, l'autre petite & duvetée, caractère qui ne convient ni au faisan ni au dindon, mais bien au coq de bruyère & au coq commun ; si cependant l'oiseau dont il s'agit, tiroit son origine du mélange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets ; premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives ; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulot de M. Edwards, avoit

des caractères qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), & qu'il manquoit d'autres caractères qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix - huit plumes de la queue); & si l'on vouloit absolument une espèce méiive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du coq de bruyère & du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize penes à la queue, & qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulot.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques, qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros & plus noirs : du reste ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité; ils se perchent dans les bois sur les branches sèches, & lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, & pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure & moins agréable que celle des dindons domestiques; mais ils sont deux fois plus gros. *hucxolqil*

est le nom Mexicain du mâle , & *cihuatotolin* le nom de la femelle (*k*). Albin nous apprend qu'un grand nombre de Seigneurs Anglois se plaisent à élever des dindons sauvages ; & que ces oiseaux réussissent assez bien partout où il y a de petits bois , des parcs ou autres enclos (*l*).

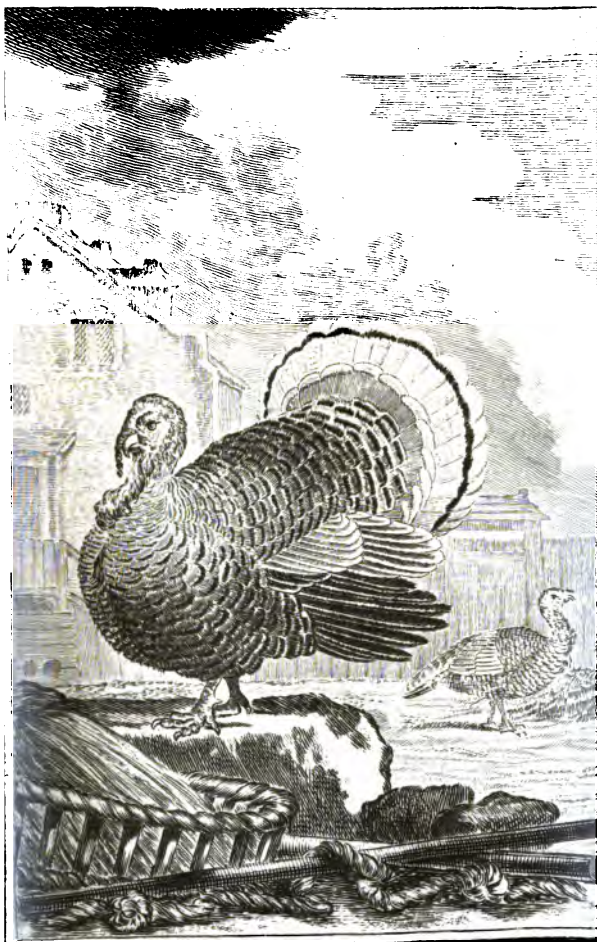
Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun , semblable à celle du coq huppé dans l'espèce du coq ordinaire ; la huppe est quelquefois noire & d'autres fois blanche , telle que celle du dindon décrit par Albin (*m*) : il étoit de la grosseur des dindons ordinaires ; il avoit les pieds couleur de chair ; la partie supérieure du corps , d'un brun foncé ; la poitrine , le ventre , les cuisses & la queue blanches , ainsi que les plumes qui formoient son aigrette ; du reste il ressembloit exactement à nos dindons com-

(*k*) Fr. Fernandès , *Historia Avium novæ Hispaniæ* , pag. 27.

(*l*) Albin , *Liv. II* , n.º XXXIII,

(*m*) *Ibidem*.





de l'ave del

C. Bazo

LE DINDON.



muns , & par la chair spongieuse & glanduleuse qui recouvroit la tête, & la partie supérieure du cou , & par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine , & par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied , & par son antipathie singulière pour le rouge , &c.



* LA

*·PEINTADE (a).**Planche IV de ce volume.*

IL ne faut pas confondre la Peintade avec le *Pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *Pintado* dont parle Dampier (b), lequel est un oiseau de

* Voyez les planches entumées, n.° 108.

(a) La Peintade, en Grec & en Latin, *Meleagris*; en Italien, *Gallina di Numidia*; en Allemand, *Perl-huhn*; en Anglois, *Pintado* ou *Guinea-hen*: à Congo, *Quetélé*. — *Meleagris vel gallus numidicus aut mauritanus silvestris*. Gesner, *Avi.* pag. 480. — Poule de la Guinée. Belon, *Hist. des Oiseaux*, page 246. — Peintade. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 79, planche XLVII, avec une bonne figure. — *Gallina Africana*. Frisch, planche CXXVI, avec une figure coloriée. — La peintade. Brisson, tome I, page 176, avec une bonne figure, planche VIII.

(b) Voyez son *Voyage aux Terres Australes*, tome IV de son *Nouveau voyage autour du Monde*, page 23, édition de Rouen.

mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, & qui rase la surface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, & dont le vol est fort pesant.

Celle-ci a été connue & très-bien désignée par les Anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses Ouvrages sur les animaux; il la nomme *mélégride*, & dit que ses œufs sont marquetés de petites taches (c).

Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique, c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, & qui étoit fort rare à Rome (d).

Pline dit les mêmes choses que Varron, & semble n'avoir fait que le copier (e); à moins qu'on ne veuille

(c) Voyez *Historia Animalium*, lib. VI, cap. II.

(d) *Grandes, varia, gibbera quas meleagrides appellant Græci*. Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

(e) *Africa Gallinarum genus, gibberum, variis sparsum phanis*. Hist. nat. lib. X, cap. XXVI.

attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs (*f*) ; & il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus estimées (*g*), d'où on a donné à l'espèce, le nom de poule Numidique par excellence.

Columelle en reconnoissoit de deux sortes qui se ressembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, & que l'autre les avoit rouges ; & cette différence avoit paru assez considérable aux Anciens pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts : ils appeloient *méléagride*, la poule aux barbillons rouges ; & *poule africaine*, celle aux barbillons bleus (*h*), n'ayant pas observé ces

(*f*) *Africae Gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis*, Hist. nat. lib. X, cap. LII.

(*g*) *Ibidem, cap. XLVIII, quam plerique numidicam dicunt*. Columelle.

(*h*) *Africana gallina est meleagridi similis nisi quod rutilam paleam & cristam capite gerit, quae utraque sunt in meleagride caerulea*. Voyez Columelle, de *Re Rusticâ*, lib. XIII, cap. II,

oiseaux d'assez près pour s'apercevoir que la première étoit la femelle, & la seconde le mâle d'une seule & même espèce, comme l'ont remarqué M.^r de l'Académie (i).

Quoi qu'il en soit, il paroît que la peintade élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'étoit perdue en Europe : puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les Écrivains du moyen âge, & qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne - espérance (k); non-

(i) *Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux, dressés par M. Perrault, Deuxième partie, page 82.*

(k) « Tout ainsi comme la Guinée, est un pays dont les Marchands ont commencé à « apporter plusieurs marchandises qui étoient auparavant inconnues à nos François; aussi, sans « leurs Navigations, les poules de ce pays - là « étoient inconnues, n'eût été qu'ils leur ont « fait passer la mer, qui maintenant sont j'a si « fréquentes es maisons des grands Seigneurs en « nos contrées, qu'elles nous en sont communes. » *Voyez Belon, Hist. nat. des Oiseaux, page 246.*

seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique : & cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures par les influences des divers climats ; il ne faut pas s'étonner si les Modernes, soit Naturalistes, soit Voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les Anciens.

Frisch distingue, comme Columelle, la peinture à barbillons rouges de celle à barbillons bleus (1) ; mais il reconnoît entr'elles plusieurs autres différences ; selon lui, cette dernière qui ne se trouve guère qu'en Italie, n'est point bonne à manger, elle est plus petite, elle se tient volontiers dans les endroits marécageux, & prend peu de soin de ses petits : ces deux derniers traits se retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet ; « on les tient, dit-il, dans » un lieu aquatique, & elles montrent » si peu d'attachement pour leurs pe- » tits, que les Prêtres commis à leur

(1) Voyez le Discours relatif à la planche CXXVI de Frisch.

garde sont obligés de prendre soin « de la couvée ; » mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race (m) : il paroît aussi par un passage de Pline , que ce Naturaliste regardoit la méléagride comme un oiseau aquatique (n) ; celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs , élève soigneusement ses petits, &c.

Dampier assure que dans l'île de May, l'une de celles du Cap-vert, il y a des peintades dont la chair est extraordinairement blanche ; d'autres dont la chair est noire, & que toutes l'ont tendre & délicate (o) ; le P. Labat

(m) *Locus ubi aluntur, palustris est; pullos suos nullo amoris affectu hæc ales prosequitur, & teneros adhuc negligit, quare à Sacerdotibus curam eorum geri oportet.* Voyez Athénée, lib. XIV, cap. XXVI.

(n) *Menesias Africa locum ficyonem appellat, & crathim amnem in oceanum effluentem, lacu in quo aves quas meleagridas & Penelopas vocat, vivere.* Hist. naturalis, lib. XXXVII, cap. II.

(o) Voyez *Nouveau voyage autour du monde*, tome IV, page 23.

en dit autant (p) : cette différence, si elle est vraie, me paroît d'autant plus considérable qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puisqu'il dans cette île qui avoisine l'Afrique, les peintades sont comme dans leur pays natal ; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulières qui teignent en noir la peau & le périoste de la plupart des oiseaux des îles de San-Jago, voisines de l'île de May, noircissent aussi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue, plus petite que l'espèce ordinaire (q) ; mais ce sont apparemment ces peintades marronnes, provenant de celles qui y furent transportées par les Castillans, peu après la conquête de l'Île ; cette race étant devenue sauvage, & s'étant comme naturalisée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce cli-

(p) Voyez *Nouveau voyage autour du monde*, tome II, page 326.

(q) Voyez *Histoire de l'île Espagnole de Saint-Domingue*, pages 28 & 29.

mat, laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les espèces, comme je l'ai fait voir ailleurs (r); & ce qui est digne de remarque, c'est que cette race originaire de Guinée, & qui, transportée en Amérique, y avoit subi l'état de domesticité, n'a pu dans la suite être ramenée à cet état, & que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique, pour les élever & les multiplier dans les basse-cours (s); est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert, plus agreste, & dont les habitans étoient sauvages, que ces peintades marronnes, sont devenues plus sauvages elles-mêmes? ou ne seroit-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les Chasseurs Européens, & surtout par les François qui en ont détruit un grand nombre, selon le P. Margat Jésuite (t)?

(r) Voyez la nouvelle édition de cet ouvrage, tome VII, pages 178 & 179.

(s) Voyez *Lettres Édifiantes*, XX.^{me} Recueil, loco citato.

(t) *Ibidem*.

Marcgrave en a vu de huppées qui venoient de Sierra-Liona, & qui avoient autour du cou une espèce de collier membraneux, d'un cendré bleuâtre (*u*); & c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, & qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le Jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine & la méléagrides des Anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires & blanches disposées par compartimens en forme de rhomboïdes, & les autres étant d'un gris plus cendré; il ajoute qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre au-dessous & aux extrémités des ailes (*x*).

Enfin M. Brisson regarde comme une variété constante la blancheur du

(*u*) *Earum collum circum-ligatum seu circum-volutum quasi linteamine membranaceo coloris cinerei caesulescentis: caput regit cristula obrotunda, multiplex, constans pennis eleganter nigris.* Marcgrave, *Hist. naturalis Brasiliensis*, pag. 192.

(*x*) Lettres édifiantes, au lieu cité.

plumage de la poitrine, observée sur les peintades de la Jamaïque, & en a fait une race distincte, caractérisée par cet attribut (y), qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes pour admettre plusieurs races de peintades; j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les descriptions & les figures publiées par différens Auteurs, lesquelles indiquent assez peu de fermeté, soit dans le moule intérieur de cet oiseau, soit dans l'empreinte de sa forme extérieure, & une très-grande disposition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Frisch & de quelques autres (z); a le casque & les

(y) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tome I, page 180. *Melaneris Pectoris albo*.

(z) « Le mâle & la femelle, dit Belon, ont même madure en plumes & blancheur autour des yeux, & rougeur par-dessous ». Voyez *Hist. nat. des Oiseaux*, page 247. — *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave. *Historia nat. Brasil*, pag. 192, Oiseaux, Tome III. L

pieds blanchâtres, le front, le tour des yeux, les côtés de la tête & du cou, dans la partie supérieure, blancs, marquetés de gris-cendré; celle de Frisch a de plus, sous la gorge, une tache rouge en forme de croissant, plus bas un collier noir fort large, les soies ou filets de l'occiput en petit nombre, & pas une seule plume blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par lesquelles les peintures de ces Auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune (a); celle de M. Brisson l'avoit rouge à la base, & de couleur de corne vers le bout (b). M.^{rs} de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze soies ou filets roides, longs de quatre

— « La tête est revêtue, dit le Jésuite Margat, d'une peau spongieuse rude, & ridée, dont la couleur est d'un blanc-bleuâtre ». Voyez *Lettres édifiantes, Recueil XX, page 362 et suivantes*.

(a) *Rostrum flavum*. Voyez *Historia nat. Brasil.* pag. 192.

(b) Voyez *Ornithologie, tome I, page 180*.

signes (c), laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Liona, dont j'ai parlé plus haut.

Le Docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, & que c'est la seule différence qui la distingue du mâle (d).

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celles du mâle ; mais que son casque est seulement moins élevé & plus obtus (e).

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque (f).

Dampier & Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges & ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle bordent l'ouverture des narines (g).

(c) Voyez Mémoires sur les Animaux, partie II, page 82.

(d) *Canis* apud Gesnerum, de Avibus, p. 481.

(e) Voyez Ornithologia Aldrov. tome II, p. 336.

(f) Voyages de Roberts au Cap vert & aux Isles, &c. page 402.

(g) Nouveau voyage de Dampier, tome VI.

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle (h), & que les soies de l'*occiput* sont plus rares, & tels apparemment qu'ils paroissent dans la *planche CXXVI* de Frisch.

Enfin, M.^{rs} de l'Académie ont trouvé dans quelques individus, ces soies ou filets de l'*occiput* élevés d'un pouce, en sorte qu'ils formoient comme une petite huppe derrière la tête (i).

Il seroit difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes, & pour ainsi dire assez fixes, pour constituer des races distinctes; & comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes, il seroit peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent

page 402. Nota. Il est probable que la crête courte & d'un rouge très-vif, dont parle le P. Charlevoix, n'est autre chose que ces caroncules. Voyez son *Histoire de l'île Espagnole*, tome I, page 28, &c.

(h) Barrère, *Ornithologia specimen*. Class. IV, gen. III, species 6.

(i) Voyez *Mémoires sur les Animaux*, partie II, page 80.

encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des alimens, &c. & de ne les employer dans la description, que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peinture; & pour remonter autant qu'il est possible aux causes qui les ont produites jusqu'à ce que ces variétés ayant subi l'épreuve du temps, & ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caractères à des races réellement distinctes.

La peinture a un trait marqué de ressemblante avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; & cela a donné lieu à plusieurs Ornithologistes, tels que Belon (*k*), Gesner (*l*), Aldrovande (*m*) & Klein (*n*), de

(*k*) Voyez Histoire naturelle des Oiseaux, page 248.

(*l*) Voyez *De Avibus*, pag. 480 & suiv.

(*m*) Voyez *Ornithologiae*, lib. XIII, pag. 36.

(*n*) *Prodromus Historiae avium*, pag. 112.

prendre le dindon pour la méléagride des Anciens; mais outre les différences nombreuses & tranchées qui se trouvent, soit entre ces deux espèces, soit entre ce que l'on voit dans le dindon & ce que les Anciens ont dit de la méléagride (o); il suffit pour mettre en évidence la fausseté de cette conjecture, de se rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi à l'article du dindon, que cet oiseau est propre & particulier à l'Amérique, qu'il vole pesamment, ne nage point du tout, & que par conséquent il n'a pu franchir la vaste étendue de mers

(o) La Méléagride étoit de la grosseur d'une poule de bonne race, avoit sur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, semblables à des lentilles, mais plus grandes; deux barbillons adhérens au bec supérieur, la queue pendante, le dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attache pour ses petits, tous caractères qu'on chercheroit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappans, qui ne se retrouvent point dans la description de la Méléagride; ce bouquet de crins durs qui lui sort au bas du cou, & la manière d'étaler la queue & de faire la roue autour de la femelle,

qui sépare l'Amérique de notre continent ; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique , il étoit entièrement inconnu dans notre continent , & que les Anciens n'ont pu en parler sous le nom de méléagrides.

Il paroît que c'est aussi par erreur que le nom de *Knor-haan* s'est glissé dans la liste des noms de la peinture donnée par M. Briffon (p), citant Kolbe (q); je ne nie pas que la figure

(p) Ornithologie, tome I, page 177.

(q) Description du cap de Bonne-espérance, tome III, page 169. « Un oiseau qui appartient proprement au Cap, dit ce Voyageur, est le « *Knor-hahu* ou le *Cog-knor*, c'est la sentinelle « des autres oiseaux ; il les avertit lorsqu'il voit « approcher un homme, par un cri qui ressemble « au son du mot *crac*, & qu'il répète fort haut : « sa grandeur est celle d'une poule ; il a le bec « court & noir comme les plumes de sa couronne ; « le plumage des ailes & du corps mêlé de « rouge, de blanc & de cendré ; les jambes jaunes, « les ailes petites : il fréquente les lieux solitaires, « & fait son nid dans les buissons ; sa ponte « est de deux œufs : on estime peu sa chair, « quoiqu'elle soit bonne ».

par laquelle le *Knor-haan* a été désigné dans le voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Marcgrave, comme le dit M. Briffon; mais il avouera aussi qu'il est difficile de reconnoître dans un oiseau propre au cap de Bonne-es-pérance, la peintade qui est répandue dans toute l'Afrique, mais moins au cap que par-tout ailleurs; & qu'il est encore plus difficile d'adapter à celle-ci, ce bec court & noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes & du corps, & cette ponte de deux œufs seulement que Kolbe attribue à son *knor-haan*.

Le plumage de la peintade, sans avoir des couleurs riches & éclatantes, est cependant très-distingué: c'est un fond gris-bleuâtre plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques Modernes

ont donné à cet oiseau le nom de *poules perlées* (r); & les Anciens ceux de *varia* & de *guttata* (s), tel étoit du moins le plumage de la peintade dans son climat natal; mais depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque & de Saint-Domingue, & ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards (t); en sorte que la blancheur de la poitrine dont M. Briffon a fait le caractère d'une variété, n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle; ou plutôt n'est que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite.

(r) Voyez Frisch, planche CXXV. — Klein, *Historia Animalium prodromus*, page 3.

(s) Martial, *Epigramm.*

(t) « Depuis que les peintades se sont multipliées (en Angleterre), leur couleur s'est altérée, « il s'y est mêlé du blanc dans plusieurs; d'autres « sont d'un gris de perle clair; en conservant leurs « mouchetures; d'autres sont parfaitement blanches ». Voyez *Glanures d'Edwards*, Troisième partie, page 269.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes, à l'endroit qui joint la partie supérieure, ou il n'y en a point du tout; puis elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la poitrine où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur; & cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres (u).

La peinture a les ailes courtes & la queue pendante, comme la perdrix, ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paroître bossue (*Genus gibberum*, Plin); mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, & il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé (x).

(u) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 81.

(x) Voyez Lettres édifiantes, Recueil XX, l'eco citato,

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune ; mais elle a la forme de la perdrix , d'où lui est venu le nom de perdrix de Terre-neuve (y) ; seulement elle a les pieds plus élevés & le cou plus long & plus menu dans le haut.

Les barbillons qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, & carrés ou triangulaires dans les autres : ils sont rouges dans la femelle & blenâtres dans le mâle ; & c'est selon M.^{rs} de l'Académie (z) & M. Brisson (a), la seule chose qui distingue les deux sexes ; mais d'autres Auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage (b),

(y) Voyez Belon, *Histoire naturelle des Oiseaux*, page 247.

(z) Voyez Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, partie II, page 83.

(a) Ornithologie, tome I, page 179.

(b) Caius apud Gesnerum, de Avibus, pag. 481.

des barbillons (c), du tubercule calleux de la tête (d), des caroncules, des narines (e), de la grosseur du corps (f), des soies ou filets de l'occiput (g), &c. soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe ; soit que par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où elles se trouvoient accidentellement, & par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles qui, dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, & se trouve ici à découvert ; mais ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur

(c) Columelle, Frisch, Dampier, &c.

(d) Aldrovande, Roberts, Barrère, Dalechamp, &c.

(e) Barrère, Labat, Dampier, &c.

(f) Frisch.

(g) Frisch, Barrère, &c.

sa tête, & que Belon compare assez mal-à-propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la giraffe (*h*); il est semblable par sa forme à la contre-épreuve du bonnet ducal du Doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière (*i*); sa couleur varie dans les différens sujets du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune & le brun (*k*); sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie & calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche & ridée qui s'étend sur l'*occiput* & sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux (*l*). Les Physiciens,

(*h*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 247.

(*i*) C'est à cause de ce tubercule que M. Linnæus a nommé la peintade, tantôt *Gallus verice corneo*. Syst. nat. édit. VI, tantôt *Phasianus verice calloso*, édit. X.

(*k*) Il est blanchâtre dans la *planche CXXVI* de Frisch, couleur de cire, suivant Belon, p. 247; brun, selon Marcgrave; fauve-brun, selon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

(*l*) Mémoires sur les Animaux, *partie II*, page 82.

à causes finales, n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une arme défensive donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très-fort & le crâne très-foible (m).

Les yeux sont grands & couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, & le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors (n).

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule; le Jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur & très-pointu; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat; mais tous s'accordent, Anciens & Modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence considérable qui se

(m) Voyez *Miss. Alhwardi, Ornithologia*; tom. II, pag. 37.

(n) *Mémoires sur les Animaux, partie II*, page 87.

trouve entre la poule commune & la peintade, c'est que le tube intestinal est beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pieds, selon M.^r de l'Académie, sans compter les *cæcum* qui ont chacun six pouces, vont en s'élargissant depuis leur origine, & reçoivent des vaisseaux du mésentère comme les autres intestins : le plus gros de tous est le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre; le gésier est comme celui de la poule; on y trouve aussi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre chose, apparemment lorsque l'animal étant mort de langueur, a passé les derniers temps de sa vie sans manger; la membrane interne du gésier est très-ridée, peu adhérente à la tunique nerveuse, & d'une substance analogue à celle de la corne.

Le jabot lorsqu'il est soufflé, est de la grosseur d'une balle de paume; le canal intermédiaire entre le jabot & le gésier, est d'une substance plus dure & plus blanche que la partie du conduit intestinal qui précède le jabot, &

ne présente pas à beaucoup près un si grand nombre de vaisseaux apparens.

L'œsophage descend le long du cou, à droite de la trachée-artère (o); sans doute parce que le cou qui, comme je l'ai dit, est fort long, se pliant plus souvent en avant que sur les côtés, l'œsophage pressé par la trachée-artère dont les anneaux sont entièrement osseux ici, comme dans la plupart des oiseaux, a été poussé du côté où il y avoit le moins de résistance.

Ces oiseaux sont sujets à avoir dans le foie, & même dans la rate, des concrétions squirreuses; on en a vu qui n'avoient point de vésicule du fiel; mais dans ce cas le rameau hépatique étoit fort gros; on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un seul testicule (p): en général, il paroît que les parties internes ne sont pas moins susceptibles de variétés que les parties extérieures & superficielles.

(o) Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux, partie II, page 84, &c.

(p) Voyez *Idem*, *ibidem*, page 84.

Le cœur est plus pointu qu'il ne l'est communément dans les oiseaux (q), les poumons sont à l'ordinaire ; mais on a remarqué dans quelques sujets, qu'en soufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons & les cellules à air ; on a remarqué, dis-je, que le péricarde qui paroissoit plus lâche qu'à l'ordinaire, se gonflait comme les poumons (r).

J'ajouterai encore une observation anatomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, & à la force de la voix de la peintade ; c'est que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax, deux petits cordons musculueux longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, lesquels s'y implantent de chaque côté (s).

La peintade est en effet un oiseau très-criard, & ce n'est pas sans raison

(q) Voyez les Mémoires pour servir à l'Hist. nat. des Animaux, partie II, page 86, &c.

(r) Histoire de l'Académie des Sciences, tome I, page 153.

(s) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, loco citato.

que Browne l'a appelée *gallus clamorifus* (t); son cri est aigre & perçant, & à la longue il devient tellement incommode, que quoique la chair de la pintade soit un excellent manger & bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever (u); les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri (x); Élien dit que la mélagride prononce à peu près son nom (y); le Docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant (z); Belon, qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos; mais il assure positivement qu'il est dissimblable à celui des poules communes (a);

(t) *Natural Histori of Jamaïc.* pag. 470.

(u) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, loco citato.

(x) Καρυαζειν, selon Pollux. Voyez Gefner; de *Avibus*, pag. 479.

(y) *De Natura Animalium*, lib. IV, cap. XLII.

(z) Voyez Gefner, de *Avibus*, pag. 481.

(a) *Histoire des Oiseaux*, page 248.

& je ne fais pourquoi Aldrovande (b) & M. Salerne (c), lui font dire le contraire.

C'est un oiseau vif, inquiet & turbulent qui n'aime point à se tenir en place, & qui fait se rendre maître dans la basse-cour; il se fait craindre des dindons même, & quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance; « la peintade, dit le P. Margat, a plutôt fait dix tours & « donné vingt coups de bec, que ces « gros oiseaux n'ont pensé à se mettre « en défense » : ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre, que l'Historien Salluste attribue aux cavaliers Numides : « leur charge, dit-il, est brusque & irrégulière; trouvent-ils de la résistance ils tournent le « dos, & un instant après ils sont sur l'en- « nemi (d); » on pourroit à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui

(b) *Ornithologia*, tom. II, pag. 338.

(c) *Histoire Naturelle des Oiseaux*, page 134.

(d) Voyez *Letres Edifiantes*, XX.^e Recueil, loco citato.

attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitans: l'éléphant joint à beaucoup de force & d'industrie une disposition à l'esclavage; le chameau est laborieux, patient & sobre; le dogue ne démord point.

Élien raconte, que dans une certaine Isle, la Méléagride est respectée des oiseaux de proie (*e*); mais je crois que dans tous les pays du monde, les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de casque sur la tête, & qui ne saura pas si bien se défendre.

La peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs, qui cherchent dans la poussière où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des insectes; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, & va par troupes très-nombreuses; on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents;

(*e*) Voyez *Historia Animalium*, lib. V, cap. XVII.

les Insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons (*f*); comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très-vîte, & selon Belon, en tenant la tête élevée comme la giraffe (*g*); elles se perchent la nuit pour dormir, & quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies & même sur les toits des maisons & sur les arbres; elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivre (*h*); & en effet elles doivent consommer beaucoup, & avoir plus

(*f*) Voyez Dampier, nouveau voyage autour du Monde, tome IV, page 23; & le voyage de Brue dans la nouvelle relation de l'Afrique occidentale, par Labat.

(*g*) Histoire des Oiseaux, page 248.

(*h*) Nota. M. de Séve a observé en jetant du pain à des peintades, que lorsqu'une d'entr'elles prenoit un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvoit l'avaler tout de suite, elle l'emportoit en fuyant les paons & les autres volailles qui ne vouloient pas la quitter; & que pour s'en débarrasser elle cachoit le morceau de pain dans du fumier ou dans de la terre, où elle venoit le chercher & le manger quelque temps après.

de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît par le témoignage des Anciens (i) & des Modernes (k), & par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la peintade est un oiseau demi aquatique; aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques & marécageux (l).

Si on les élève de jeunesse, elles s'appriivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent d'une Princesse du pays,

(i) Plinæ, *Historia naturalis*, lib. XXXVII, cap. 11. — Cléus de Milet dans Athénée, lib. XIV, cap. XXVI.

(k) Gefner, de *Avibus*, pag. 478. — Frisch, planche CXXVI. — *Lettres édifiantes*, Recueil XX, &c.

(l) *Lettres édifiantes*, *ibidem*. — J'entrai dans un petit bosquet, auprès d'un marais, qui attiroit des compagnies de peintades, dit M. Adanson, page 76 de son voyage au Sénégal.

deux peintades, l'une mâle & l'autre femelle, toutes deux si familières qu'elles venoient manger sur son assiette; & qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendoient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçoit le dîné & le soupé (o). Moore qu'elles sont aussi farouches que le sont les faisans en Angleterre (n); mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux peintades de Brue; & ce qui prouve que les peintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises (o). Tout bien considéré, il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule peintade pond & couve à peu près, comme la poule commune;

(m) Troisième voyage de Brue, publié par Labat.

(n) Voyez Histoire générale des Voyages, tome III, page 310.

(o) Longolius apud Gesnerum; pag. 479.

264 *Histoire Naturelle*

mais il paroît que sa fécondité n'est pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage où étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'Isle de France, & qu'elle y pond huit, dix & douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, & qui cherchent aussi le plus épais des haies & des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent & cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid (*p*).

Ces œufs sont plus petits à proportion que ceux de la poule ordinaire; & ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure: mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peintade domestique & ceux de la peintade sauvage; ceux-ci ont de petites taches

(*p*) Lettres édifiantes, *Recueil XX.*

rondes

rondes comme celles du plumage, & qui n'avoient point échappé à Aristote (q); au lieu que ceux de la peinture domestique, sont d'abord d'un rouge assez vif, qui devient ensuite plus sombre; & enfin couleur de rose sèche, en se refroidissant; si ce fait est vrai, comme me l'a assuré M. Fournier qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domesticité sont ici assez profondes, pour altérer non-seulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais encore celle de la matière dont se forme la coquille des œufs; & comme cela n'arrive pas dans les autres espèces, c'est encore une raison de plus pour regarder la nature de la peinture, comme moins fixe & plus sujette à varier que celle des autres oiseaux.

La peinture a-t-elle soin ou non de sa couvée? c'est un problème qui n'est pas encore résolu; Belon dit oui,

(q) *Historia Animalium*, lib. VI, cap. II.

sans restriction (r); Frisch, est aussi pour l'affirmative à l'égard de la grande espèce qui aime les lieux secs, & il assure que le contraire est vrai de la petite espèce qui se plaît dans les marécages; mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet article; & le Jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue, on ne lui permet pas de couvrir elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point, & qu'elle abandonne souvent ses petits; on préfère, dit-il, de les faire couvrir par des poules d'Inde, ou par des poules communes (f).

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation; mais à juger par la grosseur de l'oiseau, & parce que l'on fait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de

(r) « Sont moult fécondes & soigneuses de bien nourrir leurs petits ». *Histoire des Oiseaux*, page 248.

(f) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, loco citato;

trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'assiduité de la couveuse, &c.

Au commencement les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque; ils ressembleraient alors par le plumage, par la couleur des pieds & du bec, à des perdreaux rouges; & il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles (1); car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux sont fort délicats & très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique; ils se nourrissent, ainsi que les vieux à Saint-Domingue, avec du mil et, selon le P. Margat (u); dans l'île de May, avec des cigales & des vers qu'ils trouvent eux-mêmes, en grat-

(1) Ceci nous a été assuré par le sieur Fournier, que nous avons cité ci-devant.

(u) *Lettres édifiantes, Recueil XX, loco citato.*

tant la terre avec leurs ongles (x); & selon Frisch, ils vivent de toutes sortes de graines & d'insectes (y).

Le coq peintade produit aussi avec la poule domestique; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions; la principale est de les élever ensemble de jeunesse; & les oiseaux métis qui résultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée pour ainsi dire de la Nature, & qui ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement (z).

Les peintadeaux des basse-cours sont d'un fort bon goût, & nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue, font un mets exquis & au-dessus du faisan.

(x) Nouveau voyage autour du monde, de Dampier, tome IV, page 22. — Labat, tome II, page 326; & tome III, page 139.

(y) Frisch, planche CXXVI.

(z) Selon M. Fournier.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine, & de-là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Lybie, de Guinée (d'où s'est formé le nom de Guinette), d'Égypte, de Pharaon & même de Jérusalem: quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent (a): mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'île de France & à l'île de Bourbon (b), où elles ont été transplantées assez récemment, & où elles se font fort bien multi-

(a) *Longolius apud Gesnerum, de Avibus,* pag. 479.

(b) M. Aublet.

pliées (c), elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques* (d), & au Congo sous celui de *quetèle* (e); elles sont fort communes dans la Guinée (f), à la Côte d'or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra (g), à Sierra-Liona (h), au Sénégal (i), dans l'île de Gorée, dans celles du Cap-vert (k), en Barbarie, en Égypte, en Arabie (l) &

(c) Voyage autour du Monde de la Barbier le Gentil, tome XI, page 608.

(d) François Cauche, relation de Madagascar, page 133.

(e) Marcgrave, *Historia nat. Brasil.* p. 192.

(f) Margat, *Lettres édifiantes*, loco citato.

(g) Voyage de Barbot, page 217.

(h) Marcgrave, *Historia natural. Brasiliens.* loco citato.

(i) Voyage au Sénégal, de M. Adanson, pag 7.

(k) Dampier, voyage autour du Monde, tome IV, page 23.

(l) Strabon, lib. XVI.

en Syrie (m); on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celles de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java, des poules peintades (n); mais on ignore si elles étoient domestiques ou Sauvages: je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, & qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique & en Europe; mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui, & nous voyons même, qu'au commencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre (o).

(m) *Meleagrides fert ultima Syria Regio.* Diodor; sicul.

(n) Nouveau voyage autour du monde; tome III, page 74.

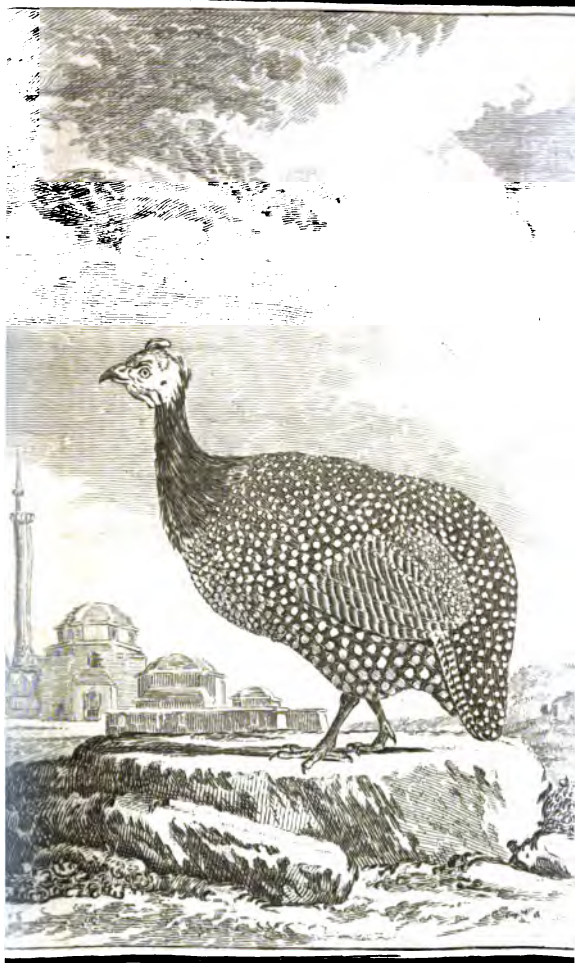
(o) Voyez Glanures d'Edwards, *Troisième partie*, page 269.

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades), se vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté (p); elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet Auteur dit positivement que la mélagride étoit avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solennels d'Isis (q); malgré cela, on ne doit point se persuader que les peintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les Étoliens passoient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux, dans leur pays: d'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre (r), & qui ne sont pas moins

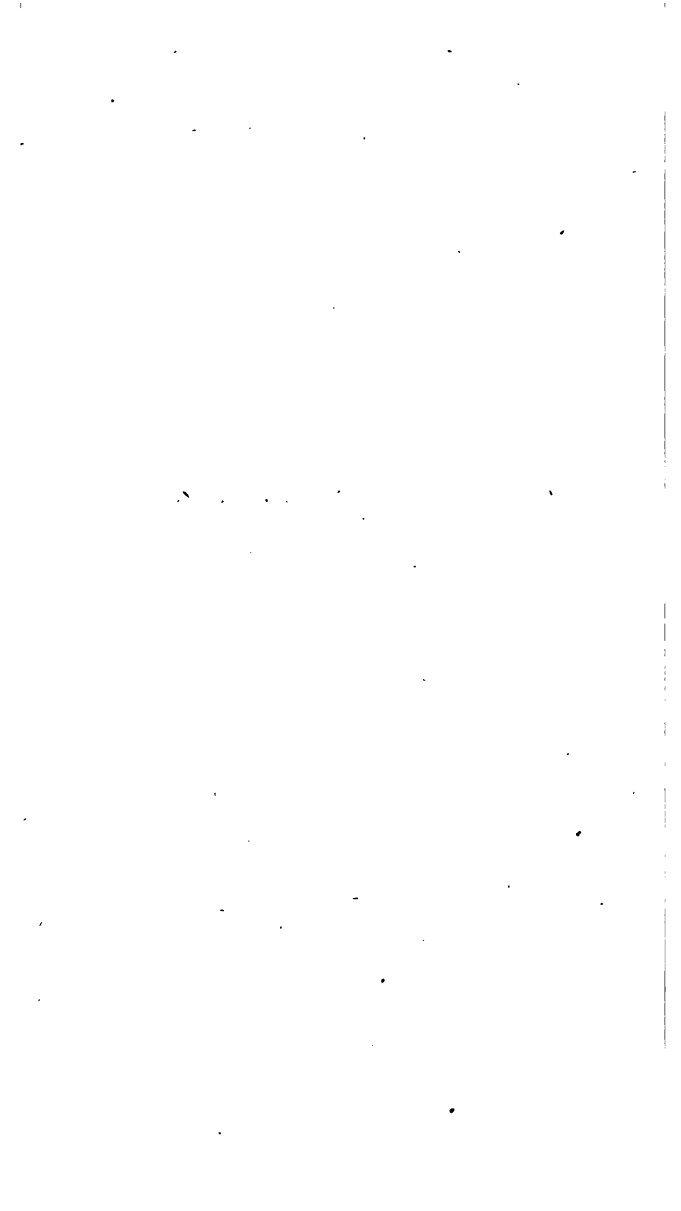
(p) *De Re Rusticâ*, lib. III, cap. 1x.

(q) *Vid. Gesnerum, de Avibus*, pag. 476. *quorum tenuior est res familiaris in celebribus Isidis conveniunt, anseres atque aves meleagrides immolant*.

(r) *Simili modo (nempe ut memnonides aves*.



LA PEINTADE.



cités par les Naturalistes que par les Mythologistes ; c'est de-là que leur est venu le nom de méléagrides (f), comme celui de peintades leur a été donné moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

pugnans meleagrides in Boetia. Plin. Hist. nat. lib. X, cap. XXVI.

(f) *Nota.* La Fable dit que les sœurs de Méléagre, désespérées de la mort de leur frère furent changées en ces oiseaux qui portent encore leurs larmes semées sur leurs plumages.



* *LE TETRAS*

O U

*LE GRAND COQ
DE BRUYÈRE (a).**Planche V de ce volume.*

SI l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage, ou

* Voyez les planches enluminées, n.^{os} 73 & 74.

(a) En Grec, Τέτραξ; en Latin, *Tetrao* (*Magnus*); en Latin moderne, *Urogallus*; en Italien, *Gallo Cedrone*; en Allemand, *Or-han*; *Aver-Han*; en Polonois, *Głuszec*; en Suédois, *Kjaeder* ou *Tjaeder*; en Norvège, *Liewe*; en Anglois, *Mountain Cock*; dans quelques provinces de France, *Coq de Limoges*, *Coq de bois*, *Faisan bruyant*. — *Tetrao*, Bel. *Observ.* pag. 11. — *Urogallus* seu *Tetrao*. Aldrov. *Avi.* tom. II, pag. 59. — *Tetrao*, sive *Urogallus*. Frisch, *Tab.* 107. *Maf.* — Coq & poule noire des montagnes de Moscovie. Albin, *Tome II*, page 22.

pour un faisan; car on lui donne en plusieurs pays, & sur-tout en Italie, le nom de Coq sauvage, *gallo alpestre* (b), *selvatico*; tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de Faisan bruyant & de Faisan sauvage; cependant il diffère du faisan par la queue qui est une fois plus courte à proportion, & d'une toute autre forme; par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol, relativement à ses autres dimensions, par ses pieds pattus & dénués d'épérons, &c. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid & habite les bois qui couronnent le sommet des hautes

planche XXXIX; le mâle, planche XXX, la femelle.

Nota. La planche de Frisch est bien coloriée, & celles d'Albin le sont fort mal.

(b) Albin décrit le mâle & la femelle sous le nom de Coq & de Poule noire des montagnes de Moscovie; plusieurs Auteurs l'appellent *Gallus silvestris*.

montagnes, d'où lui sont venus les noms de *coq de montagnes* & de *coq de bois*.

Ceux qui, à l'exemple de Gesner & de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq sauvage, pourroient, à la vérité se fonder sur quelques analogies; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés, soit par la singularité de ses plumes qui sont presque toutes doubles, & sortent deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basse-cours (c): enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes; dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle; les femelles ne font point de nid, elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité, & montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos: mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a

(c) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 251.

point de membranes sous le bec & point d'éperons aux pieds; que ses pieds sont couverts de plumes, & ses doigts bordés d'une espèce de dentelure; qu'il a dans la queue deux penne de plus que le coq; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires (*d*); qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur: enfin, si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les Voyageurs n'ont presque jamais vu de cōqs de bruyère; on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, & l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée, comme

(*d*) Aldrovande, *Ornithologie*, tome II, p. 61.

tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article au coq de bruyère, le nom de tetras, formé de celui de *tetrao*, qui me paroît être son plus ancien nom latin, & qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez*; on pourroit aussi lui donner celui de cedron tiré de *cedrone*, nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie: les Grisons l'appellent *stolzo*, du mot allemand *stolz*, qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, & qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur & de sa beauté; par la même raison, les habitans des Pyrénées lui donnent le nom de paon sauvage; celui d'*urogallus*, sous lequel il est souvent désigné par les Modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur*, *our*, *urus* qui veut dire sauvage, & dont s'est formé en allemand le mot *uer-hahn* ou *urh-hahn*, lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés & de difficile

accès ; il signifie aussi un oiseau de marais (e), & c'est de-là que lui est venu le nom *riet-hahn*, coq de marais qu'on lui donne dans la Souabe, & même en Écosse (f).

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix*, & que les Athéniens appeloient *ourax* ; cet oiseau, dit-il, ne niche point sur les arbres ni sur la terre ; mais parmi les plantes basses & rampantes. *Tetrix quam Athenienses vocant ὄραχα, nec arbori, nec terræ nidum suum committit, sed frutici* (g). Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue par Gaza ; car, 1.^o Aristote ne parle point ici d'arbrisseau (*frutici*) ; mais seulement de plantes basses (h), ce qui ressemble plus au *gramen* & à la mousse qu'à

(e) *Aue*, désigne, selon Frisch, une grande place humide & basse.

(f) Gesner, de *Avibus*, pages 231 & 477.

(g) *Historia Animalium*, lib. VI, cap. 1.

(h) *Ἐν τοῖς χαμηλοῖς φυτόις* in humilibus plantis.

des arbrisseaux ; 2.^o Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses, il dit seulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même chose à un Littérateur, mais non à un Naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire, pondre & couvrir ses œufs sans faire de nid ; & c'est précisément le cas du *tetrix*, selon Aristote lui-même, qui dit quelques lignes plus haut, que l'allouette & le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids ; mais qu'ils pondent sur la terre, ainsi que tous les oiseaux pesans, & qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue (i).

Or ce qu'a dit Aristote du *tetrix* dans ces deux passages, ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre *tetras*, dont la femelle ne fait point de nid ; mais dépose ses œufs sur la mousse,

(i) Οὐκ ἐν νεοφύτοις ἀλλ' ἐν τῇ γῇ ἐπιλυγαζόμενα ὕλην non in nudis sed in tectis obumbrantes plantis. Gesner dit précisément : *nidum ejus congestum potius quam constructum vidimus. De Avibus, lib. III, pag. 487.*

& les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter; d'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, sans compter l'analogie qui se trouve entre le nom athénien *ourax* & le nom composé *ourh-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiseau, analogie qui probablement n'est qu'un effet du hasard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes sur l'identité du *tetrix* d'Aristote avec le *tetrao* de Pline; c'est que ce dernier parlant de son *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Aristote avoit dit du *tetrix*, ce que vraisemblablement il n'eût pas manqué de faire selon sa coutume, s'il eût regardé son *tetrao* comme étant le même oiseau que le *tetrix* d'Aristote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Aristote ayant parlé fort superficiellement du *tetrix*, Plin n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

À l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée (*lib. IX*), ce n'est certaine-

ment pas notre *tetrax*, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus & semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles & descendent au-dessous du bec, caractère absolument étranger au *tetrax*, & qui désigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie qui est notre peinture.

Le petit *tetrax*, dont parle le même Auteur, n'est selon lui qu'un très-petit oiseau, & par sa petitesse même, exclus de toute comparaison avec notre *tetrax*, qui est un oiseau de la première grandeur.

À l'égard du *tetrax* du poëte Nemesianus qui insiste sur sa stupidité, Gesner le regarde comme une espèce d'outarde; mais je lui trouve encore un trait caractérisé de ressemblance avec la méléagride; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris-cendré, semé de taches en forme de gouttes (*k*); c'est bien-là le plumage

(*k*) *Fragmenta librorum de Aucupio*, attribués par quelques-uns au poëte Nemesianus, qui vivoit dans le troisième siècle.

de la peintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata* (1).

Mais, quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline, sont de vrais tétras ou coqs de bruyère (m): le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils couleur de feu, qui représentent des espèces de flammes dont leurs yeux sont surmontés: leur séjour dans les pays froids & sur les hautes montagnes, la délicatesse de leur chair, sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le grand & le petit

(1) *Et picta perdix, Numidicaque guttata*, Martial. C'est aussi très-exactement le plumage de ces deux poules du Duc de Ferrare, dont Gefner parle à l'article de la peintade, *totas cinereo colore, eoque albicante, cum nigris rotundisque maculis*, De Avibus, pag. 481.

(m) *Decet tetraonas suus nitor absolutaque nigritia; in superciliis cocci rubor..... gignunt eos Alpes & septentrionalis Regio*. Pline, lib. X, cap. XXI I. Le *Tetrao* des hautes montagnes de Crète, vu par Belon, ressemble fort à celui de Pline; il a, dit l'Observateur françois, une tache rouge de chaque côté joignant les yeux, & de force qu'il est noir devant l'estomac, ses plumes en reluisent. *Observations de plusieurs singularités, &c. page 11,*

tétris, & qui ne se trouvent réunies dans aucun autre oiseau : nous apercevons même dans la description de Pline, les traces d'une singularité qui n'a été connue que par très-peu de Modernes : *moriuntur contumaciâ*, dit cet Auteur, *spiritu revocato* (n) : ce qui se rapporte à une observation remarquable, que Frisch a insérée dans l'histoire de cet oiseau (o) ; ce Naturaliste n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, & lui ayant ouvert le gosier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ses dépendances ; & il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est une opinion commune parmi les Chasseurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue ; peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention (p), & de cet oiseau du Brésil dont

(n) *Capti animum despondenti*, dit Longolius.

(o) Frisch, *distribution méthodique des Oiseaux*, &c. fig. CVIII.

(p) Plin. lib. X, cap. III.

parle Scaliger (q), lequel passoit aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques Voyageurs crédules, ou de Chasseurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourans, & sur-tout, parce qu'aucun Observateur ne leur avoit regardé dans le gosier.

L'autre espèce de *tetrao*, dont Plin parle au même endroit, est beaucoup plus grande, puisqu'elle surpasse l'outarde, & même le vautour dont elle a le plumage, & qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reste c'est un oiseau si pesant qu'il se laisse quelquefois prendre à la main (r). Selon prétend que cette espèce de *tetrao* n'est point connue des Modernes, qui, selon lui, n'ont jamais vu de *tetras* ou coqs de bruyère plus grands que l'outarde: d'ailleurs, on pourroit douter que l'oiseau désigné dans ce passage de Plin, par les noms d'*otis* & d'*avis-tarda*, fût notre

(q) J. C. Scaliger, in *Cardanum*, Exercit. 228.

(r) Cela est vrai à la lettre du petit *tetras*, comme on le verra dans l'article suivant.

outarde dont la chair est d'un fort bon goût; au lieu que l'*avis-tarda* de Pline étoit un mauvais manger : *damnatas in cibis*; mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon, que le grand *tetras* n'est autre chose que l'*avis-tarda*, puisque Pline dans ce même passage nomme le *tetras* & l'*avis-tarda*, & qu'il les compare comme des oiseaux d'espèces différentes,

Pour moi, après avoir tout bien pesé, j'aimerois mieux dire 1.^o que le premier *tetrao* dont parle Pline, est le *tetras* de la petite espèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit est encore plus applicable qu'au grand :

2.^o Que son grand *tetrao* est notre grand *tetras*, & qu'il n'en exagère pas la grosseur en disant qu'il surpasse l'outarde; car j'ai pesé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, six pieds & demi de vol, & qui s'est trouvée du poids de douze livres; or l'on fait, & l'on verra bientôt que parmi les *tetras* de

la grande espèce, il y en a qui pèsent davantage.

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol; son poids est communément de douze à quinze livres; Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui pesoit vingt-trois livres, mais ce sont des livres de Bologne, qui sont seulement de dix onces; en sorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de seize onces. Le coq noir des montagnes de Moscovie décrit par Albin, & qui n'est autre chose qu'un tetras de la grande espèce, pesoit dix livres sans plumes & tout vidé; & le même Auteur dit que les *lieuras* de Norvège, qui sont de vrais tetras, sont de la grandeur d'une outarde (f).

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort & tranchant (t), la langue pointue, &

(f) Albin, tome 1, page 21.

(t) Nota. Je ne fais que dit Longolius, en avançant que cet oiseau a des barbillons. Voyez Gêner, page 487; y auroit-il parmi les grands

dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds sont aussi très-forts & garnis de plumes par-devant; le jabot est excessivement grand; mais du reste fait, ainsi que le gésier, à peu près comme dans le coq domestique (u): la peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tetras vit de feuilles ou de sommités de sapin, de genévrier, de cèdre (x), de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de mirtille, de ronce, de chardon, de pomme de pin, des feuilles & des fleurs du blé sarasin, de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du trefle, de la vesse & de l'orobe, principalement

tetras, une race ou une espèce qui auroit des barbillons, comme cela a lieu à l'égard des petits tetras; ou bien Longolius ne veut-il parler que d'une certaine disposition de plumes, représentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la Gélinothe! Voyez Gesner, de *Avibus*, pag. 229.

(u) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 251.

(x) *Idem*, *Ibidem*.

lorsque

lorsque ces plantes sont encore tendres ; car lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, & il se contente des feuilles ; il mange aussi, sur-tout la première année, des mûres sauvages, de la faine, des œufs de fourmis, &c. On a remarqué au contraire que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau, entr'autres la livêche, l'éclaire, l'hieble, l'extramoine, le muguet, le froment, l'ortie, &c. (y).

On a observé dans le gésier des tetrās que l'on a ouverts, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles & des fleurs qu'ils prennent sur les arbres ; mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair qui est excellente, contracte un mauvais goût ; & suivant la remarque de Pline, elle ne con-

(y) Journal Économique. *Mal* 1765.
Oiseaux, Tome III. N

serve pas long-temps sa bonne qualité, dans les cages & les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité (2).

La femelle ne diffère du mâle que par la taille & par le plumage, étant plus petite & moins noire; au reste elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes; & selon Willulghby, c'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tetras sous le nom de *grygallus major* (a), formé de l'allemand *grugel-hahn*; de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tetras, à laquelle il a donné

(2) *In aviariis saporem perdunt*, Plin. lib. X, cap. XXII.

(a) *Nota*, Gesner trouve que le nom de grand francolin des Alpes, conviendrait assez au *grygallus major*, vu qu'il ne diffère du francolin que par sa taille, étant trois fois plus gros, page 495.

le nom de *grygallus minor* (b); cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, & s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées (c): d'un autre côté, Schwenckfeld qui étoit à portée des montagnes, & qui avoit examiné souvent & avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tetras (d); mais il faut avouer que dans cette espèce, & peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du

(b) *Nora*. En effet, Gesner dit positivement que parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté des couleurs; à quoi Aldrovande oppose avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, & sur-tout des éperviers & des faucons, parmi lesquels les femelles non-seulement ont le plumage plus beau que les mâles, mais encore surpassent ceux-ci en force & en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus, dans l'histoire de ces Oiseaux. Voyez Aldrovande, de *Avibus*, tome II, pag. 72.

(c) Gesner, de *Avibus*, lib. III, pag. 493.

(d) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiac*, pag. 371.

plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat & les diverses autres circonstances: celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Briffon ne parle point de huppe dans sa description; & des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée & l'autre ne l'est point. Quelques-uns prétendent que le tetras lorsqu'il est jeune, a beaucoup de blanc dans son plumage (e), & que ce blanc se perd à mesure qu'il vieillit, au point que c'est un moyen de connoître l'âge de l'oiseau (f); il semble même que le nombre des pennes de la queue ne soit pas toujours égal, car Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica*, & M. Briffon à seize, dans son *Ornithologie*; & ce qu'il y a de plus singulier, Schwenckfeld qui avoit

(e) Le blanc qui est dans la queue, forme avec celui des ailes & du dos lorsque l'oiseau fait la roue, un cercle de cette couleur. *Journal Economique. Avril 1753.*

(f) Schwenckfeld, *Aviarius Silesia*, pag. 371.

vu. & examiné beaucoup de ces oiseaux, prétend que soit dans la grande, soit dans la petite espèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, & les mâles douze seulement; d'où il suit que toute méthode qui prendra pour caractères spécifiques des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes & même leur nombre, sera sujette au grand inconvénient de multiplier les espèces, je veux dire les espèces nominales, ou plutôt les nouvelles phrases; de surcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fausses idées des choses; & par conséquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'est pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle étant perché sur un arbre jette sa semence par le bec, que les femelles qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avalier, la rejeter ensuite, & que leurs œufs soient ainsi fécondés; il n'est pas plus vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules, il se forme

des serpens, des pierres précieuses, des espèces de perles; il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiseaux; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvroit ensuite ses poules, & que celles qu'il n'avoit point couvertes pondoient des œufs inféconds : il savoit cela, & n'en persista pas moins dans son opinion; il disoit pour la défendre, que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage, qui mettoit bien le sceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglutition de la semence.... En vérité c'est s'arrêter trop long-temps sur de telles absurdités.

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, & continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq pendant sa

chaleur se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas ; on le voit alors soir & matin se promenant sur le tronc d'un grès pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, & prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues : il a un cri particulier pour appeler ses femelles qui lui répondent & accourent sous l'arbre où il se tient, & d'où il descend bientôt pour les cocher & les féconder ; c'est probablement à cause de ce cri singulier qui est très-fort & se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant* : ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre & perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on éguise ; cette voix cesse & recommence alternativement, & après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une

heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première (g).

Le tetras qui, dans tout autre temps est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très - aisément lorsqu'il est en amour, & sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou si l'on veut tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie, ni n'entende, & qu'il soit dans une espèce d'extase (h); c'est pour cela que l'on dit communément, & que l'on a même écrit que le tetras est alors sourd & aveugle; cependant il ne l'est guère que comme le sont en pareille circonstance, presque tous les animaux sans en excepter l'homme;

(g) Journal Économique. Avril 1753.

(h) *In tantum aucta ut in terrâ quoque immobilisprehendatur. Nota.* Ce que Pline attribue ici à la grosseur du tetras, n'est peut-être qu'un effet de sa chaleur & de l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour, mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le *tetrās*; car en Allemagne on donne le nom d'*auer hahn*, aux amoureux qui paroissent avoir oublié tout autre soin, pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion (i), & même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les *tetrās* sont en amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des pièges. Je donnerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, sur-tout ceux qui seront les plus propres à faire connoître les mœurs & le naturel de ces oiseaux; je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, & cela dans une étendue de

(i) J. L. Frisch, sur les Oiseaux, discours relatif à la figure CVII.

terrein assez considérable ; en sorte que ne pouvant servir à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles & ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques Oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette & bien unie (*k*), & je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places ; mais je doute fort que les tetras aient eu la prévoyance de les préparer ; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrain.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, & huit ou neuf au plus ; Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, & les suivantes de douze, quatorze & jusqu'à seize (*l*) : ces œufs

(*k*) Gesner, de *Avibus*, pag. 492.

(*l*) *Aviarium Silesiac*, pag. 372. *Nota.* Cet

sont blancs, marquetés de jaune; & selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires; elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule & sans être aidée par le mâle (*m*); lorsqu'elle est obligée de les quitter, pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin; & quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs elle reste & ne les abandonne que très - difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos; ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils soient tout-à-fait éclos, puisqu'on en voit qui vont & viennent ayant

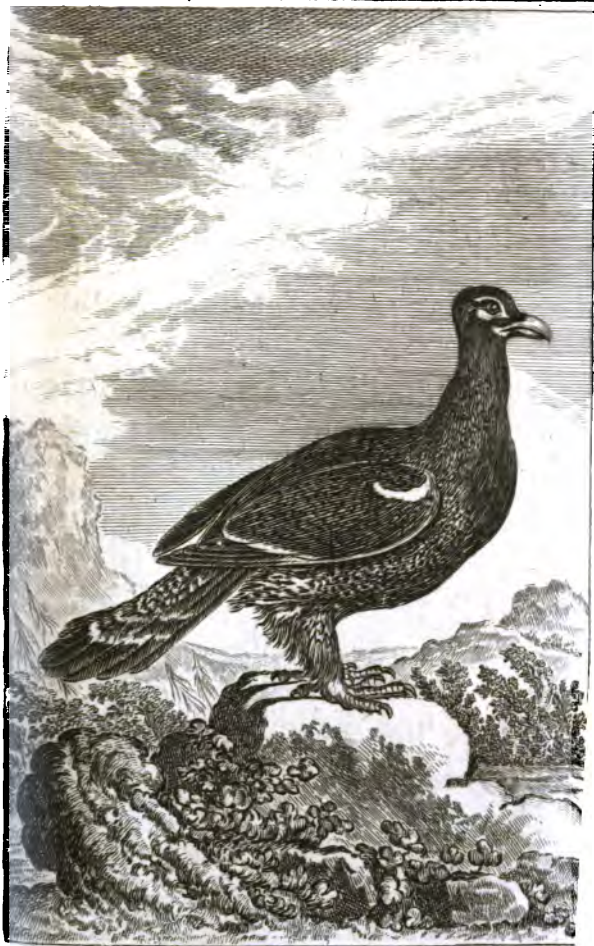
gradation est conforme à l'observation d'Aristote : *ex primo coitu aves ova edunt pauciora*. Hist. animal. lib. V, cap. XIV. Il me paroît seulement que le nombre des œufs est trop grand.

(*m*) *Nota*. Je crois avoir lû quelque part, qu'elle couvoit pendant environ vingt-huit jours, ce qui est assez probable, vu la grosseur de l'oiseau.

encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude & d'affection ; elle les promène dans les bois où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de mûres sauvages, &c. La famille demeure unie tout le reste de l'année, & jusqu'à ce que la saison de l'amour leur donnant de nouveaux besoins & de nouveaux intérêts, les disperse, & sur-tout les mâles qui aiment à vivre séparément ; car, comme nous l'avons vu, ils ne se souffrent pas les uns les autres, & ils ne vivent guère avec leurs femelles, que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tetras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes ; mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés ; car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudson, ils préfèrent la plaine & les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes (n). Il y en a dans les Alpes.

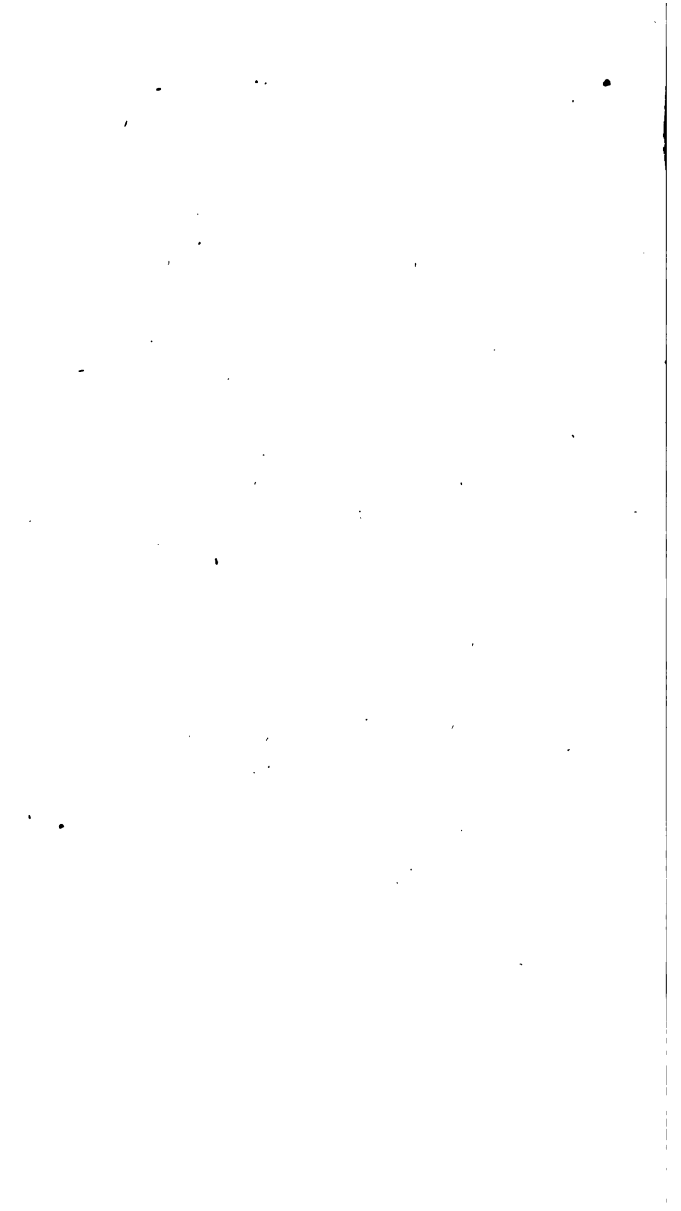
(n) Histoire générale des voyages, tome XIV, page 663.



Del.

Herodotus Scy

E. TETRAS ou LE GRAND COQ DE BRUYER



dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suisse, de Westphalie, de Souabe, de Moscovie, d'Écosse, sur celles de Grèce & d'Italie, en Norvège & même au nord de l'Amérique; on croit que la race s'en est perdue en Irlande (o), où elle existoit autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, soit qu'ils choisissent pour les attaquer le temps où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chasse par préférence.

(o) Zoologie Britannique, page 84.



LE PETIT TETRAS
OU
COQ DE BRUYÈRE
À QUEUE FOURCHUE *.

Planche VI de ce volume.

VOICI encore un coq & un faisan, qui n'est ni coq ni faisan ; on l'a appelé *petit coq sauvage*, *coq de bruyère*, *coq de bouleau*, &c. *faisan noir*, *faisan de montagne* ; on lui a même donné le nom de *perdrix*, de *gélinotte* ; mais dans le vrai c'est le petit tetras, c'est le premier *tetrao* de Pline, c'est le *tetrao* ou *l'urogallus-minor* de la plupart des Modernes : quelques Naturalistes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poëte Nemesianus ; mais c'est sans doute faute d'avoir remarqué que la grosseur de ce *tetrax* est, selon

* Voyez les planches enluminées, n.° 172, le mâle ; & n.° 173, la femelle.

Nemefianus même, égale à celle de l'oie & de la grue (a); au lieu que selon Gefner, Schwenckfeld, Aldrovande & quelques autres Observateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tetras n'est guère plus gros qu'un coq ordinaire; mais seulement d'une forme un peu plus alongée, & que sa femelle, selon M. Ray, n'est pas tout-à-fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule moresque, ainsi appelée, dit-il, non pas à cause de son plumage qui ressemble à celui de la perdrix; mais à cause de la couleur du mâle qui est noir, lui donne une crête rouge & charnue, & deux espèces de barbillons de même substance & de même couleur (b); en quoi Willulghby prétend qu'il se trompe; mais cela est d'autant

(a) *Tarpeia est custos Arcis non corpore major
Nec qui se volucres docuit, Palamede,
figuras.*

*Vide M. Aurelii Olympii Nemefiani, fragmenta
de Aucupio.*

(b) Voyez Gefner, de *Avibus*, pag. 477.

plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays (*apud nos est*), & qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre: or en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête & sur ces barbillons, & d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule morelque ait la queue fourchue, je serois porté à la regarder comme une autre espèce, ou si l'on veut, comme une autre race de petit tetras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle & de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, &c. mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus & par la queue non fourchue: & ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de *gallus sylvestris* (c), lequel a aussi des barbillons & la queue non fourchue, du reste fort ressemblant au petit tetras; en sorte qu'on peut, & qu'on doit, ce me semble,

(c) Voyez Gesner, de *Avibus*, pag. 477.

le regarder comme un individu de la même espèce que la poule moresque de Turner, d'autant plus que dans cette espèce le mâle porte en Écosse (d'où l'on avoit envoyé à Gesner la figure de l'oiseau), le nom de *coq noir*, & la femelle celui de *poule grise*, ce qui indique précisément la différence de plumage, qui dans les espèces de tetras se trouve entre les deux sexes.

Le petit tetras dont il s'agit ici, n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras; il pèse trois à quatre livres, & il est encore après celui-là le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle *coq de bois* (d).

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tetras, sourcils rouges, pieds pattus & sans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, &c. mais il en diffère par deux caractères très-apparens : il est beaucoup moins gros, & il a la queue fourchue non-seulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu sont plus

(d) Gesner, de *Avibus*, pag. 493;

courtes que les extérieures; mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors : de plus, le mâle de cette petite espèce a plus de noir, & un noir plus décidé que le mâle de la grande espèce, il a de plus grands sourcils; j'appelle ainsi cette peau rouge & glanduleuse qu'il a au-dessus des yeux; mais la grandeur de ces sourcils est sujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle est une fois plus petite que le mâle (e), elle a la queue moins fourchue, & les couleurs de son plumage sont si différentes, que Gesner s'est cru en droit d'en former une espèce séparée qu'il a désignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-dessus dans l'histoire du grand tetras : au reste, cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'au bout d'un certain temps; les jeunes mâles sont d'abord de la couleur de leur mère, & conservent

(e) *Britisch Zoology.*

cette couleur jusqu'à la première automne. sur la fin de cette saison & pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir bleuâtre, & ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, sans autres changemens que ceux que je vais indiquer; 1.^o ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge; 2.^o à trois ans & non plus tôt, ils prennent une tache blanche sous le bec; 3.^o lorsqu'ils sont très-vieux, il paroît une autre tache d'un noir varié sous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches (*f*): Charleton & quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiseau est plus vieux; en sorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches est un indice pour reconnoître son âge (*g*).

Les Naturalistes qui ont compté assez unanimement vingt-six pennes

(*f*) Actes de Breslaw. Novembre 1725.

(*g*) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82.

dans l'aile du petit tetras, ne s'accordent point entr'eux sur le nombre des plumes de la queue, & l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tetras. Schwenckfeld qui donne dix-huit plumes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Brisson en assignent seize aux mâles comme aux femelles, les deux mâles que nous conservons au Cabinet du Roi, en ont tous deux dix-huit; savoir, sept grandes de chaque côté, & quatre dans le milieu beaucoup plus courtes: ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réellement? ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les sujets soumis à leur observation? au reste, le tetras a les ailes courtes, & par conséquent le vol pesant, & on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles & les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les

doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation & bordés de dentelures (*h*), la chair blanche & de facile digestion, la langue molle un peu hérissée de petites pointes & non divisée; sous la langue une substance glanduleuse, dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante-un pouces, & les appendices ou *cæcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures (*i*).

La différence qui se trouve entre les femelles & les mâles, ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur

(*h*) *Nota. Unguis medii digiti ex parte interiore in aciem tenuatus*, expression un peu louche de Willulghby; car si cela signifie que l'ongle du doigt du milieu est tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié sur l'oiseau même, que le côté extérieur & le côté intérieur de cet ongle sont également tranchans; & de plus, cet ongle ne diffère que très-peu & même point du tout des autres par ce caractère tranchant; ainsi cette observation de Willulghby nous paroît mal fondée.

(*i*) Willulghby, *page* 124. Schwenckfeld *page* 375.

Waygand a observé que l'os du *sternum* dans les mâles étant regardé à la lumière, paroissoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant & recroisant en mille manières & dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très-curieux & très-singulier; au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il est aussi plus petit & d'une couleur blanchâtre (k).

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, & se perche sur les arbres à peu près comme le faisan (l): il mue en été, & il se cache alors dans les lieux fourrés ou dans des endroits marécageux (m); il se nourrit principalement de feuilles & de boutons de bouleau, & de bayes de bruyère, d'où lui est venu son nom françois *coq de bruyère*, & son nom allemand *birk-han*,

(k) Voyez Actes de Breslaw, mois de Novembre 1725.

(l) British Zoology.

(m) Actes de Breslaw, loco citato.

qui signifie coq de bouleau; il vit aussi de chatons de coudrier, de blé & d'autres graines : l'automne il se rabat sur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille (*vitis idæa*), de fusain ou bonnet de prêtre : enfin l'hiver il se réfugie dans les grands bois où il est réduit aux baies de genièvre, ou à chercher sous la neige celle de l'*oxycoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *couffinet de marais* (n); quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver; car on prétend qu'en Norwège, il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi, sans mouvement & sans prendre aucune nourriture (o), comme font dans nos

(n) Voyez Schwenckfeld, *Aviarius Silesiæ*, pag. 375. — Rzaczynski, *auctuarium Polon.* pag. 422. — Willulghby, page 125. — British Zoology, pag. 85.

(o) Linnæus, *Syst. nat. edit. X*, pag. 159; — Gefner, de *Avibus*, pag. 495. *Nota.* Les Auteurs de la Zoologie Britannique, avoient remarqué que les perdrix blanches qui passent l'hiver dans la neige, avoient les pieds mieux garnis de

pays plus tempérés les chauve-souris, les loirs, les lérots, les muscardins, les hérissons & les marmottes, & (si le fait est vrai) sans doute à peu près pour les mêmes causes (p).

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre & de l'Écosse dans les parties montueuses, en Norwege &

plumes que les deux espèces de tetras qui savent se mettre à l'abri dans les forêts épaisses : mais si les tetras passent aussi l'hiver sous la neige, que devient cette belle cause finale, ou plutôt que deviennent tous les raisonnemens de ce genre lorsqu'on les examine avec les yeux de la Philosophie!

(p) Voy. l'Hist. nat. gén. & particulière, tome VIII, page 342 de l'édit. en treize vol. où j'indique la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux. Celui du tetras pendant l'hiver, me rappelle ce que l'on trouve dans le livre de *Mirabilibus*, attribué à Aristote, au sujet de certains oiseaux du royaume de Pont, qui étoient en hiver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvoit les plumer, les dresser, & même les mettre à la broche sans qu'ils le sentissent, & qu'on ne pouvoit les réveiller qu'en les faisant rôtir; en retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il se réduit à un engourdissement semblable à celui des tetras & des marmottes, qui suspend toutes les fonctions des sens externes, & ne cesse que par l'action de la chaleur.

dans

dans les provinces septentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes Suisses, dans le Bugey où ils s'appellent *grianots*, selon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, & sur-tout en Volhinie, & dans l'Ukraine, qui comprend les Palatinats de Kiovie & de Brasslaw, où un noble Polonois en prit un jour cent trente paires d'un seul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kusimince (q). Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du tetras se fait en Courlande: ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domesticité; presque tous ceux que M. le Maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans sa ménagerie de Chambor, y sont morts de langueur & sans se perpétuer (r).

Le tetras entre en amour dans le temps où les saules commencent à

(q) *Auctuarium. Poloni.* pag. 422.

(r) Voyez Salerne; *Ornithologie*, page 137.
Oiseaux; Tome III.

pousser, c'est-à-dire sur la fin de l'hiver, ce que les Chasseurs savent bien reconnoître à la liquidité de ses excréments (*f*); c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, &c. qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel, là ils s'attaquent, ils s'entre-battent avec fureur, jusqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuite; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre, ou sur l'endroit le plus élevé du terrain, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes, bondissant assez fréquemment (*t*), & rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille: son cri

(*f*) Actes de Breslaw, Novembre 1725.

(*t*) Frisch, planche CIX. — British Zoology, pag. 85.

naturel par lequel il semble articuler le mot allemand *frau* (u), monte de tierce dans cette circonstance, & il y joint un autre cri particulier, une espèce de roulement de gosier très-éclatant (x); les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur est propre, elles se rassemblent autour d'eux, & reviennent très-exactement les jours suivans au même rendez-vous; selon le docteur Waigand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il est plus spécialement affectonné (y).

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais & un peu élevés; elles pondent par terre & sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesans: elles pondent six ou sept œufs, selon les uns (z).

(u) Ornithologie de Salerne, loco citato.

(x) Frisch, *ibidem*.

(y) Actes de Breslaw. Novembre 1725.

(z) British Zoology, pag. 85.

de douze à seize, selon les autres (a); & de douze à vingt, selon quelques autres (b); les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques & un peu plus longuets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation (c). Schwenckfeld semble insinuer que le temps de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les Chasseurs, & effrayés par les coups de fusil; & il attribue aux mêmes causes la perte qu'a fait l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes & à s'essayer à voltiger; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, & d'aller se percher sur les arbres avec leurs

(a) Schwenckfeld, *Aviariûm Silesiæ*, pag. 3731

(b) Actes de Breslaw, *ibidem*.

(c) Syst. nat. edit. X, pag. 159;

mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau (d), soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coups de fusil ; la mère prenant le son contre-fait de cet appeau pour le pialement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt & le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, & elle amène à sa suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des Chasseurs.

Quand les jeunes tétraz sont un peu plus grands & qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière ; mais alors jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-saison, lorsque les arbres ont quitté leurs

(d) Cet appeau se fait avec un os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé. Voyez Actes de Breslaw. Novembre 1725.

feuilles ; dans ce temps les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau temps), tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes & vieux, mâles & femelles : lorsqu'ils sont rassemblés ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre, ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre ; & c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie & en Lithuanie, une autre manière de faire cette chasse ; on se sert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane* : on attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton sur un bouleau, à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-

vous d'amour, car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire, le temps où ils sont en amour que l'on prend pour faire cette chasse; dès qu'ils aperçoivent la *balvane*, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent & se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent & s'entrebattent réellement, & avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le Chasseur qui est caché près de-là dans la hunte, peut aisément les prendre, même sans coup férir; ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main (e): l'année suivante au printemps, on se sert de ces animaux apprivoisés, au lieu de *balvanes*, pour attirer les tétras sauvages qui viennent les attaquer, & se

(e) *Nota.* Le naturel des petits tétras, diffère beaucoup en ce point de celui des grands tétras, qui loin de s'apprivoiser, lorsqu'ils sont pris, refusent même de prendre de la nourriture, & s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur histoire.

battent avec eux, avec tant d'acharnement qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil : ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous, ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'en-volent & se dispersent dans les bois & les bruyères pour chercher leur nourriture ; sur les trois heures après midi ils reviennent au même lieu, & y restent jusqu'au soir assez tard : ils se rassemblent ainsi tous les jours, sur-tout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire, environ trois ou quatre semaines ; mais lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont aussi leur assemblée particulière & leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, & où ils s'exercent à peu près comme les vieux ; seulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée, & le son en est plus coupé ; ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté : le temps

de leur assemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée, comme ils s'assemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du Tireur de ces balvanes. Plusieurs Chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte est le centre, & en se rapprochant insensiblement, & faisant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tetrās, & les poussent d'arbre en arbre du côté du Tireur qu'ils avertissent par des coups de voix, s'ils sont loin, ou par un coup de sifflet s'ils sont plus près; mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le Tireur a disposé toutes choses, d'après la connoissance des mœurs & des habitudes de ces oiseaux: les tetrās, en volant d'un arbre sur un autre, choisissent d'un coup d'œil prompt & sûr, les branches assez fortes pour les porter, sans même en excepter les branches

verticales qu'ils font plier par le poids de leur corps, & ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale; en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir quelques mobiles qu'elles soient: lorsqu'ils sont posés, leur sûreté est leur premier soin; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis; & lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie & des chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres: d'après cela un Tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps; pour faire imiter aux balvanes les mouvemens & les oscillations du tetras sur sa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent; mais que par un temps calme, on doit les mettre les uns vis-à-vis des autres; lorsque les tetras poussés par les Chasseurs de la manière

que j'ai dit, viennent droit à la hutte du Tireur, celui-ci peut juger par une observation facile, s'ils s'y poseront ou non à portée de lui; si leur vol est inégal, s'ils s'approchent & s'éloignent alternativement, en battant des ailes, il peut compter que, sinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui; si au contraire, en prenant leur essor non loin de la hutte, ils partent d'un vol rapide & soutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant sans s'arrêter.

Lorsque les tétras se sont posés à portée du Tireur, il en est averti par leurs cris répétés jusqu'à trois fois ou même davantage; alors il se gardera bien de les tirer trop brusquement; au contraire, il se tiendra immobile & sans faire le moindre bruit dans la hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs observations & la reconnaissance du terrain; après quoi, lorsqu'ils se seront établis sur leurs branches, & qu'ils commenceront à manger, il les tirera & les

choisira à son aise ; mais quelque nombreuse que soit la troupe, fût-elle de cinquante, & même de cent, on ne peut guère espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup ; car ces oiseaux se séparent en se perchant, & chacun choisit ordinairement son arbre pour se poser ; les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine ; & cette chasse est beaucoup plus facile lorsqu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre ; cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois les balvanes & la hutte, dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine, du seigle, du blé sarrasin, ou on couvre la hutte de paille ; & on fait d'assez bonnes chasses, pourvu toutefois que le temps soit au beau ; car le mauvais temps disperse ces oiseaux, les oblige à se cacher & en rend la chasse impossible ; mais le premier beau jour qui succède, la rend d'autant plus facile, & un Tireur bien posté les rassemble aisément avec ses sours, appeaux, &

sans qu'il soit besoin de Chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que lorsque ces oiseaux volent en troupes, ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, & qui leur fait éviter tous les pièges des Chasseurs; en sorte qu'il est fort difficile, dans ce cas, de les pousser vers la balvane, & que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est chaque jour depuis le soleil levant jusqu'à dix heures; & l'après-midi, depuis une heure jusqu'à quatre: mais en automne, lorsque le temps est calme & couvert, la chasse dure toute la journée sans interruption, parce que dans ce cas les tetras ne changent guère de lieu: on peut les chasser de cette manière, c'est-à-dire, en les poussant d'arbre en arbre jusqu'aux environs du solstice d'hiver; mais après ce temps ils deviennent plus sauvages, plus défiants, plus rusés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils

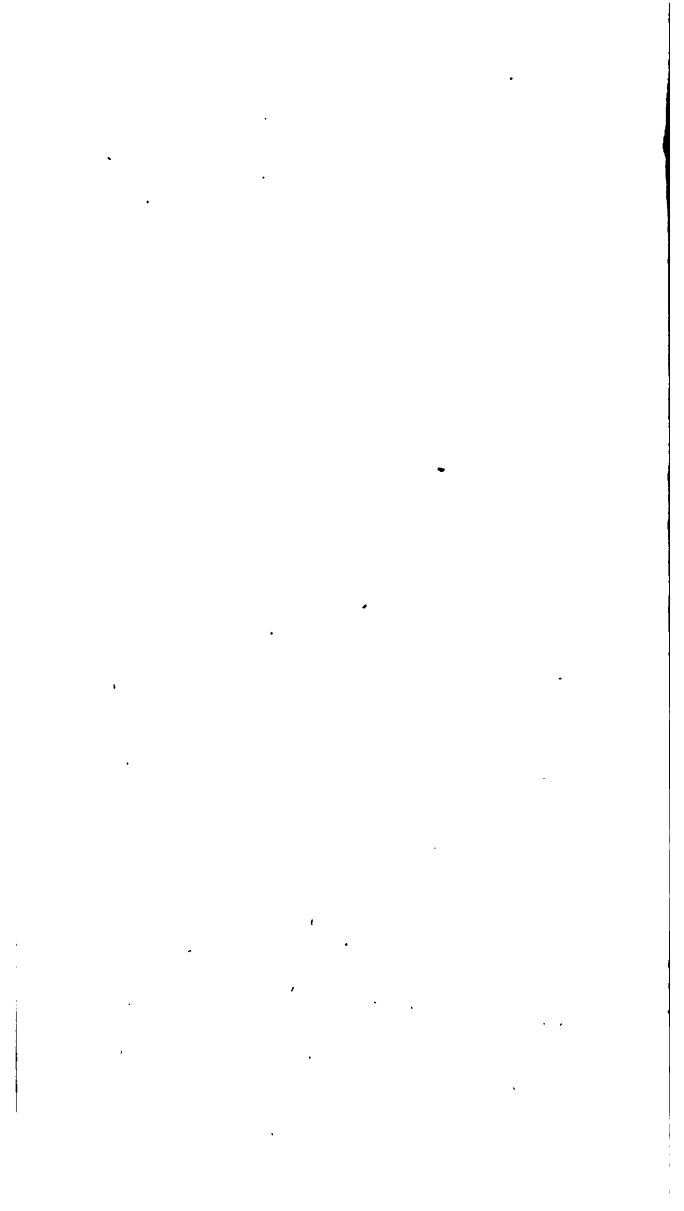
n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorsque les tetras se posent sur la cime des arbres & sur leurs nouvelles pousses, c'est signe de beau temps; mais que lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures & s'y tapir, c'est un signe de mauvais temps: je ne ferois pas mention de ces remarques des Chasseurs, si elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paroissent fort susceptibles des influences du beau & du mauvais temps, & dont la grande sensibilité à cet égard, pourroit être supposée sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température de demain.

Dans les temps de grande pluie ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri, comme ils sont alors fort peureux, qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courants.



LE PETIT TETRAS.



les forcent souvent & les prennent même à la course (f).

Dans d'autres pays on prend les tetras au lacet, selon Aldrovande (g); on les prend aussi au filet, comme nous l'avons vu ci-dessus; mais il seroit curieux de savoir quelle étoit la forme, l'étendue & la disposition de ce filet, sous lequel le noble Polonois dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cents soixante à la fois.

(f) Actes de Breslaw, Novembre 1725, page 527 & suivantes; & page 538 & suivantes. Nota. Cette pesanteur des tetras a été remarquée par Plin; il est vrai qu'il paroît l'attribuer à la grande espèce, & je ne doute pas qu'elle ne lui convienne aussi-bien qu'à la petite.

(g) Aldrov. de Aribus, tom. II, pag. 62.



LE PETIT TETRAS

À QUEUE PLEINE, &c.

J'AI exposé à l'article précédent, les raisons que j'avois de faire de ce petit tetras une espèce ou plutôt une race séparée : Gesner en parle sous le nom de *coq de bois* (*gallus sylvestris*) (a), comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, & une queue pleine & non fourchue ; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écosse, & la femelle *poule grise* (*greyhen*). Il est vrai que cet Auteur prévenu de l'idée que le mâle & la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le *greyhen* par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages ; & qu'ensuite il se prévaut de sa version infidèle pour établir que cette espèce est toute autre que celle de la poule moresque

(a) Gesner, de *Avibus*, pag. 477.

de Turner (b), par la raison que le plumage de cette poule morelque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourroit s'y méprendre, & regarder ce mâle & cette femelle comme appartenans à deux espèces différentes. En effet, le mâle est presque tout noir, & la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix grise; mais au fond c'est un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse, car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes & les cuisses; mais nous avons vu dans l'histoire du petit tetras à queue fourchue, que dans les six premiers mois les jeunes mâles qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leurs mères, c'est-à-dire, de la femelle; & il pourroit

(b) *Idem, loca citata.*

se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner, ne fussent qu'un reste de cette première livrée avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur & sans mélange.

Je ne sais pourquoi M. Briffon confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus (c); puisqu'un des caractères de ce *tetrao*, nommé en Suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue; & que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le *tetras* dont il s'agit ici a la queue pleine, selon la figure donnée par Gesner; & que selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Briffon confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit *tetras* à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement, que son *tetras* pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage;

(c) Linnæus, *Fauna Suecica*, n.º 167.

& qu'il a un cri tout autre, ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

Il me paroîtroit plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tetras, dont l'une caractérisée par la queue pleine & les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Écosse & la poule moresque de Turner; & l'autre ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, & son cri différent, seroit formée du *racklehane* des Suédois.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tetras ou coqs de bruyère; 1.^o le grand tetras ou grand coq de bruyère; 2.^o le petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue; 3.^o le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus; 4.^o la poule moresque de Turner ou coq noir d'Écosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec & la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires & naturelles aux climats du Nord, & habitent également dans les forêts de pins & de bouleaux ; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire le *racklehane* de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tetras, si M. Linnæus n'assuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS

À PLUMAGE VARIABLE.

LES grands tetras sont communs en Lapponie, sur-tout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce les oblige de quitter les forêts de la Suède & de la Scandinavie, pour se réfugier vers le Nord (a) : cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tetras blancs ; les couleurs de

(a) Klein, *Hist. Avium*, pag. 173.

leur plumage sont par leur fixité & leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid; il en est de même des petits tetras noirs, qui sont aussi communs en Courlande & dans le nord de la Pologne, que les grands le sont en Lapponie; mais le docteur Weigandt (b), le jésuite Rzaczynski (c) & M. Klein (d), assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petit tetras, qu'ils appellent *tetras blancs*, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, & dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun rougeâtre, selon le docteur Weigandt (e); & d'un gris-bleuâtre, selon Rzaczynski (f): ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles; en sorte que dans tous les temps les individus

(b) Weigandt, *Actes de Breslaw*, mois de Novembre, année 1725.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium, Hist. nat. Poloniæ* pag. 422.

(d) Klein, *Hist. Avium prodromus*, pag. 1734

(e) Weigandt, *loco citato*.

(f) Rzaczynski, *loco citato*.

des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs : ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tetras , & ils se plaisent , sur-tout dans les taillis épais & les bruyères , où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrain , où ils s'assemblent ordinairement , s'ils ont été dispersés par les Chasseurs , ou par l'oiseau de proie , ou par un orage ; c'est - là qu'ils se réunissent bientôt après , en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse , il faut la première fois qu'on les fait partir , remarquer soigneusement la remise ; car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année , & ils ne partiront pas si facilement une seconde fois , sur-tout s'ils aperçoivent les Chasseurs ; au contraire , ils se tapiront contre terre , & se cacheront de leur mieux ; mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs , non-seulement par la couleur , & par l'uniformité de plumage du mâle & de la femelle ; mais encore par leurs

habitudes, puisqu'ils ne se perchent point; ils diffèrent aussi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils se tiennent non sur les hautes montagnes, mais dans les bois & les ruyères; d'ailleurs, on ne dit point qu'ils aient les pieds velus jusque sous les doigts, comme les lagopèdes; & j'avoue que je les aurois rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas, que parmi les tétras, si je n'avois cru devoir soumettre mes conjectures à l'autorité de trois Écrivains instruits, & parlans d'un oiseau de leur pays.



* *LA GÉLINOTTE* (a).*Planche VII de ce volume.*

NOUS avons vu ci-dessus, que dans toutes les espèces de tetras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs Naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld (b), & d'après lui Rzaczynski (c), est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule & même espèce, la Gélinothe ou poule des

* Voyez les planches enluminées, n.º 474, le mâle; & 475, la femelle.

(a) Gélinothe. En Latin, *Gallina corylorum*; *Gallina silvatica*; & de même en vieux François, *Gélinothe des bois*; en Allemand, *Hafel hun*, *Hafel-henne*; en Anglois, *Hafel-hen*; en Suédois, *Hierpe*; en Polonois, *Jarzabek*. — *Gallina corylorum* sicut Bonosa Alberto dicta. Gesner, *Avi.* pag. 228. — La gélinothe. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 1916

(b) Schwenckfeld, *Aviarius Silesiac*, pag. 279

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniae*, pag. 366

coudriers

coudriers, & le Francolin, ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée & mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, en ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* & de l'*hasel-huhn*, qui est la poule des coudriers ou gélinotte, & en ne donnant sous cette double dénomination que l'histoire de la gélinotte, tirée presque mot à mot de Gesner, l'erreur dont il auroit dû, ce me semble, être préservé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton (d), le petit tetras avec la gélinotte, laquelle n'est autre que cette même poule des coudriers: à l'égard du francolin, nous verrons à son article à quelle autre espèce il pourroit se rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de sa

(d) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82, n.° 7.
Oiseaux, Tome III. P

poule rustique ou sauvage (e), convient très-bien à la gélinotte, & Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce (f); c'étoit, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiser, & qui ne pondoit presque jamais dans l'état de captivité; & c'est ce que Belon & Schwenckfeld disent de la gélinotte; le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau, & plus complète qu'on ne pourroit faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra, dit-il, voir
 » quelque espèce de perdrix méuve
 » entre la rouge & la grise, & tenir
 » je ne fais quoi des plumes du faisan,
 » aura la perspective de la gélinotte de
 bois (g) ».

Le mâle se distingue de la femelle

(e) Varron, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

(f) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 253.

(g) *Idem*, *Ibidem*.

par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, & par ses flammes ou sourcils qui sont d'un rouge beaucoup plus vif: la grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, & par conséquent le vol pesant, & ce n'est qu'avec beaucoup d'effort & de bruit qu'ils prennent leur volée; en récompense ils courent très-vîte (h). Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, & seize à la queue. Schwenckfeld dit quinze (i); mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair; celle de la gélinothé est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux pennes du milieu: je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de

(h) Voyez Gefner, page 229.

(i) Schwenckfeld, *Aviarius Silsiae*, pag. 278.
P ij

Willulghby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes penes du milieu n'observent point l'éloignement des penes latérales, & sortent un peu plus haut ou un peu plus bas (k); en sorte qu'ici la différente couleur de ces penes, sembleroit dépendre de la différence de leur position: les gélinoxes ont, comme les tetras, les tourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu tranchant, & les pieds garnis de plumes par-devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse; le ventricule ou gésier musculeux; le tube intestinal long de trente & quelques pouces; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze, & sillonnés par des cannelures (l); leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite; mais cependant plus au dedans qu'au dehors; & ceux qui l'ont examinée de plus près, prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé

(k) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 32

(l) *Ibidem*, pag. 126,

trois goûts différens dans celle des outardes & des tetras; quoi qu'il en soit, celle des gélinothes est exquise, & c'est de-là que lui vient, dit-on, son nom latin *bonasa*, & son nom hongrois *tschafarmadar*, qui veut dire *oiseau de César*, comme si un si bon morceau devoit être réservé exclusivement pour l'Empereur: c'est en effet un morceau fort estimé; & Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettoit de faire reparoître deux fois sur la table des Princes (m).

Dans le royaume de Bohême, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange de l'agneau en France, & l'on s'en envoie en présent les uns aux autres (n).

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à peu près la même que celle des tetras: on trouve en été dans leur ventricule des baies de sorbier, de mirtille & de bruyère, des mûres de ronces, des graines de sureau

(m) Gesner, *Ornithologia*, pag. 231.

(n) Schwenckfeld, *Aviarium*, pag. 279.

des Alpes, des filiques de *saltarella*, des chatons de bouleau & de coudrier, &c. & en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genevrier & de quelques autres plantes toujours vertes (o); on nourrit aussi les gélinoxes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté (p), soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites & peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps & en automne; mais elle réussit, sur-tout dans cette dernière saison: les Oiseleurs &

(o) Voyez Ray, *Synopsis anim.*, pag. 55; Schwenckfeld, page 278; & Rzaczynski, *Aviarius*, pag. 366.

(p) Gesner, Schwenckfeld, &c. aux endroits cités.

même les Chasseurs les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, & ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux (q). Autre remarque de Chasseurs; si l'on prend d'abord un mâle, la femelle qui le cherche constamment revient plusieurs fois, amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle & ne reparoît plus (r): ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle, & qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part, & son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le temps que le Chasseur le guette: ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre

(q) Gesner, page 230.

(r) Gesner, *Ornithologia*, pag. 130.

de l'arbre, c'est-à-dire, dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; & les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius & quelques autres, ont avancé que ces oiseaux s'accouplaient par le bec, que les coqs eux-mêmes pondroient, lorsqu'ils étoient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produisoient des basilics sauvages; de même que les œufs de nos coqs de basse-cours, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes Auteurs, des basilics domestiques; & de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu (f); mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf; & l'on fait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq: mais, comme

(f) Gesner, *Ornithologia*, pag. 230.

Les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue ; il pourroit se faire que des ignorans , toujours amis du merveilleux , ayant vu les gélinothes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres oiseaux en pareil cas , & préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles , aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Histoire Naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paroissent ridiculement absurdes , & qui cependant renferment une vérité cachée ; il ne faut pour la dégager , que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des Chasseurs , les gélinothes entrent en amour & se couplent dès les mois d'octobre & de novembre ; & il est vrai que dans ce temps , l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle ; les mâles arrivent à l'appéau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante , & on les tire dès qu'ils se sont posés.

346 *Histoire Naturelle*

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, & le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, & même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons (t); elles les couvent pendant trois semaines, & n'amènent guère à bien que sept ou huit petits (u), qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à ailes courtes (x).

(t) Schwenckfeld, page 278.

(u) Léonard Frisch, planche CXII.

(x) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait & copie si fidèlement, dit que les gélinottes, ne font que deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Voyez le Dictionnaire d'Histoire Naturelle; à l'article Gélinotte. Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable : cette erreur ne peut venir que de celle des Nomenclateurs peu instruits, qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau *œnas* d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très-éloignées, l'*œnas* étant du genre des pigeons, & ne pondant en effet que deux œufs.

Dès que ces petits sont élevés, & qu'ils se trouvent en état de voler, les père & mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié, & ces petits s'afforissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asile où ils puissent former leur établissement (y), pondre, couvrir & élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gelinottes se plaisent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable & leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, & dont elles se garantissent en se perchent sur les basses branches (z): quelques-uns ont dit qu'elles préféreroient les forêts en montagnes; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg: elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes, de l'Apennin & de la

(y) Gesner, *Ornithologia*, pag. 23.

(z) *Idem*, *Ibidem*, pag. 229 — 230.
P vj

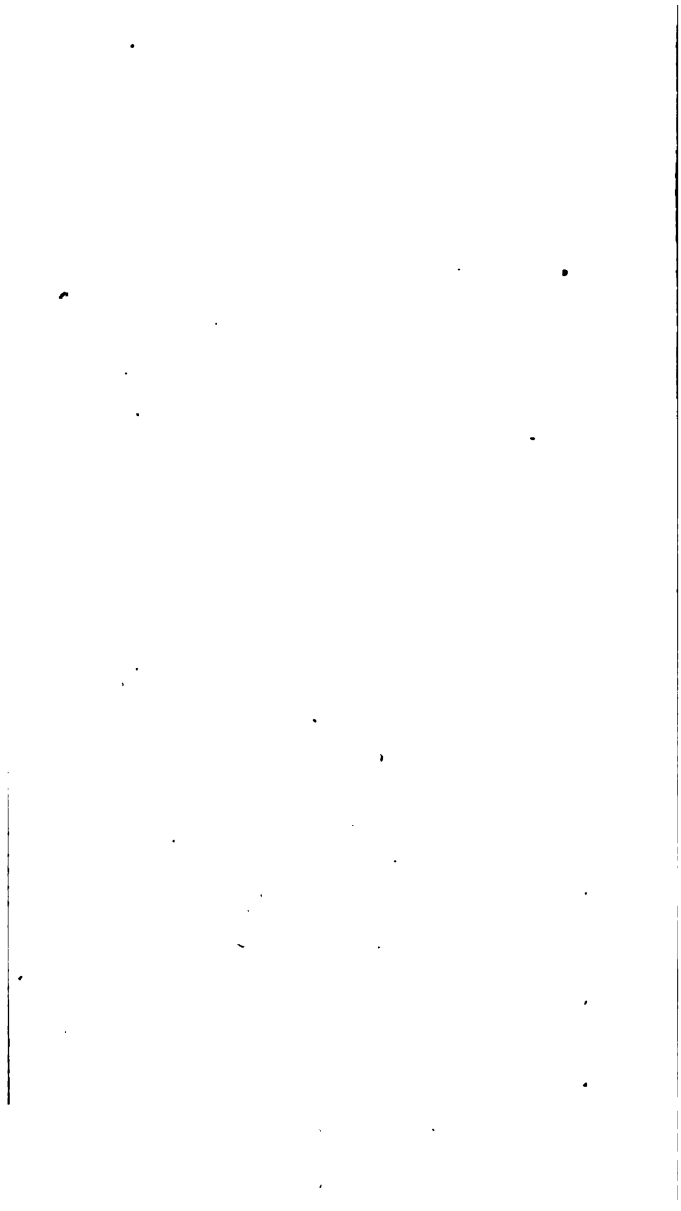
348 *Histoire Naturelle, &c.*

montagne des Géans en Silésie, en Pologne, &c. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit pour cette raison *l'île aux gélinoites*.





LA GELINOTE.



LA GÉLINOTTE

D'ÉCOSSE (a).

SI cet oiseau est le même que le *Gallus palustris* de Gesner, comme le croit M. Briffon, on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner, n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, & qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec; mais aussi ne seroit-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau? Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris* ou *coq de marais*, est un excellent manger; & tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de *coq de marais* le fait assez entendre (b). Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la

(a) Briffon, tome 1, page 199, planche XXII, figure 1.

(b) Gesner, de *Naturali Avium*, pag. 23.

gélinotte d'Écosse de M. Brisson, n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été, & que son plumage devient presque tout blanc en hiver (c); mais il faut qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, & le *ptarmigan* de la Zoologie Britannique en a jusqu'aux ongles; d'ailleurs ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la Zoologie & dans M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale: quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, & a la queue plus courte; elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes, par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu, relativement aux deux latéraux; & par la brièveté du doigt de derrière; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures,

(c) *British Zoology*, pag. 864.

& sa queue sans ses deux plumes longues & étroites, qui sont le caractère le plus frappant de la gélinothe des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage ; les figures les représenteront plus exactement aux yeux que ma description ne pourroit les peindre à l'esprit : d'ailleurs, rien de plus incertain ici pour caractériser les espèces, que les couleurs du plumage, puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu.



*** LE GANGA,**
VULGAIREMENT
LA GÉLINOTTE
DES PYRÉNÉES (a).

Planche VIII de ce volume.

QUOIQUE les noms ne soient pas les choses, cependant il arrive si souvent, & sur-tout en Histoire Naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle, qu'on ne peut, ce me semble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque

* Voyez les planches enluminées, n.º 105, le mâle; & n.º 106, la femelle.

(a) Gelinotte des Pyrénées. En Espagne, *Ganga*; en Turquie, *Cata*. — Perdrix de Damas ou de Syrie. *Bélon, Hist. nat. des Oiseaux*, pag. 259; & *Portraits d'Oiseaux*, page 63, a. — Petit Coq de Bruyère aux deux aiguilles à la queue. *Edwards, Glanures*, pl. nche CCXLIX, avec une très-bonne figure coloriée.

Objet les noms qui lui ont été imposés ; & c'est par cette raison que nous nous sommes fait une loi de rectifier, autant qu'il seroit en nous, la discordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Briffon qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Belon (b), comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, range parmi les noms donnés en différentes langues à cette espèce, le nom grec *Συροπέρδιξ*, & cite Belon, en quoi il se trompe doublement ; car 1.^o Belon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé *perdrix de Damas*, est une espèce différente de celle que les Auteurs ont appelée *syroperdix*, laquelle a le plumage noir & le bec rouge (c) ; 2.^o en écrivant ce nom *syroperdix* en caractères grecs, M. Briffon paroît vouloir lui donner une origine grecque ; & cependant Belon dit expressément que c'est

(b) Briffon, tome I, page 195. Genre V, Espèce 4.

(c) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 252.

un nom latin (*d*): enfin il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Briffon à regarder l'*ænas* d'Aristote, comme étant de la même espèce que la gelinotte des Pyrénées; car Aristote met son *ænas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes); & il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois (*e*): or, nous avons vu ci-dessus, que les gélinottes pondoient un beaucoup plus grand nombre d'œufs; par conséquent l'*ænas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec *αἶνας*, & qu'il falloit lire *inas*, dont la racine signifie *fibre*, *filet*, & cela parce que

(*d*) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

(*e*) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VI, cap. 1.

cet oiseau a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse & si dure, que pour la pouvoir manger il faut l'écorcher (f); mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot *inas* une explication plus heureuse & plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, & qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets qui ne lui auroient pas échappé, & Belon n'en parle pas non plus dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas: d'ailleurs, le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne (g),

(f) Gesner, de *Naturâ Avium*, pag. 307.

(g) Aristote, *Hist. Animal*, lib. VIII, cap. III;

qui est le temps de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que par cette raison on appelle dans le pays des *vinettes*.

Il suit de ce que je viens de dire, que le *syroperdix* de Belon & l'*œnas* d'Aristote, ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *silacotona*, qui paroissent être autant de noms arabes de l'*œnas*, & qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons (h).

Au contraire l'oiseau de Syrie que M. Edwards appelle *petit coq de bruyère*, ayant deux filets à la queue (i), & que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées: cet Auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviuh*, & qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes

(h) Voyez Gesner, de *Naturâ Avium*, p. 307.
& 311.

(i) Edwards, *Glaucres*, planche XLIX.

qui couvrent les jambes; cependant il venoit de dire plus haut dans sa description, & on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil: or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derrière auroit pu se perdre dans ces plumes de devant; il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M. Shaw par sa petitesse; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur: les deux doigts latéraux sont aussi fort courts, relativement au doigt du milieu, & tous sont bordés de petites dentelures comme dans le tetras. Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte; car, 1.^o il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ses autres dimensions: il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, & conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant; car l'on fait combien les mœurs & le naturel d'un animal dépendent de ses facultés; 2.^o

nous voyons par les observations du docteur Roussel, citées dans la description de M. Edwards, que cet oiseau qui vole par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, & ne se rapproche de la ville d'Alep, que dans les mois de mai & de juin, & lorsqu'il est contraint par la soif, de chercher les lieux où il y a de l'eau : or, nous avons vu dans l'histoire de la gélinoite, que c'est un oiseau fort peureux, & qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour, que lorsqu'il est dans les bois les plus épais ; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, & qui jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures & des descriptions, pourroit faire douter avec fondement, si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le *ganga* que les Catalans appellent aussi *perdix de Garrina* (k), est à peu près de la grosseur d'une

(k) Barrère, *Ornithol. Class. IV, Genre xv, Espèce 5.*

perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, & point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur & joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, & fort étroites dans la partie excédante; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part & d'autre jusqu'à la dernière (1). Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinoite des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinoite proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, & par les filets de sa

(1) Voyez les descriptions de M.^{rs} Edwards & Brisson, tant pour ce qui précède que pour ce qui suit.

queue qui sont moins longs : il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, & que la femelle au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente avec exactitude, elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*angel*, & dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner (m); mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner, de ce même *angel* de Montpellier, qu'il prenoit pour l'*ænas* d'Aristote (n); en sorte qu'on

(m) *Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, & luteis in ruffum*, dit Gesner, en parlant de l'*angel*, page 307.

Olivaceo, flavicante nigro, & rufo varia, dit M. Brisson, en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

(n) Voyez Gesner, de *Naturâ Avium*, p. 307.

est fondé à douter de l'identité de ces deux espèces (l'angel & le ganga), malgré la convenance du lieu & celle du plumage, à moins qu'on ne suppose que les sujets décrits par Culmann, & dessinés par Rondelet, étoient des femelles qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, & par conséquent moins remarquables.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent; en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie & Arabie, en Barbarie, & même au Sénégal; car l'oiseau représenté sous le nom de *gêlinotte de Sénégal**, n'est qu'une variété du ganga ou gêlinotte des Pyrénées, il est seulement un peu plus petit; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à mesure qu'elles s'éloignent de celles

* Voyez les planches enluminées, n.^o 130.

du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par-devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, & celui de derrière extrêmement court; enfin point de peau rouge au-dessus des yeux, & il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de gros-seur & un peu plus de rougeâtre dans le plumage; ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce, produite par l'influence du climat; & ce qui prouve que cet oiseau est très-différent de la gélinotte, & doit par conséquent porter un autre nom, c'est qu'indépendamment des caractères distinctifs de sa figure, il habite partout les pays chauds, & ne se trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids,

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du ki:

taviah ou gélinotte de Barbarie (o), & qui est tout ce qu'on en fait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, & juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

« Le kittaviah, dit-il, est un oiseau granivore & qui vole par troupes : il a la forme & la taille d'un pigeon ordinaire, les pieds couverts de petites plumes, & point de doigt postérieur; il se plaît dans les terrains incultes & stériles; la couleur de son corps est un brun-bleuâtre tacheté de noir; il a le ventre noirâtre & un croissant jaune sous la gorge; chaque plume de la queue a une tache blanche à son extrémité, & celles du milieu

(o) *Nora*. M. Shaw a cru qu'on pouvoit lui donner le nom de *lagopus d'Afrique*, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par-dessous comme le véritable lagopède. *Travels.... of Barbary and the Levant*, pag. 253.

364 *Fistole Naturelle, &c.*

» sont longues & pointues comme
» dans le *merops* ou *guespier*: du reste
» la chair est rouge sur la poitrine;
» mais celle des cuisses est blanche,
» elle est bonne à manger & de facile
digestion ».

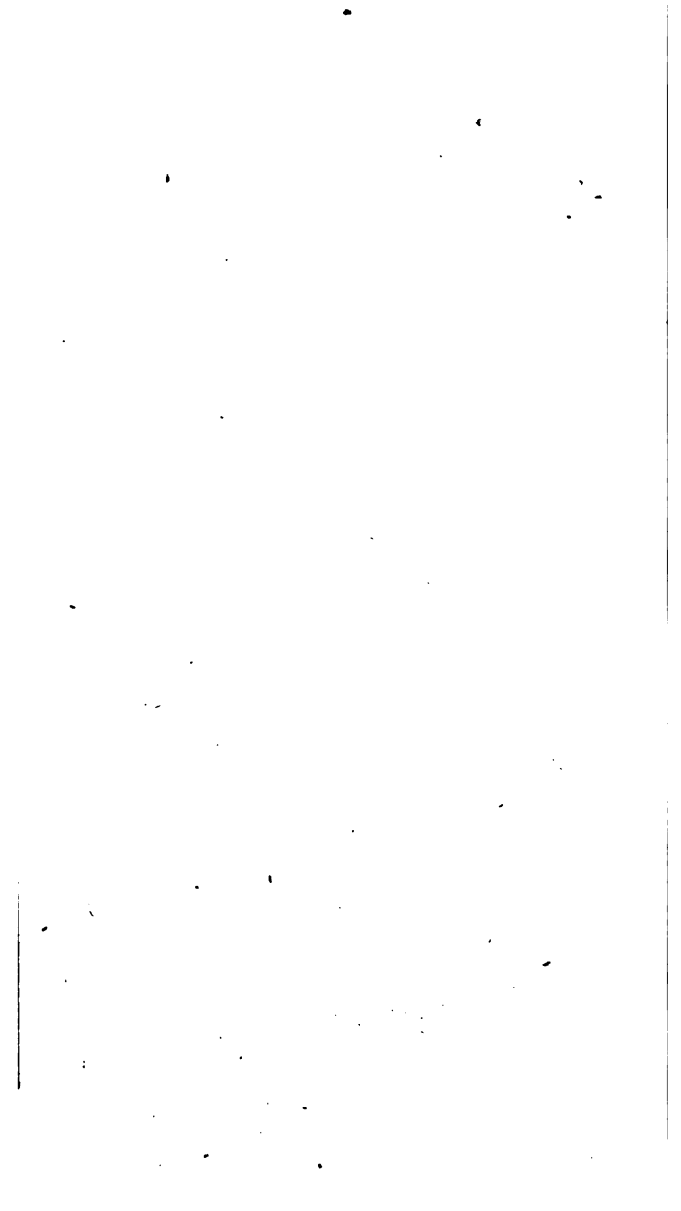




de Sève del.

Meunier sc.

LE GANGA.



L'ATTAGAS (a).

CET oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques Ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olina (b); ce sont deux oiseaux très-différens, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles; le dernier se tient dans les plaines & les lieux bas, il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée, il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres garnis d'éperons &

(a) En Grec, *Αἴταγας*; en Latin, *Attagas* ou *Attagen*; en Anglois, *Redgame*. — *Attagen*. Gélner, *Avi.* pag. 225. — Francolin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 241, — Coq de Marais. Albin, *tome 1*, planche XXIII, le mâle; & planche XXIV, la femelle. — *Attagen*, Frisch, *planche CXII*, avec une figure bien coloriée de la femelle. — La Gélinothe huppée. Brisson, *tome 1*, page 209.

(b) Olina, *Ucellaria*, pag. 33.

Q iij

sans plumes, comme les doigts sans dentelures, c'est - à - dire, qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, & auquel pour prévenir toute équivoque, je conserverai le nom d'*Attagas*, qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, & d'après son propre cri.

Les Anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend dans Athénée (c), qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, & que son plumage dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à peu près la même chose; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré, par sa comparaison avec des objets communs, compare le plumage de l'*attagen* avec celui de la bécasse (σείλοπαξ) (d). Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes & le

(c) Athénée, lib. IX.

(d) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. xxvii.

Vol pesant; & Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans, tels que la perdrix, le coq, le faisan, &c. de naître avec des plumes, & d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclore: de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur & frugivore (e), vivant de baies & de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles (f); & comme il coure plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, & on y a réussi (g).

Pline, Élien & quelques autres disent que ces oiseaux perdent la voix en

(e) *Nota.* Les Anciens ont appelé *pulveratrices*, les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, d'élever la poussière avec leurs ailes; & en se poudrant, pour ainsi dire avec cette poussière, de se délivrer de la piqure des insectes qui les tourmentent; de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

(f) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. XLIX.

(g) Oppien, *in Ixenticis*. Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, & qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

perdant la liberté; & que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très-difficiles à apprivoiser (*h*). Varron donne cependant la manière de les élever, & qui est à peu près la même que celle dont on élevoit les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, &c. (*i*).

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son temps; qu'on en trouvoit en Espagne, dans la Gaule & sur les Alpes; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés (*k*): il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'île de Crète (*l*). Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe (*m*). Clément d'Alexan-

(*h*) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII
Socrate & Élien, dans Athénée.

(*i*) Varron, *Geopon. Græc.* à l'article du Faisan.

(*k*) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLIX.

(*l*) *Idem*, lib. XIII, cap. LVII.

(*m*) Aristophane, in *Acharnensibus*.

drie nous apprend que ceux d'Égypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas: il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix (n); & Saint-Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché (o).

Maintenant, pour juger si l'attagen des Anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau, d'après les Mémoires des Modernes, & de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'attagen, tantôt bien conservé, tantôt corrompu (p), est le nom le plus gé-

(n) Apicius, VI, 3.

(o) *Attagenem eructas & comesto anseris gloriaris*, disoit S.^t Jérôme à un hypocrite qui faisoit gloire de vivre simplement, & qui se rassasioit en secret des bons morceaux.

(p) *ATTAGÒ, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATACUIGI, TAGENARIOS, TAGINARI*, voces corrupta ab *ATTAGENE*, quæ leguntur apud *Sylvaticum*. Voyez Gesner, page 226; & les observations de Belon, fol. 11.

néralement en usage parmi les Auteurs modernes, qui ont écrit en latin, pour désigner cet oiseau. Il est vrai que quelques Ornithologistes, tels que Sibbald, Ray, Willulghby, Klein, ont voulu le retrouver dans la *lagopus altera* de Pline (q); mais outre que Pline n'en a parlé qu'en passant, & n'en a dit que deux mots, d'après lesquels il seroit fort difficile de déterminer précisément l'espèce qu'il avoit en vue; comment peut-on supposer que ce grand Naturaliste qui venoit de traiter assez au long de l'*attagen* dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas sous un autre nom, sans en avertir! Cette seule réflexion démontre, ce me semble, que l'*attagen* de Pline & la *lagopus altera*, sont deux oiseaux différens; & nous verrons plus bas quels ils sont.

Gesner avoit ouï dire qu'à Bologne il s'appeloit vulgairement *franguello* (r); mais Aldrovande qui étoit de Bologne,

(q) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(r) Gesner, de *Natura Avium*, pag. 225.

nous assure que ce nom de *franguello* (*hinguello*, selon Olina), étoit celui qu'on y donnoit au pinçon, & qui dérive assez clairement de son nom latin *fringilla* (f). Olina ajoute qu'en Italie son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommoit communément *franguellina*, mot corrompu de *frangolino*, & auquel on avoit donné une terminaison féminine pour le distinguer du *fringuello* (t).

Je ne fais pourquoi Albin, qui a copié la description que Willulghby a donnée du *lagopus altera Plinii* (u), a changé le nom de l'oiseau décrit par Willulghby en celui de coq de marais, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fréquentoit les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures & les descriptions, que ce francolin de Samos est tout-à-fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin, ou à son

(f) Aldrovande, de *Avibus*, tom. II, pag. 73.

(t) Olina, *Uccellaria*, pag. 33.

(u) Albin, *Ornithologia*, pag. 128.

Traducteur, d'appeler *coq de marais* (x), comme il avoit déjà donné le nom de francolin au petit tetràs à queue fourchue (y). L'attagas se nomme chez les Arabes *duraz* ou *alduragi*, & chez les Anglois *red game*, à cause du rouge qu'il a, soit à ses sourcils, soit dans son plumage; on lui a encore donné le nom de *perdix asclepica* (z).

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle, & pèse environ dix-neuf onces; ses yeux sont surmontés par deux sourcils rouges fort grands, lesquels sont formés d'une membrane charnue, arrondie & découpée par le dessus, & qui s'élève plus haut que le sommet de la tête; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes qui font un effet assez agréable; le plumage est mêlé de roux, de noir & de blanc; mais la femelle a moins de roux & plus de blanc que le

(x) Albin, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome 1, page 22.

(y) *Ibidem*, pag. 21.

(z) Jonston, Charlton, &c.

mâle; la membrane de ses sourcils est moins saillante, & beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; & en général les couleurs de son plumage sont plus foibles (a); de plus, elle est dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe sur la tête, & sous le bec une espèce de barbe (b).

Le mâle & la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle est composée de seize pennes, & les deux du milieu sont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales sont noires; les ailes sont fort courtes, elles ont chacune vingt-quatre pennes, & c'est la troisième à compter du bout de l'aile qui est la plus longue de toutes; les pieds sont revêtus de plumes jusqu'aux doigts, selon M. Brisson; & jusqu'aux ongles, selon Willulghby: ces ongles sont noirâtres, ainsi que le bec; les doigts gris-bruns,

(a) *British Zoology*, pag. 85.

(b) *Aldrovandus de Avibus*, tom. II, pag. 763

& bordés d'une bande membraneuse étroite & dentelée. Belon assure avoir vu dans le même temps à Venise, des francolins (c'est ainsi qu'il nomme nos *attagas*), dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit, & d'autres qui étoient tout blancs, & que les Italiens appeloient du même nom de *francolins*, ceux-ci ressembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; & d'un autre côté ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenans à l'espèce que Pline a désignée sous le nom de *lagopus altera* (c); selon cette opinion qui me paroît fondée, l'*attagen* de Pline seroit notre *attagas* à plumage varié; & la seconde espèce de *lagopus* seroit notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre *attagas* par la blancheur de son plumage, & de la première espèce de *lagopus* appelée vulgairement *perdrix blanche*, soit par sa grandeur, soit par ses pieds qui ne sont pas velus en dessous.

(c) Belon; *Nature des Oiseaux*, page 242.

Tous ces oiseaux, selon Belon, vivent de grains & d'insectes; la Zoologie Britannique ajoute les sommités de bruyère (d) & les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'attagas est en effet un oiseau de montagne; Willulghby assure qu'il descend rarement dans les plaines & même sur le penchant des côteaux (e), & qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés; on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vence, dans la Lapponie (f); enfin sur l'Olympe en Phrygie où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *raginari* (g), mot évidemment formé de *αἰνῶδες* que l'on trouve dans Suidas, & qui vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel est le nom primitif.

(d) British Zoology, pag. 85.

(e) Willulghby, Ornithologia, pag. 128.

(f) Voyez Klein, Hist. Avium, pag. 173.

(g) Belon, Nature des Oiseaux, page 242.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volières (*h*), si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre atagas; ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté *planche CCXLVI* d'Edwards, & qui venoit certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, & que nous lavons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever & se nourrir dans les volières (*i*).

Ces atagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages; mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair, on les met au-dessus de la perdrix; à Rome un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de Cardinal (*k*): au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, & qu'il est difficile

(*h*) Gesner, *Naturâ Avium*, pag. 227.

(*i*) Olina, *Ucellaria*, pag. 33.

(*k*) Gesner, *page* 228.

l'envoyer au loin ; aussi les Chasseurs ne manquent-ils pas dès qu'ils les ont vués de les vider, & de leur remplir le ventre de bruyère verte (l). Pline dit la même chose du *lagopus* (m), & il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapport les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent & s'accouplent au printemps : la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pélerins ; sa ponte est de huit ou dix œufs, dirigés par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout : le temps de l'incubation est d'une vingtaine de jours ; la couvée reste attachée à la mère & la suit tout l'été ; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, & deviennent singulièrement sauvages : tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort

(l) Willulghby, page 128.

(m) Pline, lib. X, cap. XLVIII.

sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrils; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces sortes de vers qui leur pendent de l'anús de la longueur d'un pied (n).

Présentement, si l'on compare ce que les Modernes ont dit de notre *attagas* avec ce que les Anciens en avoient remarqué, on s'apercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire; mais en même temps on reconnoitra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les Anciens; & l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des Anciens & notre *attagas*, sont un seul & même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquelles on a donné le nom de *francolin*, &

(n) Willulghby, à l'endroit cité; & British Zoology, pag. 86. Mais ne seroit-ce pas la verge de ces oiseaux qu'on auroit prise pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards?

ur ne donner à notre attagas que
les qui lui convenoient réellement, je
is avouer que je ne suis pas sûr d'avoir
jours également réussi à débrouiller
cahos ; & mon incertitude à cet
gard ne vient que de la licence que
sont donnée plusieurs Naturalistes,
appliquer un même nom à des es-
èces différentes, & plusieurs noms à
même espèce ; licence tout-à-fait dé-
raisonnable & contre laquelle on ne
eut trop s'élever, puisqu'elle ne tend
u'à obscurcir les matières, & à pré-
parer des tortures infinies à quiconque
oudra lier ses propres connoissances
& celles de son siècle, avec les dé-
ouvertes des siècles précédens.



L'ATTAGAS BLANC.

CET oiseau se trouve sur les montagnes de Suisse & sur celles qui sont autour de Vicenze : je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gesner a fait la seconde espèce de *lagopus* (a), me semble être un de ces attagas blancs, quoique dans son plumage le blanc ne soit pur que sur le ventre & sur les ailes, & qu'il soit mêlé plus ou moins de brun & de noir sur le reste du corps; mais nous avons vu ci-dessus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on sait que la couleur des jeunes oiseaux, & sur-tout des oiseaux de ce genre, ne prend guère la consistance qu'après la première année; & comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gesner semble fait pour caractériser un attagas, sourcils

(a) Gesner, *Alterum Lagopodis genus de Aribus*, pag. 579.

rouges, nus, arrondis & faillans; pieds velus jusqu'aux ongles; mais non par-dessous; bec court & noir; queue courte aussi; habitation sur les montagnes de Suisse, &c. je pense que l'oiseau décrit par Gesner étoit un *attagas* blanc, & que c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout son accroissement, d'autant qu'il ne pesoit que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui est le poids des *attagas* ordinaires.

J'en dis autant, & pour les mêmes raisons, de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner (b), & qui paroît être le même oiseau que celui dont le Jésuite Rzaczynski parle sous le nom Polonois de *Parowa* (c). Ils ont tous deux une partie des ailes & le ventre blancs, le dos & le reste du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol pesant, la chair excellente, & sont de la grosseur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux espèces;

(b) Gesner, *Alterum Lagopodis genus de Avibus*, pag. 579.

(c) Rzaczynski, *Anctuarium Poloniae*, pag. 412 & 411.

l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus grosse & qui pourroit bien être une espèce de gélinotte : cet Auteur ajoute qu'on trouve de ces oiseaux parfaitement blancs dans le Palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiseaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Brisson de la seconde & de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, parce qu'ils ne sont pas en effet lagopèdes, c'est-à-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus par-dessous, & que ce caractère est d'autant plus décisif qu'il est plus anciennement reconnu, & que par conséquent il paroît avoir plus de consistance.



* L E

*LAGOPÈDE (a).**Planche IX de ce volume.*

CET oiseau est celui auquel on a donné le nom de *Perdrix blanche*, mais très - improprement, puisque ce n'est point une perdrix, & qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, & à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du Nord, où il se tient ordinairement. Aristote qui ne connoissoit point le lagopède, savoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux,

* Voyez les planches enluminées, n.° 129, avec son plumage d'hiver; & n.° 494, avec son plumage d'été.

(a) Le Lagopède. — *Lagopus*. Gesner, *Avi*, pag. 576. *Perdix alba sive lagopus*. Aldrovande, *Avi*, tom. II, pag. 143. — *Perdrix blanche*. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 259. — *Lagopus*, Frisch, planches CX & CXL, avec des figures coloriées. — La Gelinotte blanche. Brisson, *Ornithologia*, tom. I, pag. 216.

les corbeaux & même les lièvres, les cerfs & les ours éprouvent, dans les mêmes circonstances, le même changement de couleur (b). Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards (c); & il seroit facile d'allonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux & quadrupèdes, sur lesquels le froid produit ou pourroit produire de semblables effets; d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, & qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit; & d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tetras blanc, selon le Docteur Weigandt (d) & Rzaczynski (e), & de l'attagas blanc

(b) Aristote, de *Colubis*, cap. VI; & *Hist. animal.* lib. III, cap. XII.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, fol. 88 & 89.

(d) Voyez *Actes de Breslaw*, Novembre 1755, Classe IV, art. VII, page 30 & suivantes.

(e) Rzaczynski, *Aucluarium Poloniae*, pag. 421; selon

selon Belon (f), sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage ; & il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne, qui est notre lagopède, y fût aussi sujet ; ou que l'ayant su, il n'en ait point parlé : il dit seulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs ; & plus bas il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré (sans doute en été) qui avoient les ailes & le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu ; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étoient blancs que l'hiver, &c. (g).

J'ai dit qu'Aristote ne connoissoit pas notre lagopède ; & quoique ce soit un fait négatif, j'en ai la preuve positive dans ce passage de son histoire des animaux, où il assure que le lièvre est le seul animal qui ait du poil sous les pieds (h) ; certainement s'il eût

(f) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 242.

(g) Léonard Frisch, *planches CX & CXI*.

(h) Aristote, *lib. III, cap. XII*.

connu un oiseau qui eût eu aussi du poil sous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, selon la manière, de la comparaison des parties correspondantes dans les animaux, & par conséquent des plumes des oiseaux, ainsi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiseau, n'est rien moins qu'un nouveau nom; c'est au contraire celui que Pline & les Anciens lui ont donné *(i)*, qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, & non le dessous des pieds garnis de plumes *(k)*; mais qui doit être conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison qu'il exprime un attribut unique parmi les

(i) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(k) *Si mens auritâ gaudet Lagopè flacens.* Martial. Il est visible que le poète entend parler du duc dans ce passage; mais le duc n'a pas le pied velu par-dessous.

oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velus (1).

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *lagopus* ou *lagopède*, sa grosseur, qui est celle d'un pigeon, sa couleur qui est blanche, la qualité de sa chair qui est excellente, son séjour de préférence qui est le sommet des Alpes: enfin, sa nature qui est d'être très-sauvage & peu susceptible d'être apprivoisé; il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des Modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, & qui n'eût point échappé à Pline s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rouges; mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci est aussi plus petite, & n'a point sur la tête

(1) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux*, page 259; Willughby, page 127; & Klein, *Prodrom. Hist. Avi.* pag. 173.

les deux traits noirs qui , dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux , & même au-delà des yeux en se dirigeant vers les oreilles : à cela près , le mâle & la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure ; & tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un & à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle, & sans aucun mélange dans le temps même où ils sont le plus blancs, c'est-à-dire au milieu de l'hiver; la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les mêmes pennes qui sont de cette couleur. Linnæus, dans sa *Fauna Suecica*, dit que ce sont les pennes du milieu qui sont noires (m); & dans son *Systema Naturæ*, il dit (n),

(m) *Tetrao retrixibus albis, intermediis nigris; apice albis.* Faun. Suec. n.° 169.

(n) *Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, retrixibus nigris, apice albis, intermediis totis albis.* Syst. nat. edit. X, pag. 159, n.° 91, art. XV.

avec M. Briffon & Willulghby (o), que ces mêmes plumes sont blanches & les latérales noires; tous ces Naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près : dans le sujet que nous avons fait dessiner, & dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre; celui de dessus blanc en entier, & celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes (p). Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avoit reçu de Prusse, le 20 janvier 1747, & qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue & la tige de six plumes de l'aile. Le Pasteur Lappon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige

(o) Willulghby, page 127, n.° 5.

(p) *Nota.* On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes, qu'en déplumant comme nous l'avons fait, le dessus & le dessous du croupion de ces oiseaux; & c'est ainsi que nous nous sommes assuré qu'il y en a quatorze blanches en dessus & quatorze noires en dessous.

qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle qui en avoit une de cette couleur à chaque aile (*q*); & la perdrix blanche dont parle Gesner (*r*), étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires; les couvertures de la queue qui sont blanches & s'étendent par toute sa longueur, & recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises. M. Brisson compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby & la plupart des autres Ornithologistes n'en comptent que seize, & qu'il n'y en a réellement que quatorze: il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des Naturalistes (*f*): les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troisième à

(*q*) Klein, page 173.

(*r*) Gesner, page 577.

(*f*) *Nota.* Il n'est pas étonnant que les Auteurs diffèrent du blanc au noir sur la couleur

compter de la plus extérieure, est la plus longue; & ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches*; le duvet qui environne les pieds & les doigts jusqu'aux ongles, est fort doux & fort épais, & l'on n'a pas manqué de dire que

des plumes latérales de la queue de cet oiseau; car en déployant & étendant cette queue avec la main, on est absolument le maître de terminer les côtés par des plumes noires ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre & les placer également de côté. M. d'Aubenton le jeune, a très-bien remarqué qu'il y auroit encore une autre manière de se décider ici sur la contradiction des Auteurs, & de reconnoître évidemment que la queue n'est composée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure qui est bordée de blanc près de son origine, & de la pointe qui est blanche dans toutes, parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires sont plus gros du double que les tuyaux des quatorze plumes blanches, & qu'ils sont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en sorte qu'on peut croire que ces plumes blanches ne servent que de couvertures, quoique les quatre du milieu soient aussi grandes que les noires, lesquelles sont à très-peu près toutes également longues.

* Voyez les *planches enluminées*, n.º 129.

c'étoit des espèces de gands fourrés que la Nature avoit accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière; celui du doigt du milieu est creusé par dessous, selon sa longueur, & les bords en sont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willughby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un à vingt-deux pouces de vol, & pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros: mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, & que le plus petit de tous étoit celui des Alpes *(1)*; il est vrai qu'il ajoute au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du Nord, & sur-tout de la Lapponie, ce qui me feroit douter que ce fût la même espèce que notre

(1) Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 169.

lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes, est à peu près la même que celle des vallées & des forêts de Laponie; mais ce qui achève de me persuader qu'il y a ici confusion d'espèces, c'est le peu d'accord des Écrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix (u); Gesner, que sa voix a quelque chose de celle du cerf (x): Linnæus compare son ramage à un caquet babilard & à un rire moqueur. Enfin, Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux (*plumulis mollibus*); & Frisch les compare à des foies de cochon (y). Or, comment rapporter à la même espèce des oiseaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix,

(u) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 259.

(x) Gesner, page 578.

(y) Frisch, *Nature des Oiseaux*; planche cx.

par la qualité de leurs plumes ; je pourrois encore ajouter par leurs couleurs, car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'est rien moins que constante ! mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne seroit pas raisonnable d'en faire le caractère de l'espèce : je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées & autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre, qui se trouvent dans les forêts & même dans les plaines des pays septentrionaux, & qui paroissent être plutôt des tetras, des gélinoxes ou des attagas ; & en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus, que le blanc étoit sa livrée d'hiver ; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc : on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, & qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale ;

car, à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte & va chercher sur les sommets les plus élevés, celle qui ne fond jamais; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder. (7) : il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le desirant, le cherchent, le saluent comme le père de la Nature, & reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde & bienfaisante; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière? ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux?

(7) Belon, page 259.

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser; & Pline le dit expressément comme nous l'avons vu: cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanche des Pyrénées*, & qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand Duc (a).

Les lagopèdes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans: lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme; souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un

(a) Voyez Collection Académ. Part. Étrang. tome 1, page 520.

lacet dans le cou, ou pour les tuer par-derrière à coups de perches (b); on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, & qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux pièges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles & des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille, & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes (c); & c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair (d), laquelle est d'ailleurs un bon manger: on la regarde comme viande noire, & c'est un gibier très-commun, tant sur le mont Cenis que dans toutes les villes & villages

(b) Gefner, page 578.

(c) Willughby, page 127; Klein, page 116.

(d) Gefner, page 578.

à portée des montagnes de Savoie (e); j'en ai mangé, & je lui trouve beaucoup de ressemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent & couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers (f); c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier: il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs & les habitudes des oiseaux, & sur-tout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, & qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, un gésier musculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les alimens; les intestins longs de trente-six à trente-sept pouces; de gros *cæcum* cannelés & fort longs, mais de longueur inégale, selon Redi, & qui sont souvent peins de très-petits vers (g);

(e) Belon, page 259.

(f) Gafner, page 578; Rzaczynski, page 411.

(g) Collect. Acad. Part. Étrang. tome 1, p. 520.

les tuniques de l'intestin grêle, présentent un réseau très-curieux, formé par une multitude de petits vaisseaux, ou plutôt de petites rides disposées avec ordre & symétrie (h); on a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, & la rate beaucoup plus petite que l'attagas (i); & que le canal cystique & le conduit hépatique alloient se rendre dans les intestins séparément, & même à une assez grande distance l'un de l'autre (k).

Je ne puis finir cet article sans remarquer, avec Aldrovande, que parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Gesner place celui d'*urblan* comme un mot Italien en usage dans la Lombardie; mais que ce mot est tout-à-fait étranger, & à la Lombardie & à toute oreille italienne: il pourroit bien en être de même de *rhontas* &

(h) Voyez Klein, page 117; & Willughby, page 127, n.º V.

(i) Roberg. *apud Kleinum*, Hist. avi. p. 117.

(k) Redi, *Collect. Acad. Part. Étrang.* tome I, page 467.

400 *Histoire Naturelle, &c.*

de *herbey*, autres noms que, selon le même Gesner, les Grisons qui parlent Italien, donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoisine le Valais, on les nomme *arbenne*, & ce mot est évidemment altéré par différens pays, moitié Suisse, moitié Grisons, auxquelles on attribue quelques-uns de ceux que je viens de parler.

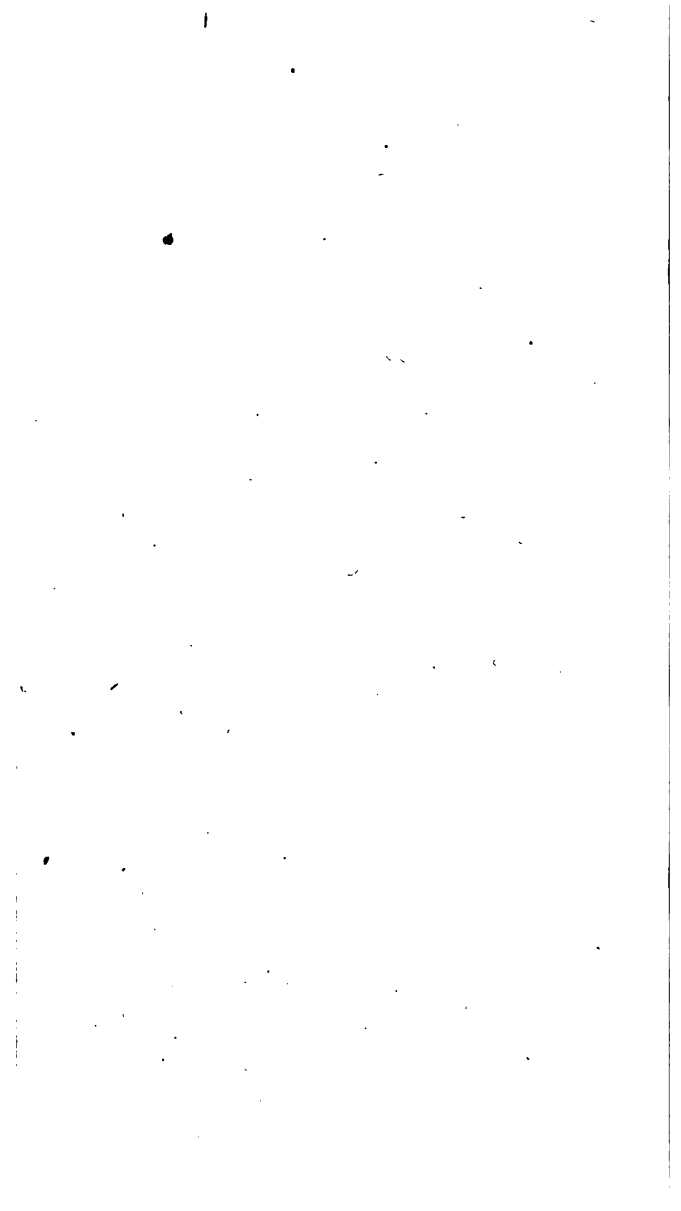




leve del:

H. Guttenbe

LE LAGOPÉDE.



LE LAGOPÈDE

DE LA

BAIE D'HUDSON (a).

LES Auteurs de la Zoologie Britannique (b) font à M. Brisson un juste reproche de ce qu'il joint, dans une même liste (c), le piarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *planche LXXII*, comme ne faisant qu'un seul & même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes; car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois

(a) Perdrix. Anderson, *Hist. d'Islande & de Groenland*, tome I, page 77; & tome II, page 49. — Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudson, *tome I, page 41*, avec une figure. — Perdrix blanche. Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome II, *planche LXXII*, avec une figure bien coloriée.

(b) British Zoology, *pag. 86*.

(c) Brisson, *Ornithologie*, tome I, *pages 216 & 217*.

plus grosse que le ptarmigon , & les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes ; celle-là ayant de larges taches de blanc & d'orangé-foncé , & le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obscur sur un brun-clair : du reste , ces mêmes Auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux est la même , c'est-à-dire , presque entièrement blanche. M. Edwards dit que les penes latérales de la queue sont noires , même en hiver , avec du blanc au bout ; & cependant il ajoute plus bas , qu'un de ces oiseaux qui avoit été tué en hiver , & apporté de la baie d'Hudson par M. Light , étoit parfaitement blanc , ce qui prouve de plus en plus combien , dans cette espèce , les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici , est de grosseur moyenne entre la perdrix & le faisan , & elle auroit assez la forme de la perdrix , si elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le sujet représenté dans la *planche LXXXII* d'Edwards , est un coq , tel qu'il est au printemps lorsqu'il commence à

prendre sa livrée d'été; & lorsqu'éprouvant les influences de cette saison d'amour, il a ses sourcils membraneux plus rouges & plus saillans, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, & d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines; les deux pennes du milieu sont variées comme celles du cou, les deux suivantes sont blanches, & toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la partie supérieure du corps; le ventre reste toujours blanc; les pieds & les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux (*d*). Cette perdrix blanche se tient

(*d*) Nous avons vu deux oiseaux envoyés de Sibérie, sous le nom de *lagopèdes*, qui sont vraisemblablement de la même espèce que le lagopède de la baie d'Hudson, & qui ont en effet les ongles si plats, qu'ils ressembloient plutôt à des ongles de singe qu'à des griffes d'oiseaux,

toute l'année à la baie d'Hudson , elle y passe les nuits dans des trous qu'elle fait se creuser sous la neige , dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très-fin : le matin elle prend son essor & s'élève droit en haut en secouant la neige de dessus ses ailes ; elle mange le matin & le soir , & ne paroît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes , puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons , dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norwège , qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds , & l'attagas dont il a les grands sourcils rouges.



OISEAUX ÉTRANGERS

*Qui ont rapport aux COQS DE
BRUYÈRE, aux GÉLINOTTES,
aux ATTAGAS, &c.*

I.

* LA GÉLINOTTE DU CANADA (a).

IL me paroît que M. Briffon a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte

* Voyez les planches enlaminées, n.° 131, le mâle ;
& n.° 132, la femelle,

(a) Gélinotte de Canada. — Coq de bruyère brun & tacheté. Voyage de la baie d'Hudson, tome 1, page 50, avec une figure. — Francolini brun tacheté. Edwards, planche CXVIII, le mâle ; & planche LXXI, la femelle. — Gélinotte de Canada. Briffon, tome 1, page 203. Gélinotte de la baie d'Hudson. Idem, ibidem, page 201.

de la baie d'Hudson, qu'à la vérité il n'avoit pas vue; mais il suffisoit de comparer la gélinotte de Canada, en nature, avec les planches enluminées d'Edwards de la gélinotte de la baie d'Hudson, pour reconnoître que c'étoit le même oiseau; & nos Lecteurs le verront aisément en comparant les planches enluminées, n.^o 131 & 132, avec celles de M. Edwards, n.^o 118 & 74. voilà donc une espèce nominale de moins, & l'on doit attribuer à la gélinotte de Canada, tout ce que M.^{rs} Ellis & Edwards disent de la gélinotte de la baie d'Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson, elle y habite par préférence les plaines & les lieux bas; au lieu que sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, & même au sommet des montagnes: en Canada elle porte le nom de perdrix.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire, il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes

noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts & les ongles gris, le bec noir; en général il est d'une couleur fort rembrunie, & qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs & en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle, & elle a les couleurs de son plumage moins sombres & plus variées; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un & l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genévrier, &c. on les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, & on en fait des provisions aux approches de l'hiver, la gelée les saisit & les conserve; & à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

* *LE COQ DE BRUYÈRE*
À FRAISE,
 OU *LA GROSSE GÉLINOTTE*
DE CANADA (a).

JE soupçonne ici encore un double emploi, & je suis bien tenté de croire que cette grosse gélinotte de Canada, que M. Brisson donne comme une espèce nouvelle & différente de la gélinotte huppée de Pensylvanie, est néanmoins la même, c'est-à-dire, la même que celle du coq de bruyère à fraise, de M. Edwards: il est vrai qu'en comparant cet oiseau en nature ou même notre planche enluminée, n.^o 104, avec celle de M. Edwards, n.^o 248, il paroîtra au premier coup

* *Voyez les planches enluminées, n.^o 104.*

(a) Brisson, tome I, page 207..... La Gélinotte huppée de Pensylvanie *Idem, ibidem*, pag. 214. — Coq de bruyère à fraise, Edwards, *Glanures*, planche CCXLVIII,

d'œil

d'œil des différences très-considérables entre ces deux oiseaux ; mais si l'on fait attention aux ressemblances , & en même temps aux différentes vues des Dessinateurs , dont l'un , M. Edwards , a voulu représenter les plumes au-dessus des ailes & de la tête , relevées , comme si l'oiseau étoit non-seulement vivant , mais en action d'amour ; & dont l'autre , M. Marginet , n'a dessiné cet oiseau que mort & sans plumes , érigées ou redressées ; la dissonnance des dessins se réduira à peu de chose , ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une présomption bien fondée , c'est que notre oiseau est la femelle de celui d'Edwards : d'ailleurs , cet habile Naturaliste dit positivement qu'il ne fait que supposer la huppe à son oiseau , parce qu'ayant les plumes du sommet de la tête plus longues que les autres , il présume qu'il peut les redresser à sa volonté , comme celles qui sont au-dessus de ses ailes : & du reste , la grandeur , la figure , les

* Voyez les planches enluminées, n.º 427.

mœurs & le climat étant ici les mêmes; je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Pensylvanie de M. Briffon, & le coq de bruyère à fraise de M. Edwards, ne font qu'une seule & même espèce; à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit & représenté par Catesby (b).

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, & lui ressemble par ses ailes courtes, & en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts; mais elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux; ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres & recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine, une de chaque côté: les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or & le vert; l'oiseau peut relever quand il veut ces espèces de

(b) Catesby, *Appendix*, fig. 1,

fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part & d'autre, sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts, les ongles sont d'un brun-rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland & la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan*: cependant il a, par son naturel & ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyère: il tient le milieu pour la grosseur entre le faisan & la perdrix; les pieds sont garnis de plumes, & ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec, & se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue & les ailes est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé & de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre & les cuisses ont des taches noires en forme

de croissant, distribuées avec régularité, sur un fond blanc; il a sur la tête & autour du cou, de longues plumes, dont il peut en les redressant à son gré, se former une touppe & une sorte de frasse, ce qu'il fait, principalement lorsqu'il est en amour; il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, & accompagnant son action d'un bruit sourd & d'un bourdonnement semblable à celui du coq d'Inde; & il a de plus pour rappeler ses femelles, un battement d'ailes très-singulier, & assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un temps calme; il se plaît à cet exercice au printemps & en automne, qui sont le temps de sa chaleur, & il le répète tous les jours à des heures réglées; savoir, à neuf heures du matin & sur les quatre heures du soir; mais toujours étant posé sur un tronc sec: lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement, puis accélérant la vitesse pat

degrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un petit bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné: ce bruit dure environ une minute, & recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, & qui devient l'annonce d'une génération nouvelle; mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction; car les Chasseurs avertis par ce bruit qui n'est point pour eux, s'approchent de l'oiseau sans en être aperçus, & saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr: je dis sans en être aperçus; car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, & il s'envole à trois ou quatre cents pas: ce sont bien-là les habitudes de nos tetras d'Europe & leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie, sont les grains ; les fruits, les raisins, & sur-tout les baies de lierre, ce qui est remarquable, parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps & en automne, qui sont les deux saisons où le mâle bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, & les couvent environ trois semaines ; la mère a tort à cœur la conservation de ses petits ; elle s'expose à tout pour les défendre, & cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent ; ses petits de leur côté savent se cacher très-finement dans les feuilles ; mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup : la couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printemps de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, &

rien ne peut les apprivoiser ; si on en fait couvrir par des poules ordinaires , ils s'échapperont & s'enfuiront dans les bois presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche & très-bonne à manger ; seroit-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement ? Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tetras d'Europe ; s'il étoit confirmé par un nombre suffisant d'observations , il s'ensuivroit non-seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence ; mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme , & ce seroit une analogie de plus entre les deux espèces.

I I I.

L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue , dessiné & décrit par M. Edwards , sous le nom de *heath cock* ou *grouse* , coq

de bruyère de la baie d'Hudson, & qui me paroît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faisans dont on lui a aussi donné le nom: cette gélinotte à longue queue, représentée dans la *planche CXVII* de M. Edwards, est une femelle, elle a la grosseur, la couleur & la longue queue du faisan; le plumage du mâle est plus rembruni, plus lustré, & il a des reflets à l'endroit du cou; ce mâle se tient aussi très-droit, & il a la démarche fière; différences qui se retrouvent constamment entre le mâle & la femelle dans toutes les espèces qui appartiennent à ce genre d'oiseau. M. Edwards n'a pas osé donner des sourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiseau empaillé, sur lequel ce caractère n'étoit point assez apparent; les pieds étoient pattus, les doigts dentelés sur les bords, le doigt postérieur fort court.

À la baie d'Hudson, on donne à ces gélinottes le nom de *faisan*; en effet, ils font, par leur longue queue, la

nuance entre les gélinoxes & les faisans ; les deux plumes du milieu de cette queue, excèdent d'environ deux pouces les deux suivantes de part & d'autre , & ainsi de suite : ces oiseaux se trouvent aussi en Virginie, dans les bois & lieux inhabités.

FIN du troisième Volume.

59605366



